

A photograph of a purple bell-shaped flower, likely a Campanula, in a field of green clover-like plants. The flower is the central focus, with several other similar flowers visible in the background. The text "Richard KELLER" is overlaid in yellow at the top, and "une fleur dans un champ d'herbes" is overlaid in yellow in the middle.

Richard KELLER

une fleur  
dans un champ d'herbes

*Richard KELLER*



# **Une fleur dans un champ d'herbes**

*Une fleur dans un champ d'herbes*



## **Du même auteur**

*Les deux bouts de la corde*, 2006

*Chat perché*, 2007

*Le huitième soleil*, 2008

*Les orages maléfiques*, 2009 éditions Volpilière

*Richard KELLER*

Richard KELLER



# **Une fleur dans un champ d'herbes**



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que "les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration", "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant-droit ou ayant-cause est illicite" (Alinéa 1° de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.



*Richard KELLER*

*« A Jade et Lalie avec tout mon amour »*



Il fait très chaud à Lianceville. Officiellement, l'été fêtera son arrivée dans deux jours. L'herbe a jauni sous les rayons généreux du soleil. Le bocage normand semble engourdi comme un village provençal. Il y a trois sortes de gens que les conditions météo réjouissent : les touristes, les agriculteurs, et Aurélie.

Les visiteurs sont peu nombreux, dans la région, les principaux afflux touristiques se situent en juillet et août. Seul le Mont saint Michel, situé à une vingtaine de kilomètres, attire du monde toute l'année. Le mois de juin est réservé aux puristes, à ceux qui prennent le temps de musarder.

Les agriculteurs sont dans les champs, il y aura beaucoup de fourrage cette année, c'est bon pour le bétail. Contrairement à la moitié sud de l'hexagone, ici l'eau n'a pas manqué au printemps et la plupart des exploitants vont revendre une partie du fourrage et de l'herbe ensilée.

Il est près de quatorze heures, Aurélie sort par une porte située à l'arrière de la ferme. La cuisine est la seule pièce possédant une porte qui donne sur la pelouse, elle adore cet endroit, le coin doit mesurer quinze mètres de long et vingt de profondeur. Une haie épaisse compose

un mur de verdure où la sensation d'isolement est prédominante.

Elle verrouille l'huis et tire le volet. Il faut dire qu'à vingt-huit ans, c'est une belle jeune femme, mince avec une poitrine ferme et un corps musclé, elle attire le regard des hommes, et elle le sait. Eric Palud est sorti quelques mois avec elle, mais elle ne l'a pas choisi, il aurait voulu l'épouser, elle a préféré une autre vie.

Maintenant que le volet est tiré, elle se dirige vers un transat disposé au beau milieu de la pelouse. Ses gestes sont gracieux, sa longue chevelure brune se balance au rythme de son pas. Elle se baisse pour régler l'inclinaison du dossier et poser une serviette de toilette d'un blanc immaculé. Elle s'étend enfin, entièrement nue, la belle s'est allongée sur le dos. Sur son corps, nulle trace de maillot, le bronzage est uniforme, seul le marron de l'aréole de ses seins se distingue et ses poils pubiens sont aussi noirs que sa chevelure. Nulle obscénité dans le tableau, Aurélie ne s'exhibe pas, elle profite du beau temps, elle savoure la liberté de son corps.

Le vieux Louis Leboîteux se rince l'œil derrière les arbustes. Ouvrier agricole à la retraite, il aura soixante-dix ans le jour de la fête à Marie. Un peu simplet, il n'a jamais trouvé une femme acceptant de partager sa couche. Comme il dit souvent : « les femmes ne m'ont pas usé moi ». Il a trouvé une petite ouverture dans l'épaisseur hermétique de la haie, il se fait discret. Il veut profiter du spectacle et surtout ne pas être vu pour pouvoir revenir à d'autres moments. Car la belle Aurélie se promène souvent dans le plus simple appareil, l'été, derrière la



cuisine, et comme elle est sûre d'être seule, elle n'a pas de retenue dans ses gestes.

Il l'a déjà vue faire sa gymnastique sur la pelouse, dans ces situations, il part au bout de quelques minutes, car le spectacle le stimule trop. Il préfère s'en aller avant d'être découvert, c'est vrai que certaines postures sont à la limite du supportable.

Parfois, elle fait ses ongles des pieds. Le vieil homme se dit qu'il rêve, alors quand il est hors de portée, il se donne une claque pour vérifier s'il ne fabule pas. Il se rend à l'évidence, Aurélie ne porte pas de vêtements et cela semble une attitude normale pour elle.

Après quelques minutes, des gouttelettes sont apparues sur le ventre plat de la belle. Elles ont coulé vers son triangle frisé. Elle s'essuie avec une serviette de bain et prend un tube de produit. Aujourd'hui, Louis s'excite en la voyant se caresser le corps avec la crème solaire.

Trop stimulé par les gestes de sa voisine, il préfère battre en retraite discrètement, il terminera son après-midi en solitaire, chez lui à l'ombre du grand pommier. Il a eu sa ration de bonheur.

Au loin, un engin agricole passe, il reconnaît chaque machine, une vie dans ce milieu, ça marque son homme. Ce qu'il entend, c'est l'ensileuse à ruban de Joseph Palud, toujours à la pointe du progrès le Joseph, un malin celui-là, se dit-il.

Louis aime bien assister aux foires agricoles. Joseph Palud l'avait emmené chercher l'ensileuse, ça lui rappelait le bon vieux temps. Maintenant les paysans n'ont plus rien à faire avec leurs mains, il y a des

machines. Autres temps, autres mœurs, n'est ce pas Aurélie ?

Après quelques flirts sans importance, elle s'est mariée. Nombreux étaient les prétendants. L'heureux élu s'appelle Guillaume Leschain. Le cheveu noir comme son épouse, l'homme est taciturne, il cause peu, le couple mène une vie sans histoires.

Quatre mois après la noce, Benjamin est né, il a aujourd'hui sept ans. C'est un enfant plein d'entrain qui a hérité du caractère de sa mère, curieux de connaître et aimant le contact avec les copains et copines.

Le mariage d'Aurélie avec le fils Leschain a fait beaucoup jaser dans le village. Les grenouilles de bénitier s'en sont donné à cœur joie. Un mariage en blanc avec une mariée qui a un ventre comme un ballon de football; pensez-donc!

Guillaume était radieux ce jour là. Aurélie, un brin provocatrice, jubilait de voir ces mégères marmonner entre les pages de leur livre de messe.

Les parents de Guillaume appréciaient leur belle fille. Ils n'avaient qu'un fils, et l'arrivée d'un héritier les comblait. Les jeunes époux apprirent lors de l'échographie du cinquième mois de grossesse que la cigogne apporterait un petit garçon dans son panier.

Marie-Louise Leschain, n'eut pas la joie de voir naître son petit-fils, une méningite foudroyante l'emporta trois semaines avant la naissance. Aurélie fut hospitalisée, car le risque de contamination de la mère et de l'enfant

était envisageable. Par chance, il n'en fut rien. Benjamin vit le jour à terme, c'était un beau bébé tout brun.

Guillaume devint un vrai papa gâteau, dans ses grosses mains calleuses, il prenait son enfant. Il secondait la jeune maman du mieux qu'il pouvait. Elle allaita son fils pendant près d'une année, elle aimait beaucoup cette sensation. C'est à partir de la naissance de Benjamin qu'elle prit du plaisir à se mettre nue. Lorsqu'elle allaitait, elle montait dans la chambre et quittait tout vêtement pour donner le sein à son enfant. Guillaume n'y trouvait rien à redire, il comprenait les sensations vécues par son épouse et la jalousait un peu.

Henri, le grand-père de Benjamin, ne se remit jamais de la disparition prématurée de son épouse Marie-Louise. On le retrouva un beau jour dans un étang qui longeait la route nationale. Nul ne sut ce qui s'était passé. Était-ce une sortie de route due à un instant d'inattention ou bien un plongeon volontaire d'un homme au comble du désespoir ?

Guillaume subit de plein fouet ce deuxième choc, en l'espace de dix-huit mois, il avait perdu père et mère, et se retrouva à la tête de l'exploitation familiale. L'amour d'Aurélie et de Benjamin lui donnait l'énergie indispensable à la poursuite de l'activité.

Hector, le grand-père de Guillaume, habitait deux pièces à l'extrémité de la ferme. A chaque décès, il arrêtait l'horloge et ne la remontait plus pendant plusieurs semaines. Au décès de sa belle fille, il avait perdu un peu la boussole. A la disparition de son fils, son état s'aggrava. Il invectivait quiconque se présentait devant sa porte à l'exception d'Aurélie qu'il aimait beaucoup.

Il n'y avait plus d'homme à la maison en dehors de Guillaume. Le grand-père ne sortait jamais plus de chez lui. Aurélie se trouvait assez souvent nue dans la maison, Guillaume lui demandait de faire attention, si jamais quelqu'un venait. Elle lui répondait que le chien ferait suffisamment de bruit pour l'alerter.

Il est seize heures trente. A la ferme familiale, Aurélie est rentrée préparer le goûter de Benjamin : un grand bol de lait avec du chocolat, des tartines de pain et du Nutella. Le garçon est gourmand, il se précipite toujours sur le pot de pâte à tartiner.

« C'est bizarre se dit-elle, qu'il ne soit pas encore là. D'habitude il ne perd pas de temps, son chocolat de l'après-midi est sacré, il lui arrive de le préparer lui-même. Il a dû aller se promener du côté de l'étang, car je ne l'ai pas entendu depuis un bon moment. »

Elle se décide à l'appeler, point de réponse, Benjamin n'est pas à la ferme. A sept ans, il galope à travers les champs et les chemins du pays. C'est un gosse qui n'est pas sauvage, et tout le monde l'aime bien au village. Il est allé voir une copine. Il va souvent voir Virginia, sa camarade anglaise. Il y a aussi Charlène, qui s'amuse avec lui, elle est myopathe et dégage beaucoup de vitalité malgré le fait qu'elle soit dans un fauteuil roulant. Aurélie s'est habillée d'un vieux jean et d'un tee-shirt, elle sort de la cour pour appeler à nouveau son rejeton. Le vieil Hector la regarde derrière son carreau, elle va lui demander s'il a vu Benjamin. Que nenni, le vieil homme n'a rien aperçu.

Elle se dit que lorsqu'il aura bien faim, il finira bien par revenir au bercail, elle retourne vers la cuisine. Au passage, Hector frappe au carreau, elle lui tire la langue, le vieillard aime bien s'amuser un peu avec elle et ces facéties égayent son quotidien.

En maman compréhensive, elle laisse le pot de Nutella sur la table. Elle fera réchauffer le bol quand le gamin se décidera à venir goûter.

Un peu inquiète, elle se demande où peut bien être son garnement. Rêveur, et il lui arrive de se poser à un endroit et de ne pas voir passer le temps. Le soir il raconte des histoires à sa mère, il possède une imagination débordante, il s'invente des personnages et des situations en fonction des lieux et des rencontres. Sa mère aime beaucoup cet aspect de sa personnalité. Guillaume, quant à lui, aimerait mieux le voir s'intéresser à la vie de la ferme, il caresse l'espoir secret de le voir un jour lui succéder.

La seule chose qu'affectionne Benjamin dans l'activité de l'exploitation, c'est se promener en tracteur ou sur une machine dans les champs et les prés, il a la curiosité dans le sang.

Le clocher du village vient de sonner six fois. Aurélie a du mal à comprendre l'absence de son fils, Benjamin se fait attendre. A nouveau six coups, il n'y a pas de doute, les cloches viennent confirmer qu'il est dix-huit heures.

Le pot de Nutella paraît bien triste sur la toile cirée. Le soleil a basculé de l'autre côté de la maison, la

cuisine est plus sombre. A la clarté du début d'après-midi succède l'ombre du soir qui approche.

Elle est inquiète, jamais son amour ne lui a fait une chose pareille. Elle se ronge les sangs. Que se passe-t-il pour qu'il ne vienne pas absorber rapidement son goûter et faire un bisou à sa maman !

Elle échafaude mille hypothèses plus noires les unes que les autres. Il y a l'étang, il ne faudrait pas qu'il ait eu un malaise, car il sait nager. Et puis les marais, mais Guillaume a dit que le niveau des marécages était bas. Enfin il y a la falaise à trois kilomètres du village, elle court à la grange vérifier si le vélo est encore là.

Benjamin a dû partir à pied, car la bicyclette est rangée contre une charrette. L'inquiétude la ronge, elle ne tient plus en place, ne sachant quoi faire. Si seulement Guillaume était là, il saurait avec un mot, avec un geste, la rassurer et entreprendre de trouver le galopin.

Elle se reproche d'avoir pensé à elle en se dorant au soleil une bonne partie de l'après-midi. Elle aurait pu garder un oeil sur Benjamin, après tout, il n'a que sept ans.

Guillaume rentrera tard, il faut agir maintenant, elle va dans la remise et enfourche le scooter. Elle s'est décidée à sillonner les chemins autour du village en demandant aux villageois s'ils ont vu Benjamin.

Le scooter est l'engin préféré d'Aurélie, il date un peu maintenant. C'est un des rares objets qu'elle ait conservé de l'époque où elle était jeune fille. Pendant plus de trois quarts d'heure, elle parcourt les chemins, longe les haies, hèle les habitants.

Elle rentre dépitée à la ferme. Elle va vite à la cuisine, le pot de Nutella est toujours à la même place. Elle file voir Hector, il n'a rien remarqué pendant son absence.

Benjamin est introuvable. Elle revient à la cuisine, s'effondre sur une chaise et pleure, elle voudrait appeler Guillaume sur son portable, mais il est posé là sur le buffet. Son mari n'aime pas beaucoup ces appareils qui vous espionnent à tout moment.

Les yeux rougis et les paupières gonflées par les larmes, elle tourne en rond dans la cuisine. Sa décision est prise, elle va alerter tout le village, ça n'a que trop duré, l'attente est devenue insupportable. Benjamin a un problème, elle doit l'aider.

Elle passe voir le vieil Hector, ce qu'elle voit lui glace le sang. Le vieillard est assis sur une chaise posée devant l'horloge, il secoue la tête de droite à gauche, puis d'avant en arrière, il a arrêté le balancier, il procède toujours de cette façon quand la mort frappe.

Elle claque la porte et court sur la route qui mène au village. Dans son désarroi, elle n'a même pas réfléchi. Elle aurait pu gagner du temps en prenant le scooter ou la voiture. Désarmée, elle court. Elle a la vision d'Hector qui se balance sur sa chaise. Elle imagine Benjamin noyé au fond de l'étang ou bien écrasé au pied de la falaise.

Bouleversée, déboussolée, elle avance, hagarde, sur le macadam. Une voiture arrive à sa hauteur, elle n'a pas la présence d'esprit de lui faire signe de stopper. Dans la brume de ses pensées, elle entrevoit le véhicule qui s'éloigne. Le désespoir lui donne des ailes, elle arrive

haletante à l'entrée du village. Elle vient de passer le panneau annonçant Lianceville.

L'épouse du maire s'occupe des rosiers dans son jardin. Voyant son état, elle subodore un souci grave.

Bonsoir Aurélie, que se passe-t-il ?

Benjamin a disparu madame Mauduit !

Depuis quand ?

Le début de l'après-midi, il faut le trouver, il faut le trouver !

Arlette Mauduit se saisit de son téléphone portable pour appeler son mari. Ce dernier qui est géomètre est à une quinzaine de kilomètres du village. Il demande à son épouse de vite alerter les gendarmes, car il y a eu par le passé des affaires d'enlèvement d'enfants, il ne faudrait pas qu'un pédophile ait jeté son dévolu sur le jeune garçon.

Madame Mauduit se débarrasse du tablier qu'elle porte pour traiter les rosiers. Elle demande à Aurélie d'ouvrir le portail pendant qu'elle se met au volant de sa vieille Renault cinq.

La gendarmerie se trouve à l'est du village, à environ un kilomètre et demi du domicile de monsieur le Maire.

Le gendarme de permanence a tout de suite compris ce qui se passait. Il demande à Aurélie de s'asseoir et appelle vite un collègue. Les deux hommes écoutent attentivement la jeune femme qui s'exprime entre deux sanglots.



La description de la situation n'a pas duré deux minutes que déjà l'alerte est donnée.

Voilà madame Leschain, maintenant je vais vous demander quelques précisions que je transmettrai à mes collègues pour affiner les recherches.

Merci beaucoup monsieur, je vous en prie ramenez-moi Benjamin !

Oui, pouvez-vous me dire comment était habillé votre fils ?

Il portait un jean raccourci au-dessous du genou, il était presque blanc à force d'avoir été javellisé.

Et comme autre vêtement, c'est important vous savez ?

Un tee-shirt bleu de l'équipe de France, je crois que c'est le nom de Zidane qui est dessus.

Et les chaussures madame Leschain ?

Des tennis de couleur rouge, je ne me souviens plus la marque. Il avait aussi une casquette bleue avec le sigle WWF en blanc.

Nous vous tiendrons au courant dès que nous en saurons plus mesdames.

Entendu, à bientôt messieurs, je fais part à mon mari de la situation.

Bien sûr madame Mauduit, à bientôt.

Arlette Mauduit soutient Aurélie jusqu'à la voiture.

Je vous ramène chez vous, Y a-t-il quelqu'un à votre domicile en dehors d'Hector ?

Non, Guillaume est encore avec Joseph Palud, ils font de l'ensilage aujourd'hui, le temps est propice à ce genre de travail.

Deux minutes plus tard, les deux femmes pénètrent dans la cour de la ferme. Hector ne bronche pas derrière le rideau de la fenêtre.

Les gendarmes ont installé des barrages sur les routes du bocage. Il s'agit de retrouver l'enfant au cas où un pervers l'aurait enlevé. Il faut dire que la région a été durement éprouvée à deux reprises ces dernières années. Il y a eu la disparition d'un jeune garçon du même âge que Benjamin dans une colonie de vacances. Il n'a pas été retrouvé à ce jour. L'assassinat d'une jeune anglaise a semé la consternation parmi la population. Et voici que ces vieux démons ressurgissent.

Il est presque dix heures du soir, et Guillaume n'est toujours pas rentré. Il ensile avec Eric Palud, le fils de l'entreprise familiale de travaux agricoles. Joseph Palud, le père, vient d'acheter une machine qui ensache l'herbe dans des ballots hermétiques. C'est un progrès notable dans le travail d'ensilage, Les ballots peuvent être stockés n'importe où, il n'y a plus besoin de locaux pour entreposer l'herbe en attente de consommation.

Arlette Mauduit est dans la cuisine de la ferme avec Aurélie, elle tente de discuter avec elle pour lui occuper l'esprit. La jeune femme s'est liquéfiée, anéantie par la situation. C'est comme si elle était au quinzième round d'un match de boxe, elle est toujours là, mais KO, debout.

Johann Mauduit le maire, a rejoint la gendarmerie pour aider à la coordination des recherches. Il suit minute après minute l'évolution de la situation. Il pense à la petite Aurélie qu'il connaît depuis longtemps.

Benjamin mobilise toutes les énergies disponibles, chaque grange, chaque anfractuosité est fouillée, le garçon semble s'être volatilisé.

Aurélie passe par des phases différentes, elle vient d'avoir des spasmes proches de la crise d'épilepsie. Tous les sentiments se bousculent dans sa tête et dans son corps, tétanisée par moments, à d'autres elle tremble comme une feuille. Elle semble avoir épuisé son trop plein de larmes. Arlette Mauduit la serre dans ses bras, la caresse et l'embrasse pour essayer de l'apaiser, mais seul Benjamin pourrait lui offrir ce réconfort.

Le téléphone sonne, Aurélie se précipite, c'est monsieur Mauduit qui vient aux nouvelles, au cas où l'enfant serait rentré en échappant à la vigilance de tous. Elle repart dans des sanglots, Arlette Mauduit se saisit du combiné et échange quelques mots avec son mari. Ce dernier lui confirme que tout un rayon de quarante kilomètres autour de Lianceville est quadrillé par la maréchaussée. Mais il confie à sa femme qu'il n'est pas très optimiste. Car s'il s'agit du même personnage qui a sévi ces dernières années, il doit être bien planqué à l'heure qu'il est.

Elle parle peu pour ne pas affoler plus Aurélie. Elle répond par oui ou par non à son mari qui a compris qu'il ne fallait pas prolonger la conversation. Cela ne

servirait à rien sinon à inquiéter davantage la jeune femme. Elle n'a pas besoin de ça actuellement.

Le vieil Hector fait la navette entre la fenêtre et la chaise qu'il a mise devant l'horloge arrêtée. Lui aussi est perturbé par l'étrangeté de la journée, il a perdu quelques repères et s'en trouve affecté. D'habitude, Aurélie lui apporte de la soupe et vient le saluer avant qu'il ne se couche. Il va au lit dès le coucher du soleil. Il sait que la soupe d'aujourd'hui, il ne la verra pas. C'est surtout l'attitude de la jeune femme qui le tracasse, inconsciemment, il a compris, il n'a jamais eu d'affection pour Benjamin, mais l'absence du gamin c'est un manque. Et ce qui contrarie Aurélie, perturbe Hector.

Guillaume Leschain est rentré fourbu vers vingt-trois heures. Il a rencontré les gendarmes qui l'ont informé de la gravité du problème : son petit Benjamin, la prunelle de ses yeux, a disparu.

Aussitôt le seuil franchi, il se précipite dans ses bras, la pauvre tremble de tous ses membres. Elle le serre comme jamais, il ne cherche pas à se défaire de cette étreinte. C'est celle du désespoir, il en est conscient. S'il n'était aussi fort, il serrerait sa femme encore davantage, sur son visage des larmes coulent en silence. Il se reproche d'avoir laissé son téléphone portable à la maison, il aurait pu la soutenir beaucoup plus tôt. Face à l'adversité, lui le terrien se sent impuissant, il ne sait ce qu'il faut faire et s'en remet à la providence.

Les gendarmes ont dépêché une équipe de plongeurs qui sondent l'étang. Un zodiac a été mis à l'eau. Trois plongeurs ratissent la pièce d'eau qui mesure

environ trois cents mètres de longs sur cent de large. Deux hommes sont en plongée avec de puissantes torches pendant qu'un troisième est dans le bateau et éclaire la surface de l'étang. Ils fouillent même dans les roseaux.

Au bout d'une heure et demie, chaque trou a été visité, il n'y a rien dans ce petit lac. Les plongeurs ont hissé le zodiac sur la berge et mis en position la remorque afin de l'aligner dessus. Les hommes ont quitté leurs costumes aquatiques et revêtu leurs uniformes de gendarmes.

Virginia Bolton est une petite jeune fille anglaise, c'est la voisine de la famille Leschain. Elle a le même âge que Benjamin, et s'amuse de temps en temps avec lui. Les deux enfants s'entendent bien. Elle n'a pas vu Benjamin de tout l'après-midi.

Ce qui obsède Guillaume, c'est que personne n'a vu le gosse, pourtant il n'aurait pas dû passer inaperçu. Quelqu'un l'a forcément croisé, mais qui ?

Arlette Mauduit a trouvé la cafetière et le paquet de café. Elle en fait pour eux trois. Virginia Bolton est vite repartie chez elle après être venue dire qu'elle n'avait pas joué avec son copain.

Il est près de minuit lorsque Johann Mauduit vient rendre visite aux époux Leschain. Il les informe de la décision des gendarmes de laisser le dispositif en place et de contrôler tous les véhicules, des chiens sont en renfort sur certains barrages.



Quelque part en Savoie, la montagne s'est habillée de fleurs, les gentianes font la nique au bleu du ciel. Les bergers s'appêtent à prendre possession des Alpagnes. Les quelques cimes encore enneigées offrent aux yeux émerveillés le spectacle féerique de la nature dans tous ses états.

L'hiver avait recouvert de son blanc manteau les sommets, les combes, les lacs. Les marmottes s'étaient réfugiées au fond des galeries.

Et voici qu'une nouvelle saison réveille la contrée. L'été pointe le bout de son museau. Il ne reste que quelques névés bien accrochés dans les zones d'ombre. Les sommets se reflètent dans le lac encore à demi gelé. Les chamois dévalent des pentes à se rompre le cou. Il faut les voir à la jumelle, sauter de rocher en rocher, ils participent à leur façon à la fête de la montagne.

Dans chaque village, des hommes s'affairent. Ils préparent la transhumance vers des pâturages verdoyants. Les bêtes sont nerveuses. Chacun, comme la sève au printemps, sent monter en lui l'appel irrésistible vers l'alpage.

Tout au long du voyage, des bergers poètes vont magnifier ces instants. Aux senteurs des fleurs, au bruit

des eaux vives, s'ajouteront les clochettes tintinnabulantes et l'odeur des troupeaux.

Encore quelques vérifications, n'emmener que du cheptel en bonne santé. Les faibles resteront à la bergerie aux bons soins des compagnes ou des anciens. La montée vers l'olympes verte n'est pas de tout repos, une santé de fer s'impose, pour arriver en haut en bonne forme.

Il faut avoir assisté une fois à ces préparatifs et à l'expédition pour en appréhender toute la signification, il y a du mysticisme dans ces moments là. Les bergers affairés à l'heure du départ, sont déjà ailleurs, ils ne voient que le but, l'étoile qui brille un peu plus que les autres, le reste est de peu d'importance. Participer et ne point critiquer, comprendre et savourer ce monde en sursis.

Léonce Armand, le berger musicien, charge l'ânesse Castagnette et la jument Blanquette. Il est six heures, ce matin, plus que tout autre, il s'est levé très tôt. Dans une heure, toute la troupe sera sur le chemin de l'alpage.

Biribi le bouc ne quitte plus Léonce d'une semelle, il a cinq ans maintenant, et c'est un habitué, il voue un amour absolu à son maître. Il faut dire que Biribi est né là haut, sur les crêtes, sa mère l'a abandonné à la naissance, il était le dernier d'une portée de trois chevreaux. Sa mère n'avait ni le lait, ni la force, alors elle a abandonné le plus faible. Il faut voir comme il est chétif aujourd'hui Biribi, à la pesée de la fête au mois d'août dernier, il affichait soixante-douze kilos.

Léonce avait trait une autre chèvre et mis le précieux liquide dans un biberon, Biribi s'était nourri tout

l'été avec les repas qu'il lui préparait. A la fin de l'estive, il était en pleine forme et descendit une bonne partie du chemin tout seul, la dernière heure se terminant sur le dos de son maître.

Biribi est le seul animal du troupeau à évoluer librement dans la bergerie, il n'est jamais parqué dans une clôture, et ne s'éloigne pas de son maître. Il a compris que ce matin est différent de tous les autres. Un retour aux sources en quelque sorte.

Castagnette laisse faire le berger. Il sait qu'elle avancera comme elle en aura envie, alors il vaut mieux ne lui faire porter que des choses dont il n'aura pas un besoin immédiat.

Blanquette est plus docile. Son seul défaut, ce sont les barrières, elle franchit tous les obstacles, même électrifiés, elle trouve toujours le passage. Léonce est obligé de l'attacher dans le pré devant la bergerie, sinon il est bon pour lui courir après un long moment. Mais lorsqu'il lui arrime un chargement, elle est obéissante et ne cherche pas à ruser avec le berger.

Les chèvres et les brebis font leur vacarme de circonstance. L'ouverture de la barrière est précédée d'un grand moment de fébrilité. Les chiens ne sont pas en reste, ils aboient joyeusement.

Le soleil vient de pointer au-dessus des cimes enneigées. Sortant de l'ombre, le village se réveille. Quelques anciens sont déjà debout pour voir et encourager leur ami, tous ont participé à de mémorables transhumances. Chacun a au fond de lui une anecdote à raconter. La tradition perdue grâce à quelques



irréductibles dont Léonce fait partie. Son père avant lui montait à l'alpage, après le grand-père, et aussi l'arrière-grand-père. La tradition se perd dans les mémoires aussi loin que les vieux se souviennent.

Léonce est rentré une dernière fois dans la maison, il est allé embrasser Martine, son épouse. Elle n'aime pas ce moment du départ, elle préfère rester à l'intérieur plutôt que montrer quelques larmes aux badauds.

Le troupeau s'ébranle enfin, les chèvres ouvrent le bal, suivent les brebis anciennes. Une hiérarchie s'est établie, les jeunes fermant la marche, avec quelques pas derrière Castagnette, Blanquette, trois chiens colleys noir et blanc et Biribi dans l'ombre de Léonce. Blanquette transporte un des biens le plus précieux qui soit dans l'alpage : la guitare du berger musicien. Ce sera sa compagne des nuits, là haut dans les cabanes, pendant plus de trois mois.

Quelques curieux, avertis par un des villageois, sont venus jouir de ce spectacle. Le fier cheptel et son guide passent devant l'église et grimpent vers le cimetière. Après, ce sera un sentier de terre et l'adieu provisoire à la civilisation.

A l'époque où le père de Léonce montait à l'estive, le curé bénissait les hommes et le troupeau. Aujourd'hui, il n'y a plus d'eau dans le bénitier, et le dernier curé repose en paix dans un angle du cimetière, il n'a pas été remplacé. Alors le troupeau est devenu laïc, à la grande joie de ce mécréant de Léonce.

L'écho renvoie le bruit assourdissant du rotor de l'hélicoptère. Depuis deux saisons, Léonce a choisi de

louer les services de l'héli-club. Il prend livraison dans la vallée de deux filets qui seront accrochés à l'appareil. Il y aura les marchandises lourdes et encombrantes nécessaires pour vivre seul pendant près de trois mois à deux mille mètres d'altitude.

Il y a de nombreux packs d'eau minérale, à la cabane la plus haute, il n'y a pas de source, juste un gros bidon qui récupère les eaux de pluie du toit. Les animaux pourront aller se désaltérer au lac un peu plus haut. Léonce a mis aussi dans les filets de la nourriture en conserve, ainsi que les batteries pour les clôtures. Tout ce bric-à-brac s'élevant dans le ciel laisse rêveurs les anciens, mais c'est d'une grande aide pour notre berger.

Après deux rotations et un salut aux autochtones, le pilote repart dans la vallée vers d'autres aventures dans les alpages. L'essentiel de l'activité de la semaine s'articule autour du ravitaillement des chalets d'alpage et aussi l'approvisionnement des refuges de haute montagne avant le rush estival.

Léonce est un ami d'enfance du patron d'héli-club, à ce titre, il bénéficie d'un tarif avantageux. Il lui arrive aussi de survoler les massifs alpins en hiver, il profite de la montagne, dans sa robe de mariée voilée d'une neige d'un blanc immaculé. Il a réalisé des photos exceptionnelles du village et des environs.

Le retour de l'hélico dans la plaine, c'est un peu le signe d'un relais, c'est le passage de témoin entre deux saisons. Le printemps s'en est allé, l'été se présente, timide. Alors, il part le chercher avec son troupeau. Il va saisir là-haut ces instants précieux, il sera plus près du soleil, juste à quelques encablures.

Voilà le silence qui cherche à prendre le dessus, le bruit du rotor s'est peu à peu estompé. Seules les clarines tintinnabulent, relayées par les bêlements des bêtes sortant d'une longue période de claustration.

Léonce reconnaît aisément une clochette qui tinte différemment. Son oreille aguerrie écoute et entend des bruits que le citadin n'appréhende pas.

Point besoin pour lui de regarder la montre, le soleil et le troupeau lui donnent l'heure. Il ne se trompe pas, le rythme biologique des animaux est aussi précis que n'importe quelle breloque de précision, les gens des campagnes ont une horloge que les citoyens des villes ne possèdent plus.

Il est un peu plus de onze heures lorsque la première cabane s'offre à sa vue. Comme à chaque saison d'alpage, Lecœur lui serre en abordant la dernière montée avant le replat où est posé le minuscule chalet. Il respire plus profondément, comme s'il voulait avaler tout l'air de l'alpage.

Les animaux ont eux aussi reconnu les lieux, certaines bêtes en sont à leur troisième voyage. Castagnette l'ânesse s'est arrêtée le plus près possible de la porte, Blanquette attend les ordres du maître, elle est plus pragmatique que sa copine. Seul Biribi est stoïque, son centre du monde c'est Léonce.

Le berger déleste rapidement les deux femelles de leur chargement, Castagnette hennit de plaisir, Blanquette est partie rapidement pâturer un peu plus haut. Il faut dire que les terrains qui entourent la cabane ne sont pas fait pour paître. C'est ici qu'il met en place les filets électrifiés

pour parquer le troupeau la nuit, ce sera son premier travail de l'après-midi: préparer les enclos pour la sécurité du troupeau.

Il y a une épaisseur non négligeable de crottes séchées, ce qui explique pourquoi la jument est partie un peu plus haut. Il ne pousse pas d'herbe sur ce fumier, mais une plante parasite que les gens du pays nomment « laviot », les animaux ne broutent pas les grandes feuilles, ils préfèrent l'herbe rase.

Cette année, Léonce a pris en pension un peu plus de mille cinq cents bêtes en provenance de Camargue, la garde de ce cheptel est d'un bon rapport. Il faut ajouter ses deux cents brebis et une cinquantaine de chèvres, toutes sont marquées d'un signe distinctif peint sur la toison. Ici, point de fer rouge, Léonce n'aime pas faire souffrir les animaux, c'est d'une autre époque martèle-t-il souvent, la signalisation avec une bombe de peinture est aussi efficace.

Les trois chiens colleys assurent la cohésion du troupeau, leur principale activité est d'éviter l'éparpillement et l'isolement de quelques bêtes, ce sont des habitués, le plus jeune a déjà trois années de transhumance derrière lui. Ils sont d'une grande efficacité, il n'a pas besoin d'insister avec eux, un ordre bref suffit, le reste, c'est de l'intelligence.

Au beau milieu, se trouvent quatre gros chiens blancs, ce sont les patous, les gardiens. Leur rôle est d'empêcher des intrus de s'approcher, ce sont surtout des adversaires de taille pour le loup. Ils vivent toute l'année à l'intérieur du troupeau, y compris l'hiver à la bergerie, il ne les caresse jamais. Ce n'est pas qu'il manque d'affection

pour eux, c'est pour qu'ils ne soient pas habitués aux caresses de l'homme.

Pendant que les chiens veillent sur le troupeau, il fait du rangement. Il commence par les fardeaux de Blanquette et Castagnette, il met de côté les filets jaunes qui retiendront les brebis dans l'enclos. Il ouvre la porte de la cabane, un instant que le berger savoure, c'est comme s'il pénétrait dans un nouvel univers.

Une pièce de quatre mètres sur trois s'offre à son regard, à sa droite, se trouve un petit poêle en fonte. Au long des semaines d'alpage, il lui faudra parfois s'en servir, surtout s'il pleut, cela permet d'assainir et parfois de se sécher après l'orage, quelques bûches sont posées à même le sol. Au-dessus, deux étagères, avec quelques boîtes de la campagne précédente, notre homme ne manque jamais de nourriture. Il ne s'agit pas d'oublier les allumettes, le supermarché le plus proche ne livre pas à domicile. Un peu plus loin, une gazinière permettant de préparer des repas chauds. C'est l'hélico qui a livré ce matériel il y a deux ans lorsque la cabane a été rénovée.

Légèrement sur la gauche, se trouvent une table et deux bancs, disposés sous l'unique fenêtre, ils offrent un point de vue sur les montagnes environnantes. Il aime manger en regardant le panorama qui l'entoure, c'est un plaisir dont il ne se lasse pas. Il dit que les sommets ne sont jamais identiques, il y a toujours des nuances changeantes en fonction de l'heure et du temps. C'est fou ce qu'un petit nuage peut modifier la vision d'un pan de montagne.

Complètement à gauche, sont les bas-flancs. Un cadre en bois avec une échelle, car il y a deux étages, et des matelas en mousse, composent ce lieu de repos. Au pied des lits, il y a des couvertures et des duvets qui ont beaucoup vécu.

En dehors de la présence du berger, le chalet sert aussi pour des randonneurs, moyennant une modique redevance, chacun peut demander auprès de la mairie du village à séjourner dans une cabane d'alpage. Il faut avoir dormi dans un de ces lieux magiques pour savoir ce qu'il en ressort, votre regard sur le monde n'est pas le même, c'est comme si l'horloge du temps marquait une pause, c'est du bonheur à saisir, un retour à la nature dans un cadre grandiose.

Sur le châssis du haut, des feuilles de papier sont insérées dans des pochettes plastiques punaisées, ce sont des consignes pour les gens de passage, et elles ne sont pas superflues. Trouver le bon maniement des plaques de gaz n'est pas toujours aisé. Ici Léonce explique avec un brin de fantaisie le fonctionnement, c'est simple, mais bougrement utile d'avoir un pense bête.

Un autre morceau de bravoure attend les visiteurs : les consignes concernant les toilettes ! « Aux amis, aux visiteurs ; les WC, les toilettes, ce n'est pas où vous voulez où vous pouvez, c'est dans le pierrier en face. Il y a un hectare de rochers. Choisissez celui qui vous convient le mieux. Emmenez un briquet pour brûler votre papier. Merci ». Cela s'appelle de l'écologie appliquée.

En quelques minutes, le berger a vidé son sac à dos et rangé sommairement l'attirail.

Maintenant il va s'atteler à une tâche bien plus ardue : l'agencement du parc à moutons pour la nuit. Il prend avec lui des piquets plastifiés qu'il dispose par terre, il fait plusieurs tas à quelques dizaines de mètres les uns des autres, il en plante un consciencieusement tous les deux à trois mètres. Ensuite lorsqu'il a délimité l'enclos, il tire les filets, il convient de les tendre suffisamment en veillant soigneusement à ne laisser aucun passage par rapport à la déclivité du sol. Il ne reste plus qu'à installer les batteries qui protégeront et isoleront le troupeau.

Il a sorti sa guitare, il joue sur le pas de la porte en regardant les étoiles, le ciel est constellé de points lumineux. Il connaît la carte des cieux comme sa poche, probablement mieux, c'est son jardin secret, il suit la route des astres.

Il a baptisé l'instrument « mélancolie », il donne un nom aux objets ; le tire-bouchon s'appelle « virole », son verre « sans soif » et sa brosse à dent « chlorophylle ». Il met de la poésie à son ordinaire. « Mélancolie » lui joue une mélodie qui rompt le silence de la nuit. Les « colleys » sont aux pieds de leur maître, ils savent qu'il ne faut pas aboyer lorsque « Mélancolie » se fait gratter la note.

Le berger savoure sa première nuit de la saison dans la montagne. L'alpage lui sait gré de son amour et le lui rend bien. Ce matin tous les résidents lui ont joué une aubade, il a entendu la gélinotte, la curieuse marmotte et le noir choucas. Chacun, à sa manière, lui a souhaité la bienvenue dans le vrai monde. En bas, ce sont les

paillettes qui brillent, ici ce sont les yeux de l'autre, c'est une richesse différente.

Le troupeau s'est scindé en plusieurs clans, il y a les chèvres regroupées avec leurs chevreaux auprès de « Biribi ». Les moutons forment deux groupes distincts, il y a les brebis venues de Camargue d'un côté, et les bêtes du pays de l'autre. Les patous se sont partagés, les deux vieux sont restés avec leurs voisines habituelles tandis que les jeunes sont au milieu du cheptel Camarguais.

La guitare joue des chansons de Brassens et aussi la maison bleue (San Francisco) de Maxime Le Forestier. Certains fument des joints pour atteindre des moments d'extase ou de volupté ; Léonce lui, a sa maîtresse « Mélancolie », elle lui permet de planer encore plus haut, jusqu'à tutoyer les étoiles.

Il va profiter de l'été pour se ressourcer, lui le solitaire, il a salivé un peu plus qu'à l'accoutumée lorsque le soleil s'est caché derrière les cimes. L'horizon s'est découpé en dentelle orange sur les sommets, ce spectacle, il l'a vécu des centaines de fois, mais il est ému aux larmes à chaque recommencement.

Il y a le ciel bleu, le blanc orangé des arêtes et le gris ombré des roches. Son cœur parle aux éléments, la guitare « Mélancolie » s'est éclaircie les cordes, le son devient cristallin, l'homme est en communion. Il côtoie les anges pendant un long moment, puis, enfin apaisée, sa guitare compagne se tait, la nuit a noirci les crêtes, sonne l'heure du repos.





Benjamin est toujours introuvable. Dans la cuisine de la ferme Leschain, l'air est devenu chargé d'une tristesse infinie dans l'attente. Le maire et son épouse sont toujours auprès d'Aurélie et Guillaume. Les gendarmes sont passés à la ferme pour informer, les plongeurs n'ont rien vu dans l'étang.

La compagnie cynophile vient prêter main forte aux autres éléments pour intensifier les recherches, les chiens partent dans tous les sens. Benjamin est un gosse actif, alors il laisse sa trace un peu partout. La tâche n'est pas aisée, et au petit matin, les gendarmes maîtres chien doivent se rendre à l'évidence : autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

Les chiens sont allés souvent dans la remise de la ferme et aussi vers la droite du verger, après avoir longé les champs, ils reviennent chaque fois dans le bâtiment, ça veut dire qu'ils n'ont pas une piste fraîche, sinon ils foncraient dans cette direction.

Malgré l'heure matinale, les gendarmes se sont déployés dans le village et les environs de la ferme pour interroger les habitants. A chaque visite, les mêmes réponses accablantes sont données : je n'ai pas vu Benjamin hier après-midi. L'enquête butte sur l'absence

d'éléments concrets, s'il s'agit d'un rapt, le ravisseur a dû agir très rapidement, car il est difficilement concevable que personne n'ait vu cet enfant.

Une fouille minutieuse a été effectuée au pied de la falaise. De puissants projecteurs ont illuminé les lieux. Aucun objet ou vêtement n'a été retrouvé, les chiens n'ont manifesté aucune fébrilité dans le secteur. Les enfants du village viennent fréquemment s'amuser dans les anfractuosités du calcaire, il y a deux grottes minuscules, à part deux ou trois palettes et deux vieux bidons en plastique, il n'y a rien qui puisse augurer de la présence récente du garçonnet.

Guillaume a réussi à faire s'allonger Aurélie dans le lit. Arlette Mauduit a appelé le docteur Lecoeur, il va venir d'ici dix minutes. Guillaume regarde impuissant sa femme en proie à des spasmes violents, il faut que le médecin lui administre des calmants.

Le jour se lève sur le bocage, Lianceville se réveille avec la gueule de bois. Le soleil pointe le bout de nez dans la cour de la ferme, Julien Lecoeur vient de garer son véhicule 4/4. Il se précipite dans la maison, il demande où est Aurélie, Guillaume l'emmène jusqu'à la chambre. Le médecin procède rapidement, nul besoin d'une auscultation approfondie, il prend le pouls et demande une serviette humide à Guillaume. Il la passe sur le front de la jeune femme, c'est plus un geste d'apaisement qu'un geste médical. Il prend une seringue, un flacon et transvase le contenu, il baisse légèrement le jean d'Aurélie et lui administre le produit dans la fesse. Il reste quelques minutes avec elle, la respiration devient

plus lente et régulière, un quart d'heure plus tard, elle dort.

Julien Lecoœur est un jeune homme de trente-trois ans, célibataire, il a pris, il y a une année, la succession du vieux docteur Paturel. Il est dynamique, et a bien cerné les spécificités du bocage. Originaire de Picardie, il a été rapidement intégré et se plait bien dans la région.

Aurélie devrait dormir pendant au moins huit heures, il repassera en début d'après-midi et décidera à ce moment là s'il faut à nouveau faire dormir la jeune femme ou simplement la calmer.

A soixante et un ans, Ernestine Ruault est une vieille fille endurcie, aucun homme n'est venu dans sa vie qu'elle a consacrée à sa mère. Madame Ruault est morte à plus de quatre-vingt-dix ans, il y avait plus de trente ans qu'elle était clouée dans son fauteuil d'handicapée. Une chute dans l'escalier de la maison familiale l'avait laissée tétraplégique, au ciel depuis quatre ans, Ernestine prie chaque jour pour le salut de son âme. Après la disparition de sa mère, elle s'est trouvée un autre but à sa vie : Dieu. Elle arpente quotidiennement les travées de l'église du village, partageant son temps entre le cimetière où repose sa mère vénérée, et les diverses cérémonies religieuses qui rythment la vie spirituelle de Lianceville. Réfugiée dans sa solitude, la religion lui permet de se rendre utile. Le curé Justin Brécourt apprécie son dévouement, elle fait aussi un peu de ménage à la cure lorsque le prêtre est en visite. Jamais elle n'accepterait de se trouver seule avec lui à son domicile, elle en fait une question de principe.

A l'arrivée des gendarmes, elle s'est signée plusieurs fois de suite, elle est craintive, elle panique à la vue de tout ce qui représente l'autorité. Elle a gardé en elle cette peur maladive qu'elle avait de son père. L'homme, qui était le forgeron du village, était bourru et ne connaissait pas la tendresse. La jeune fille en a beaucoup souffert, il la menaçait de la confier aux gendarmes si elle était trop turbulente. A son âge, elle devrait être guérie de tout cela, il n'en est rien.

Après avoir baissé la tête, Ernestine reste figée à un mètre cinquante des représentants de la maréchaussée. Celui qui lui adresse la parole la connaît un peu, car sa fille va au catéchisme, et c'est souvent lui qui vient la chercher. Il lui demande si elle se rappelle avoir vu Benjamin ou une voiture roder autour du village ? La vieille fille rapetissée se déplie un peu en prenant la parole, elle affirme l'avoir aperçu mardi vers treize heures, il courait vers les champs à droite des vergers, elle est sûre de ce qu'elle dit. Le gendarme insiste pour en savoir plus, Ernestine Ruault a dit tout ce qu'elle savait. C'est la première personne qui a aperçu le gamin.

Ce qui surprend les enquêteurs, c'est la direction prise par le jeune garçon, c'est à l'opposé de l'étang et de la falaise. Il n'y a que des champs entourés de haies et de pommiers. L'endroit a été fouillé à plusieurs reprises, et les chiens sont aussi passés par-là sans succès.

Louis Leboiteux, le vieux garçon, à son tour est interrogé par les gendarmes. Il est très embêté. Doit-il dire la vérité aux enquêteurs ? Il y a de l'inquiétude au fond de son regard fuyant. Cela ne leur échappe pas, ils

mettent ce comportement sur la nature simplette du bonhomme.

Louis a réfléchi avant de répondre aux questions. Il n'ose pas dire qu'il se rinçait l'œil en matant la nudité magnifique d'Aurélie. Alors il tergiverse, il tord sa casquette dans tous les sens, il baisse la tête, hausse les épaules, il voudrait être invisible.

La question revient, Louis, a-t-il vu le petit garçon ? Il répond dans son langage à peine compréhensible. Il a aperçu le même mardi, le clocher venait de sonner un coup, et deux minutes après encore un coup, il était treize heures.

Les gendarmes essaient de mettre le vieux garçon en confiance en s'éloignant un peu de lui. Le recul de la maréchaussée produit l'effet escompté. Louis se redresse un peu et relève la tête, il répète qu'il a vu Benjamin se dirigeant vers les champs se situant à droite du verger. L'information se recoupe avec la déclaration d'Ernestine. Il dit aussi qu'il se baladait autour de chez lui et qu'il voulait voir la nouvelle machine du père Palud. Il l'avait entendue de loin, mais elle est passée avant qu'il ne soit sur le chemin, alors il ne l'a pas vue.

Louis n'avoue pas qu'il était derrière la haie, à quelques mètres d'Aurélie qui se caressait le corps avec de la crème. S'il révèle cela, ce seront les ennuis qui commenceront, il en est sûr.

Les enquêteurs n'insistent pas, ils connaissent le vieux Louis, ce n'est pas lui qui ferait du mal à un enfant, ils prennent congé au grand soulagement du vieil ouvrier agricole.

Grâce aux déclarations d'Ernestine et de Louis, les gendarmes ont acquis la certitude que Benjamin était présent et vivant vers treize heures. Il se dirigeait vers les champs, ce qui les surprend. Il n'y a aucune habitation, aucune grange dans cette direction, uniquement des champs entourés de pommiers.

Il faut rencontrer aussi Joseph Palud qui est passé dans les parages au même moment.

Le docteur Lecoœur est revenu à la ferme, il a examiné Aurélie et a décidé de ne lui administrer que des calmants. Elle semble recouvrer son énergie et moins céder à l'affectif. Maintenant c'est Guillaume qui marque le coup, le médecin lui fait une piqûre pour éviter qu'il ne sombre dans la torpeur

Le vieil Hector regarde les allées et venues derrière le rideau, son univers déjà restreint s'est réduit comme peau de chagrin, il évolue entre la fenêtre et l'horloge arrêtée.

Après Arlette Mauduit, le curé Brécourt a pris le relais auprès des époux Leschain. Il n'est point question de religion, mais de solidarité envers une famille en détresse.



Léonce a mal dormi, les patous ont aboyé toute la nuit. Probablement le renard, le loup n'est pas encore descendu si bas. Comme il s'agit de la première nuit en alpage, il faut une certaine acclimatation avant que chacun ait pris ses marques. Le berger a quand même décidé de revoir l'installation des parcs et le positionnement des filets pour la nuit prochaine.

Le loup est un animal malin, et il pourrait avoir testé le dispositif avant de procéder à une attaque en règle du troupeau, la vigilance et la prudence sont de mise.

Le soleil brille déjà sur les cimes, alors qu'une mer de nuages recouvre la vallée. C'est merveilleux de voir le bleu des cieux se refléter dans le lac gelé, et juste en dessous un océan cotonneux qui marque la frontière entre deux mondes.

Il voit bien les soucis qui s'accumulent au-dessous de ce couvercle blanc. Dans le chaudron de la civilisation, se trouvent tous les ingrédients pour rendre le met insipide, il faut une virtuosité exceptionnelle pour améliorer la recette et en sortir une tranche d'amour accompagnée d'un zeste de bonheur.

Il aime beaucoup les quelques instants du matin lorsque la nature s'éveille. Les choucas prennent leur

envol, les marmottes s'aventurent hors de la tanière. Il prend son petit déjeuner en humant l'air du matin. Les effluves matinales sont importantes pour lui, il est capable d'identifier les odeurs et elles lui permettent de prévoir le temps qu'il va faire. Il se trompe rarement lorsqu'il vous dit : « Ce matin l'herbe sent l'orage, la brise vient de la combe, il pleuvra cette après-midi ». C'est une divination qui rendrait jaloux le meilleur sorcier africain. Après des années de pratique montagnarde, certains approchent de cette vérité, mais peu l'atteignent.

Le troupeau commence à s'agiter, la faim tenaille les mères qui n'ont plus de lait à offrir à leur progéniture. En quelques minutes, le silence de la montagne est submergé par les bêlements de plus en plus forts.

Il enfile sa parka, prend ses jumelles, son bâton et son sac à dos. Il met en place les colleys pour canaliser le flot qui souhaite se précipiter sur le sentier à la conquête de l'herbe promise.

Une ouverture sur quatre mètres, et le troupeau s'ébranle, Biribi, comme à l'accoutumée, s'est mis à côté de son maître, son museau touche le genou de Léonce, il attend que ce dernier le gratte entre les cornes, il adore cette preuve d'affection et la réclame tous les matins. Le reste de la journée, il se contente d'être proche du berger. Le deuxième jour commence enfin, et Léonce sourit pour la première fois.

Il a laissé le troupeau sur la droite, les patous montent la garde. Il a regardé avec ses jumelles le sentier qui descend sur la vallée, personne à l'horizon, alors il se décide à aller explorer la combe du bossu. Il espère voir



les chamois, en cette saison, ils ne sont pas trop sauvages, plus tard, avec les randonneurs, ils monteront haut dans les éboulis. La combe du bossu est un endroit escarpé, un torrent coule en son milieu. Le haut ressemble au chaos, les rochers forment un amas impressionnant, des roches pesant des dizaines de tonnes sont posées en équilibre depuis des temps immémoriaux. Au-dessous, se trouve un pierrier, les cailloux sont de taille plus modeste, ce sont de gros galets. Le bas de cette dépression se termine par un replat où l'herbe est grasse car le torrent s'étale souvent et le soleil y brille plus que sur le reste de la faille.

Une légende que se racontent les gens du village, prétend qu'un berger était monté avec ses bêtes jusqu'à cet endroit. Il faisait très chaud, et notre homme avait laissé sa compagne dans la vallée pour plusieurs semaines. Il eut un sentiment prémonitoire, il abandonna son troupeau et redescendit au village, il arriva le soir et trouva sa femme dans les bras d'un autre homme. Il tua les deux amants et repartit dans la montagne. Les gendarmes se lancèrent à sa recherche, lorsqu'ils arrivèrent à la combe, ils rencontrèrent un vieux bossu, mais pas de berger, ni de brebis. Nul ne sut s'il était parti ailleurs ou si le bossu, c'était lui. Les gendarmes revinrent dans la vallée et le dossier fut refermé. Jamais personne ne revit le bossu, c'était devenu une légende.

Demain c'est l'été, les sentiers vont se remplir de randonneurs, des citadins à la conquête de l'exploit. Ils en parleront toute l'année, c'est leur Everest, ils ramèneront des photos et encore des photos et toujours des photos, avec l'arrivée de l'ère numérique, les images sont légion. Léonce les appelle les voleurs de saison, il n'aime pas

beaucoup cette faune qui n'a que les mots « bio » et « écologie » dans la bouche, mais a effacé de son dictionnaire les mots « respect » et « humilité ».

Le torrent n'est qu'un filet d'eau cette année, le berger longe les grosses touffes qui délimitent les berges, il sait qu'avec le vent qui vient de face, il a quelques chances d'approcher les chamois de très près, il s'y prépare depuis toujours. C'est son rituel, dès le début de l'estive, il rend une visite aux occupants des lieux. Dans quelques jours, ils auront remonté de plusieurs centaines de mètres, fuyant les voleurs de saison. Léonce avance sans bruit, le pas léger. Il se prépare à la rencontre.

Là, sur les rochers escarpés, il y a un couple de chamois, fière allure, ils scrutent les alentours. Le vent léger souffle en direction du berger, ça lui permet de mieux les approcher, il les regarde, c'est un moment merveilleux pour cet amoureux de la nature. C'est à se demander comment ils font pour tenir en équilibre sur des pentes aussi abruptes, c'est un défi permanent aux lois de la gravité. Voir un vieux solitaire sauter de roche en roche est époustouflant. Parfois, cela provoque des éboulis, l'agilité et la rapidité permettent à ces animaux des prouesses que peu d'autres espèces peuvent réaliser. La nécessité de se fondre dans un milieu hostile a mis à jour des ressources insoupçonnées. Pour échapper aux prédateurs, il faut aller dans des endroits inaccessibles, l'œil et la narine aux aguets, ils dominent et scrutent les alentours.

Il s'est accroupi, abrité par un tumulus, il peut les contempler pendant des heures. Avec ses jumelles, il

apprécie chaque détail de la fourrure, il est capable de retrouver le même animal plusieurs fois dans la saison. C'est un plaisir dont il ne se passerait pour rien au monde. Seul dans cette combe chaotique, il est en osmose avec la nature, il jouit de ce que lui donne la vie aujourd'hui.

Il entend les chiens aboyer, il faut aller voir, il a tout l'été pour approcher le chamois. Il ne faudrait pas que des randonneurs imprudents s'aventurent au beau milieu des patous, ce ne serait pas très agréable pour ces estivants.

Aussi silencieusement qu'il est arrivé, il bat en retraite. Là-haut, les chamois n'ont pas bougé. Parvenu à l'extrémité de la combe, il pointe ses jumelles en direction du troupeau et de la vallée. Les bêtes pâturent normalement, mais les chiens ont bien repéré des promeneurs. Sur le sentier, dans la partie la plus pentue, quatre marcheurs évoluent, il a vite fait de détecter la catégorie à laquelle appartiennent ces gens. En l'occurrence, il a inventorié leur équipement, aucun doute pour lui, il s'agit de spécialistes de la marche en montagne. Ils sauront éviter les patous. D'ailleurs, juste à droite de Biribi, un sentier part en direction d'une autre vallée, et c'est ce chemin que prennent les quatre randonneurs.

Les chamois seront tranquilles, pour l'instant.

En ce vingt et un juin, ce sont les jours les plus longs de l'année, c'est le solstice d'été disent certains, la Saint-Jean diront d'autres. Il est de tradition au village, de faire un grand feu de joie, et de sauter au-dessus des braises une bonne partie de la nuit.

Aujourd'hui, la pluie est venue assombrir la montagne, une averse d'été, lourde et violente qui succède à la précédente. Il y a plusieurs heures que des trombes d'eau s'abattent sur les versants, il discerne le bruit sourd des rochers que le torrent de la combe charrie. Il faut voir le troupeau sous l'orage, les bêtes s'agglutinent les unes contres les autres pour offrir le moins de surface possible aux éléments. Dès qu'une éclaircie se montre, les brebis paissent.

Il a mis son anorak et s'abrite sous l'avancée d'une roche, le tonnerre qui gronde se trouve amplifié par l'écho. Le berger sait que cette eau est la bienvenue, les sources débitent juste un minuscule filet et la sécheresse s'annonce. Le déficit de pluviométrie est important cette année, et ce n'est pas un orage de ce type qui va solutionner le problème, tout au plus, cela permettra à l'alpage de reverdir et de nourrir plus longtemps le troupeau.

Le temps du jour facilite l'isolement, personne ne passera par-là aujourd'hui, il scrute le ciel couleur d'apocalypse. Au-dessus de lui, les sommets sont cernés par de gros nuages noirs, des éclairs illuminent le tableau, c'est comme si l'on mettait de la lumière au milieu d'un tas de charbon. Et puis ces rochers qui roulent dans le torrent.

Les bêtes n'ont pas bougé depuis un long moment, seul Biribi a quitté le troupeau pour se mettre à l'abri à côté de son maître. C'est un bouc malin, il sait tirer parti d'une situation, les colleys n'ont pas osé le ramener dans le droit chemin, les chiens savent qu'il a un statut à part.

Il est peu probable que les feux de Saint-Jean puissent se dérouler normalement. Léonce prononce un verdict sans appel, l'orage s'est installé pour plusieurs heures. Alors sous des trombes d'eau, le feu ressemblerait à un pétard mouillé. Heureusement, il y a des bûches à l'abri sous un auvent de la cabane, le berger fera un feu pour assainir l'atmosphère et sécher sa carcasse. Il fera la fête seul avec « mélodie », sa guitare compagne, ils gratteront la note, de concert, pour accueillir sa majesté l'été.

Grâce aux averses, Léonce gagnera quelques jours, il pourra retarder la montée à la deuxième cabane. C'est une bonne nouvelle, car une dizaine de brebis ont mis bas ici, ce sont des retardataires, et ce sera mieux d'avoir des agneaux plus costauds.



Le bocage est sinistre, la grande maison des Leschain n'est que tristesse, l'insouciance et la vitalité de Benjamin font cruellement défaut, chacun essaie d'y mettre du sien. Le curé parle, il occupe l'espace, personne n'est dupe, rien n'arrive à adoucir le climat. La morosité a aussi gagné le paysage, la zone de bronzage d'Aurélié est triste à pleurer, l'herbe est terne, et même le vieux Louis reste chez lui.

Les enquêteurs ont fouillé tout autour de la ferme, ils ont recoupé les maigres indices qu'ils possèdent. Tout y est passé, aucun détail ne semble leur échapper, pourtant, Benjamin est introuvable. Les déclarations d'Ernestine et de Louis ont relancé les recherches en direction des champs. L'herbe fraîchement coupée n'a pas livré la réponse à la question que chacun se pose : où est donc Benjamin ?

Les gendarmes ont examiné les pommiers afin de vérifier si une trace de vêtement ou d'un autre objet n'aurait pas été laissée là comme pour faire un signe. L'évidence est toute autre, rien, pas la moindre fibre. Les chiens sont revenus à la charge, mais trois jours après la disparition, ils n'ont rien trouvé, la rosée matinale étant l'ennemie des truffes canines, les animaux ont tourné en rond une bonne partie de la mi-journée.

Un appel a été lancé sur les radios nationales, relayé par les ondes locales. Aurélie a accepté de parler, son message est simple et pathétique : « Notre fils, notre vie, Benjamin nous manque, je vous en supplie, aidez-le, aidez-nous ».

Maintenant, les enquêteurs interrogent les parents, l'emploi du temps de Guillaume est passé au peigne fin, il est parti de la ferme vers treize heures, est passé voir Julien Beschel au village et l'a quitté vers quatorze heures trente pour rejoindre Eric Palud sur les champs, à droite des vergers. C'est dans la même direction que le garçonnet a été vu pour la dernière fois. Avec tact et méthode, les gendarmes posent et reposent les questions, ils essaient de cerner les incohérences. Aucune anomalie dans les déclarations de Guillaume, il aime trop sa femme et son fils pour leur faire du mal.

Aurélie raconte qu'elle se faisait bronzer, elle ne précise pas qu'elle ne portait pas de maillot. Ce serait malvenu pense-t-elle, de plus, ce n'est pas un élément de nature à aiguiller les enquêteurs, c'est son opinion.

Il est établi que Benjamin Leschain a disparu entre treize et dix-sept heures. Ce qui laisse un laps de temps important au ravisseur s'il s'agit d'un enlèvement.

Les pandores se sont rendus chez le vieil Hector, le vieillard s'est réfugié sur sa chaise devant l'horloge, ils n'ont pas insisté et sont repartis rapidement. On dirait que le doyen de la famille a vieilli de vingt ans en trois jours, il est méconnaissable, il ne s'est pas rasé depuis la disparition de son arrière-petit-fils. Sa barbe blanche ne peut cacher ses joues creusées et son teint est devenu cireux, il ne prête plus aucune attention à Aurélie, il

ignore tout le monde, le regard perdu sur les aiguilles de l'antique horloge.

Les gendarmes ont interrogé le père et le fils Palud, ils se sont rendus à leur domicile. Leurs déclarations sont cohérentes, il n'y a rien qui cloche. Les chiens se sont dirigés vers la nouvelle machine à ensiler, mais sans plus, et Benjamin était monté à plusieurs reprises avec Eric, et notamment le matin de sa disparition.

Les deux hommes n'ont pas vu l'enfant l'après-midi, Joseph Palud n'est venu sur les champs qu'à partir de 15 heures, il a fait la sieste à son domicile, il a plusieurs témoins, dont son épouse.

Eric est parti de chez lui aux environs de treize heures. Il a été rejoint un peu plus tard par Guillaume. La machine à ensiler est restée sur le champ. Les gendarmes notent une contradiction avec les déclarations de Louis Leboiteux, ce dernier prétendant qu'il avait entendu le bruit de la botteuse, voilà un point qu'il faudra éclaircir se disent-ils.

Le jeune Eric Palud est toujours célibataire, il confie aux enquêteurs qu'il a fréquenté Aurélie et qu'il aurait voulu se marier avec, elle en a décidé autrement. Il confirme aussi qu'il aime beaucoup Benjamin et que s'il peut faire quelque chose pour aider à le retrouver, il est prêt à participer aux recherches.

Après avoir interrogé Madame Palud, l'épouse de Joseph et mère d'Eric, les enquêteurs retournent rendre visite à Louis Leboiteux, l'homme semble surpris de voir arriver à nouveau la maréchaussée dans sa cour.



Après quelques questions banales, ils l'interrogent une nouvelle fois sur ce qu'il prétend avoir vu aux environs de treize heures, le jour de la disparition de Benjamin. Il n'est plus aussi affirmatif, il lui semble que...il se pourrait qu'il se soit trompé...

Il se demande s'il doit dire qu'il a vu la belle Aurélie au même moment derrière la haie, il décide de continuer à cacher cette vérité. Le voyeur a peur, il a peur de déclencher un autre séisme dans le village.

Les gendarmes pensent que le vieil homme a perdu toute notion d'exactitude. La version d'Eric Palud est la plus plausible. Cependant, le vieux Louis a bien vu Benjamin comme Ernestine la grenouille de bénitier.

Après le départ des enquêteurs, le vieil ouvrier agricole réfléchit, il tremble comme s'il avait forcé sur le calva. Il se demande s'il ne va pas aller voir Aurélie et lui avouer qu'il l'a vue et qu'il n'a rien dit, peut-être acceptera-t-elle de leur parler et lui aussi pourra avouer. Il se ravise, ce n'est pas une bonne idée.

Je n'ai rien vu, un point c'est tout.

Eric et Joseph Palud sont repartis sereins. Le fauchage et l'ensilage battent leur plein, il faut profiter du soleil pour avancer au maximum. Le père envisage de laisser l'entreprise à son fils unique d'ici un an ou deux, Eric est dégourdi, et il l'aidera de temps à autres. Les deux hommes s'entendent bien. Jamais un accrochage, ils sont toujours d'accord.

Le père a autant souffert que le fils lors de la rupture avec Aurélie, et puis le temps a passé. Joseph

aimerait bien le voir lui amener une jeune femme afin de perpétuer la lignée.

Une équipe de télévision s'est emparée de l'affaire, après la radio et la presse écrite, le petit écran prend le relais. Un appel est lancé aux heures de grande écoute, les présentateurs des chaînes publiques et privées consacrent un peu de temps à Benjamin. La photo de l'enfant a envahi les foyers. Aurélie renouvelle, toute en sobriété, l'appel lancé à la radio.

Le numéro de téléphone de la gendarmerie de Lianceville est donné sur les ondes, cela entraîne une cascade d'appels. L'enfant a été vu aux quatre coins de l'hexagone, il y a même des appels de Belgique, d'autres prétendent l'avoir croisé en Angleterre.

Le travail de la gendarmerie est fastidieux, il faut traiter tous les appels, faire un tri sommaire et intervenir. De nombreux suspects sont interrogés dans plusieurs régions.

Dans les environs de Lianceville, des marginaux sont interpellés et placés en garde à vue. Tout cela en vain, le petit s'est volatilisé.

Les gendarmes investiguent autour de la vie du couple Leschain. Les villageois sont sollicités afin de cerner au plus près le quotidien d'Aurélie et Guillaume. Bien entendu, il y a deux ou trois notes discordantes dans un concert d'éloges.

Guillaume est dépeint comme un garçon travailleur, dur à la tâche, introverti et amoureux fou de sa

femme et de son fils, tous s'accordent à dire que l'intelligence ne lui manque pas. Julien Beschel, son meilleur ami et confident, rajoute que le métier de fermier n'était pas une vocation de jeunesse pour Guillaume, il souhaitait se diriger vers des études vétérinaires. Son père en fut malade lorsqu'il lui fit part de son intention de rejoindre l'école vétérinaire de Nantes, quinze jours plus tard, le sort en était jeté, Guillaume rejoignit une filière agricole et finit ses études avec un brevet de technicien supérieur en poche. Le père était heureux de savoir que son fils unique prendrait sa succession, il en est souvent ainsi dans les campagnes.

Les avis concernant Aurélie sont plus abrupts, on aime ou on déteste, ce sont surtout les femmes qui sont les plus dures. Il semble que la distance prise par Aurélie au début de son mariage ne soit pas passée auprès de certaines, Il faut dire qu'elle est originaire d'un village voisin. Les enquêteurs n'ont rien noté de significatif concernant la jeune femme. Un seul point attire l'attention des gendarmes : son flirt avec Eric Palud, mais ce dernier s'est expliqué samedi matin, en recoupant les déclarations de l'une et de l'autre, il n'y a rien qui puisse laisser supposer qu'ils se voient encore ou qu'ils soient amants.

Les gendarmes viennent de s'apercevoir qu'un événement important s'est produit le dimanche précédent la disparition de l'enfant. Un pèlerinage exceptionnel s'est déroulé dans le canton de Lianceville, cette manifestation a lieu tous les cinq ans. Les chemins empruntés par les

pèlerins passent par la propriété de la famille Leschain, une halte avec prière a eu lieu au calvaire qui domine la falaise.

L'évêché contacté donne quelques renseignements, avec les coordonnées des organisateurs, les autorités ecclésiastiques servant simplement de caution morale pour ce rassemblement. C'est surtout par conscience professionnelle que les enquêteurs veulent explorer cette voie, ils ne pensent pas qu'un pèlerin ait pu cheminer sur le parcours, prenant ses repères pour une mauvaise action deux jours plus tard.

Il n'y a pas de dimanche pour les gendarmes, ce matin ils auditionnent monsieur Lazare Fourniol, l'organisateur du pèlerinage du bocage. Cadre de préfecture à la retraite, l'homme est rompu à l'organisation, à la demande des enquêteurs, il fournit la liste des participants inscrits à cette manifestation.

L'enquête s'avère difficile, il y a eu quatre cent onze inscrits, monsieur Fourniol rajoute qu'il ne s'agit que des pèlerins officiels, d'autres se sont joints tout au long du parcours. Certains ont omis de s'inscrire, ou n'ont effectué qu'une partie du parcours.

Ils sollicitent son concours, chaque nom est commenté, quelques-uns sont notés en fonction d'un détail ou d'un profil particulier. Les familles sont écartées pour l'instant les hommes seuls font l'objet d'une attention particulière.

Ce qui chagrine les enquêteurs, c'est le nombre de personnes s'étant trouvé dans les environs de la ferme le dimanche précédant la disparition.

Lazare Fourniol a pu donner d'autres noms de pèlerins non inscrits et dont il se souvient d'avoir cheminé un peu avec eux, à l'issue du listage, une soixantaine de noms sont retenus. Il va maintenant falloir retrouver ces personnes et les entendre. Les gendarmes ont décidé de faire vite. Deux équipes sont chargées d'investiguer et de ramener les témoignages, un point sera fait ce soir.

Monsieur Fourniol, très coopératif, a vite compris l'importance des informations dans ce type de situation. L'absence d'un enfant est un événement extrêmement douloureux. Un catholique fervent ne saurait entraver le déroulement de l'enquête, il se doit d'aider à la recherche de l'enfant.

Il est un peu plus de dix heures lorsque le curé Brécourt entame son homélie dans une église bien remplie, les villageois ont décidé de faire corps autour du maire et du curé pour soutenir Aurélie et Guillaume. Les vieilles querelles entre les laïcs et les religieux sont mises de côté, Benjamin avant tout, c'est son sort qui importe. Ce n'est pas seulement le fils Leschain, c'est l'enfant du village, Justin Brécourt fustige davantage les fidèles pour inciter chacun à se rappeler du moindre élément pouvant aider à retrouver le jeune garçon. Il assène ses propos tel un boxeur sur un ring, on dirait l'énergie du désespoir, le curé cogne sur un ennemi invisible : le ravisseur probable, et un autre ennemi encore plus sournois : le temps.

Toutes les prières vont en direction de l'enfant innocent, le ton s'est apaisé. Des paroissiennes pleurent, les têtes se rentrent dans les épaules, les psaumes sont

*Une fleur dans un champ d'herbes*

saccadés, empreints de sincérité. Un appel à la raison est prononcé en direction du ravisseur, puisse t-il entendre les cœurs des paroissiens, l'âme des villageois qui pleure et déchire les consciences. Chacun dans la solitude de la prière, trouve refuge, sans s'en rendre compte, chacun procède à son examen par rapport à Benjamin.



Il est déjà samedi, Léonce s'est levé avec le soleil, la journée s'ouvre sous de bons auspices. Cette nuit, les chiens n'ont pas aboyé, le troupeau a pu se reposer et le berger avec. Prenant son petit déjeuner sur une table dominant les deux vallées, il regarde la montagne prendre ses couleurs de braise, aujourd'hui, il fera chaud, la luminosité lui laisse supposer un gros coup de chaleur. Pas un brin d'air ne vient contrarier l'astre solaire, dans quelques heures, l'atmosphère sera étouffante.

Ce matin, Martine monte jusqu'à l'alpage pour passer le week-end, Léonce espère qu'elle n'oubliera pas les fortifiants pour les jeunes agneaux. Ce qu'il ne sait pas c'est qu'elle ne viendra pas seule, Ghislain, le cousin de son épouse s'est invité lui aussi à la balade pour rejoindre son pote.

Les bêtes doivent deviner que la journée sera chaude, car elles manifestent une envie frénétique d'aller pâturer, il a décidé d'emmener le troupeau dans la combe du bossu. Avec le bruit des chèvres et des brebis, il sait qu'il ne verra pas les chamois. Ceux ci auront détalé dès qu'ils auront aperçu les premières manifestations de l'arrivée de la troupe. Les bêtes aiment bien se retrouver

dans ces failles car, l'après-midi, elles peuvent chaumer à l'ombre.

Martine et Ghislain ont entamé la montée vers le maître des lieux, heureusement qu'ils sont partis de bonne heure, à sept heures et demie, ils étaient sur le sentier. Cousine et cousin aguerris à l'exercice, grimpent d'une allure rapide, après deux heures et demie d'un pas soutenu, ils arrivent en vue du troupeau. Les chiens ont reconnu Martine, ils aboient d'une autre manière, Léonce a compris qu'il s'agit de son épouse, il ajuste les jumelles, c'est bien elle, il reconnaît aussi le pas de son copain. Il est heureux de la voir et de pouvoir discuter un bout avec Ghislain, tous trois referont le monde devant un verre de bon vin.

Le plus difficile est de rejoindre ce diable de Léonce, il s'est mis de l'autre côté du torrent. Il n'y a qu'un seul accès assez délicat à franchir, le torrent coule cinquante mètres en contrebas, ici l'à pic est spectaculaire. Le risque, c'est le vertige qui peut vous gagner au moment le plus imprévu. Le berger a vite appréhendé la situation et décide de venir donner un coup de main à ses visiteurs pour franchir le passage en toute sécurité. Il se pose sur un replat de terre et cale son pied droit contre une grosse pierre. Il tend son bâton à son épouse, Ghislain passera en dernier.

Une bourrade et un baiser furtif, il faut s'occuper de faire passer le cousin, une poignée de main ponctue l'arrivée à bon port de Ghislain. Les trois larrons quittent la zone d'ombre et se rapprochent du troupeau, les colleys font des fêtes à Martine à n'en plus finir. Les patous, quant à eux, n'ont pas quitté le troupeau, ils



aboient affectueusement à l'approche de l'épouse du patron.

Le contraste entre la partie ombragée de la combe du bossu et la zone ensoleillée est saisissant, il est dix heures, et déjà le soleil fait monter la température. Léonce montre à sa compagne les dernières gentianes en fleurs.

Ce sont des retardataires, elles ont attendu ta venue, dit l'époux.

Elle réplique en les remerciant de leur patience. Ghislain reste un peu en retrait, les époux sont dans leur univers, il faut les laisser jouir de l'instant.

Ghislain Milliaz travaille pour une entreprise de travaux agricoles et forestiers dans la vallée, ce n'est pas le travail qui manque. Il a fait le forestier pendant plusieurs années, l'activité de bûcheron est celle qui lui plaît le plus. L'entreprise Lachenoz s'étant recentrée sur le négoce de paille et fourrage, il s'est tout naturellement recyclé dans la conduite des véhicules avec remorque. Sur les routes alpines, la conduite nécessite de la dextérité et beaucoup de sang-froid, il fait partie des bons chauffeurs de l'entreprise et son patron n'hésite pas à lui confier des trajets difficiles.

C'est lui qui amène le fourrage pour l'hiver à Léonce. Pour nourrir les bêtes l'hiver, ce dernier a opté pour cette solution. Il préfère la saison en alpage avec un contrat d'estive sur un gros troupeau. De toute manière, les terres à herbe au village se sont raréfiées.

Au fil des ans, la forêt a reconquis le terrain patiemment défriché par des générations paysannes. C'est le même phénomène qui se produit pour la montagne, il

est le dernier transhumant de la vallée. La dureté des conditions de vie, la solitude et la politique de protection du loup sont venues à bout des bergers, ils abdiquent les uns après les autres. Demain, les arcoses, ces petits arbustes, remplaceront l'herbe grasse, il ne subsistera que quelques sentiers pour les randonneurs. Nous assistons, impuissants spectateurs, à la fin d'une époque.

Les deux hommes s'apprécient mutuellement. Vivant dans la vallée, Ghislain n'en défend pas moins les mêmes valeurs que son ami, c'est l'authenticité montagnarde qui coule dans leurs veines.

Léonce a fait griller sur des pierres les Diots que Martine a apportés, quelques patates dans la braise et le tour est joué. Les trois comparses se régalent, le merlot, gouleyant à souhait, s'est bonifié en altitude. Ghislain a sorti une bouteille de son sac à dos, Léonce fait écho au bruit caractéristique du tire-bouchon qui termine sa tâche. Le moment où le goulot se libère est un instant qu'un bon vivant souligne souvent d'un petit mot d'esprit. Il ne manque pas le sien. Sa formule fait référence aux orages du jeudi. Il déclare que face aux grandes eaux du créateur, il faut répliquer par une petite touche de couleur sur la palette de la vie. « Le vin apporte la couleur rouge, l'herbe la verte, le ciel la bleue et les femmes sont l'arc en ciel de l'amour ».

Après le repas, Ghislain a remarqué les œillades complices des époux, il décide de monter plus haut, il descendra dans un moment juste avant la nuit. Martine et Léonce bénéficieront d'un bon moment d'intimité pendant qu'il jettera un œil sur le troupeau, ils n'ont pas besoin de se parler, chacun a compris ce qu'il avait à faire.

Les deux époux sont partis bras dessus bras dessous vers la cabane, une petite sieste coquine les attend. Léonce a vu juste, quelle belle journée.

Dans la cabane, tous trois ont dormi sur les bas flancs. Ghislain s'est installé en hauteur sur le lit en planche qui peut contenir au moins six personnes, trois par étage.

Les deux hommes ont beaucoup bu et chanté le soir après le repas. « Mélodie », l'autre compagne des soirs d'été, a donné de la note, Martine a aussi entonné quelques couplets. Le chalet aurait dit merci s'il avait pu s'exprimer.

Aidé par son ami, le berger a vérifié, avant la nuit, l'état des filets, il est sur le qui-vive. Sur l'autre versant de la montagne, le loup a procédé à une attaque, le troupeau visé se trouve à moins de dix kilomètres à vol d'oiseau.

La prudence et la chance ont protégé le cheptel. « C'est une nuit de plus de gagnée », se disent-ils.

Ce matin, le temps est incertain, Léonce scrute le ciel et les cimes, il est perplexe. Un orage peut faire son apparition à tout moment, le temps change rapidement dans les alpages.

Ce qui rassure c'est que le troupeau est calme, déclare-t-il.

C'est Martine qui a préparé le petit déjeuner, ils le savourent au soleil, abrités contre un mur du chalet. Elle a apporté de la confiture de myrtilles qu'elle a fait l'été précédent, le cousin n'est pas le moins gourmand.

Ici, la toilette est sommaire, point de douche et d'eau chaude, il faut s'adapter. Parfois, Léonce met de l'eau dans une grande marmite, sur le réchaud à gaz, aujourd'hui, personne ne s'y colle, Martine prendra un bon bain ce soir après la descente. Ghislain se contente de se raser et de s'asperger la figure à l'eau froide.

Léonce a libéré les bêtes, la montagne résonne des bêlements des chèvres et des moutons, c'est à croire qu'elles ont beaucoup de choses à se dire. Avant d'ouvrir les filets, le berger a mobilisé sa femme et son ami pour isoler les femelles ayant mis bas après le départ en transhumance, nul besoin de coincer les agneaux, ils suivent leur mère. Cela concerne une dizaine de brebis. Il y aura douze agneaux à vacciner, car il y a deux paires de jumeaux dans le lot. Léonce est plus attentif aux naissances multiples, parfois la femelle n'allaité qu'un agneau et rejette le reste de la portée, c'est là qu'il doit intervenir pour essayer de sauver les petits rejetés en les nourrissant au biberon. Il arrive aussi que l'agneau soit abandonné par sa mère dans une combe ou un endroit peu accessible, s'il n'est pas retrouvé avant la nuit, les prédateurs feront le reste, c'est la dure loi de la nature.

Des nuages noirs stagnent sur les sommets, le cirque et les combes environnantes ont changé de couleur, c'est comme si l'herbe s'était assombrie. Le troupeau pâture, les bêtes n'ont pas la fébrilité d'avant l'orage, silencieux, il scrute l'environnement et surtout les cimes sombres. Il trie dans sa tête tous ces paramètres, pour lui, l'issue ne fait aucun doute : le ciel se déchirera.

Depuis le petit déjeuner, les nuages sont devenus de plus en plus noirs et nombreux.

Martine inventorie et vérifie l'état du stock de marchandises de son époux, elle fait une liste de ce qu'il faudra apporter la prochaine fois ou confier à des amis qui grimperont le soir. Elle lui demande aussi ce dont il a besoin, et surtout pour les animaux, car malgré un point rigoureux fait avant l'estive, il manque toujours quelque chose au moment crucial.

Ghislain, quant à lui, est allé jusqu'au torrent qui abrite un captage d'eau, un accord a été passé avec le syndicat des eaux et l'association pastorale afin de permettre de pâturer sur un maximum de terrains et de préserver la qualité du précieux liquide des déjections animales. Des filets sont tendus dans un rayon d'une centaine de mètres tout autour du point désigné pour le captage qui va alimenter la vallée. Après avoir vérifié les fixations des filets, il rejoint les époux devant la cabane.

Léonce leur fait part de ses craintes, il leur demande de se préparer plus rapidement que prévu pour le retour au village. La pluie pourrait venir avant la tombée de la nuit. Les deux comparses absorbent rapidement leur repas, et après des adieux rapides, entament la descente.

Le berger s'est dirigé vers son promontoire favori pour pouvoir observer leur descente. C'est sa manière à lui d'être plus longtemps avec eux. Le ciel s'est beaucoup assombri, il faudra faire vite pour éviter l'orage. Il est rassuré, car ces deux là sont des montagnards aguerris et savent qu'il ne faut pas traîner en ce moment. Il les voit évoluer rapidement, parfois ils courent dans les éboulis,

disparaissent derrière un rocher pour réapparaître en petite foulée. Hormis des bouteilles vides, leurs sacs à dos ne contiennent quasiment rien, ce n'est donc pas la charge qui les ralentit.

Ils arrivent en lisière de forêt, le sentier longe les bois pendant quelques centaines de mètres, après, ils disparaîtront dans les fourrés qui surplombent le village. Il leur restera vingt minutes à pas soutenus. Un dernier regard à la jumelle, et Léonce range les instruments, il attend déjà la prochaine venue de Martine.

Ils sont partis à temps, de grosses gouttes viennent s'écraser sur les pierres situées à la droite du berger. Ce sont les prémices de l'orage, ce diable d'homme a vu juste. Il a pris sa pèlerine et se dirige vers la combe où se trouvent les bêtes, il va faire descendre progressivement le troupeau afin de n'avoir que peu de distance à parcourir pour parquer les brebis et les chèvres avant l'orage. Il lui faut éviter qu'elles soient encore dans la combe, les éclairs et le bruit du tonnerre affolent les animaux, il est alors fréquent qu'un troupeau entier se précipite du haut d'une falaise. Léonce, en vieux briscard, est attentif, il vaut mieux prévenir se dit-il.



Une nouvelle semaine commence dans le bocage. La cellule de crise s'est réunie à la gendarmerie de Lianceville, outre les gendarmes, il y a Johann Mauduit le maire, et le procureur de la république. Les enquêteurs font le point sur leurs investigations, si la disparition ne fait aucun doute, le sort de Benjamin est énigmatique. A-t-il été enlevé par un maniaque sexuel ? A-t-il été exécuté par son ravisseur ? Ce qui inquiète, c'est qu'aucune demande sérieuse ne soit parvenue.

Il y a eu quelques revendications téléphoniques, toutes ont abouti à l'arrestation et la mise en examen des plaisantins de mauvais goût. Pour un bref instant de notoriété, des farfelus sont prêts à tout, la justice s'occupe de ces énergumènes.

Les gendarmes font part au procureur de leurs recherches. Une certitude : c'est que le garçon a été aperçu pour la dernière fois par deux villageois à la même heure pratiquement au même endroit. Il se dirigeait vers les champs situés à droite de la ferme. Sa mère se trouvait à la maison à ce moment là. Son père était chez un ami au village. Guillaume a un témoin, pas Aurélie qui était seule. Les chiens n'ont rien trouvé, c'est la saison des foins, et les pollens ainsi que la coupe des graminées perturbent fortement leur odorat. Les hommes grenouilles n'ont pas

eu plus de succès. Les investigations auprès des villageois n'ont pas permis de déceler des incohérences dans les déclarations des uns et des autres. Il n'a pas été décelé des zones troubles dans la vie du couple Leschain, leur existence est transparente. Il y a bien un soupirant éconduit par Aurélie, mais cela date d'avant le mariage, il y a environ huit ans, depuis, personne n'a remarqué un comportement anormal de la part d'Eric Palud ou d'Aurélie.

Les premières auditions des pèlerins ont commencé, rien de folichon pour l'instant, il y a environ soixante personnes à rencontrer, à cette heure, la moitié a été entendue. Le procureur interroge longuement les gendarmes, il veut s'imprégner totalement de l'affaire, les questions fusent, aucune n'est éludée. Certaines concernent l'aspect matériel de l'affaire, l'organisation des barrages, le nombre de chiens mobilisés, etc.... D'autres s'apparentent plus à la psychologie. L'organisation des interrogatoires semble le tenir particulièrement à cœur.

Le maire est entendu à son tour, le procureur lui demande s'il a en tête une liste de gens à surveiller particulièrement. Il fait répéter la question, le procureur veut simplement savoir le nombre de personnes présentant un risque par leur état psychique ou leur caractère violent. Il est étonné par la réponse de l'élu qui lui rétorque qu'à Lianceville, tous les citoyens sont normaux, certains l'étant plus que d'autres, il n'insiste pas sur le sujet.

A l'issue de la réunion, il est décidé de confier la suite de l'enquête à un service spécialisé, le procureur



s'occupe de l'alerte de cette section qui travaille sur les affaires de disparitions non résolues.

Les gendarmes ont rencontré des pèlerins de tous poils. Il y a le mystique qui égrène son chapelet en chantant des cantiques entre chaque question. Il y a l'illuminé qui rencontre Jésus à chaque croisement. Il y a celui qui se mortifière en se flagellant. Il y a les adorateurs d'un saint ou d'une sainte, ils ne jurent que par ça. Il y a celui qui embrasse régulièrement les images pieuses insérées dans les pages de sa bible.

A la fin de la journée, c'est épuisés moralement et physiquement que les enquêteurs font un ultime point avant d'aller se coucher. La piste des pèlerins n'est pas meilleure que le reste. Un gendarme fait même observer qu'en cas de préméditation, il aurait fallu savoir que Benjamin n'avait pas classe exceptionnellement.

Ce soir, la lumière reste allumée fort tard à la ferme, le vieil Hector tourne en rond devant l'horloge. Aurélie et Guillaume n'arrivent pas à avoir sommeil, ils sont dans la cuisine se regardent sans parler, leurs yeux rougis et humides parlent pour eux, ils se tiennent la main. Guillaume rompt le silence le premier, il se demande ce qu'il a fait pour recevoir un tel châtiment, Aurélie lui serre encore plus la main pour lui crier que ce n'est pas de sa faute, c'est elle la mère indigne. Guillaume se lève et serre sa femme dans ses bras. C'est leur quotidien depuis six jours.

Le lieutenant Gilles est responsable de la cellule spécialisée dans les recherches criminelles. Frais émoulu de l'école nationale des officiers de la gendarmerie, il est

arrivé dans les premiers de sa promotion, cela lui a permis de choisir le service d'affectation. Il a un penchant pour les enquêtes difficiles, les cas désespérés ne lui font pas peur. Il faut dire qu'il a été pendant cinq ans l'adjoint de l'adjudant-chef Sagol dans une brigade de recherche dans les Alpes. A bonne école, le futur lieutenant a beaucoup appris et s'est passionné pour ce travail de fourmi où le moindre détail peut vous faire rater ou réussir une enquête.

A l'issue d'une collaboration exemplaire, les deux hommes se sont séparés. Sagol a rejoint le service scientifique de la gendarmerie où il s'occupe de formation. Gilles, ayant réussi le concours d'officier, a intégré pendant près de dix-huit mois l'école de Melun. Ils se téléphonent au moins une fois par quinzaine et se voient environ une fois par trimestre.

Aujourd'hui, le lieutenant hérite d'un dossier particulièrement difficile et chargé émotionnellement, s'occuper de la disparition d'un enfant n'est pas chose aisée. Il faut évacuer ses sentiments et opérer avec tact et rigueur, de ce point de vue, il a fait ses preuves.

Parti très tôt de la région parisienne, il se présente vers neuf heures à la brigade de gendarmerie de Lianceville. Doté d'une grande capacité d'écoute, il se fait présenter les gendarmes qui ont œuvré nuit et jour depuis le début de l'affaire. Il mémorise la version de chacun et prête une oreille attentive au résumé de l'affaire que lui fait le gendarme Cuchet.

Il pose beaucoup de questions, les gendarmes sont surpris par la mémoire et la vivacité d'esprit du nouveau responsable de l'enquête. S'il y avait une crainte

concernant son arrivée dans une brigade qui a fait toute la besogne depuis une semaine, elle se dissipe rapidement. Tous s'accordent à penser qu'ils ont affaire à un professionnel, et un homme de dialogue.

Après avoir longuement écouté ses collègues, il prend la situation en main. Dans un premier temps, il remercie avec chaleur et sincérité les hommes de terrain qui ont fouillé sans relâche pour trouver Benjamin. Ensuite, il demande au chef de brigade d'avoir deux de ses subordonnés en permanence avec lui au cœur de l'enquête. Il argumente en avançant un motif imparable : la connaissance du milieu. L'adjudant-chef Flahaut, acquiesce, c'est d'accord, il demande des volontaires, tous le sont, c'est un dilemme, qui choisir ? Gilles demande quels sont ceux qui sont originaires de la région ; deux doigts se lèvent. Il veut ensuite savoir quels sont les deux plus anciens dans la brigade, coïncidence, ce sont les deux mêmes, le sort en est jeté, ce seront ces deux-là. Joël Buteau est grand et rouquin, il a trente huit ans et est originaire d'un village situé à une trentaine de kilomètres de Lianceville. Jean-Paul Angot est le second, il a trente-trois ans et vient d'une bourgade assez proche d'ici, une quinzaine de kilomètres tout au plus, il est blond, sensiblement du même gabarit que son collègue Buteau.

Gilles explique à tous l'organisation de la cellule, quatre collègues arriveront de région parisienne pour renforcer l'effectif, ils seront donc sept au total. Bien entendu, ils travailleront en étroite collaboration avec la brigade, la seule différence sur laquelle il insiste, c'est qu'ils ne s'occuperont que de savoir ce qu'est devenu Benjamin.

Le lieutenant reprend le résumé de l'affaire faite par Cuchet, il y a un point sur lequel il souhaite un éclaircissement, il veut savoir si les plongeurs sont intervenus ailleurs que dans l'étang, la réponse est négative. Les plongeurs sont repartis après la fouille du plan d'eau.

Gilles en vient à la véritable question qu'il se pose depuis un moment, il demande si les puits et les granges de la région ont été inspectés. Si les granges ont été vérifiées, il n'en est pas de même pour les puits, les plongeurs sont rappelés pour inspecter tous les puits dans un périmètre de cinq kilomètres.

Le lieutenant a mis ses hommes en place. Il reprend tous les témoignages et décide de fouiller aussi dans le passé des villageois. Il faut trouver la raison de la disparition de Benjamin. Il a pris rendez-vous avec les époux Leschain, il se rendra chez eux, c'est plus délicat, mais bien mieux pour établir un climat de confiance.

Mylène Vidal est l'institutrice du garçonnet, elle est bouleversée par ce qui arrive et culpabilise. Il essaie de la mettre à l'aise, elle vient de terminer sa classe, les enfants seront en vacances à la fin de la semaine. Son absence l'après-midi de la disparition est due à une réunion pédagogique à l'inspection académique, Madame Vidal n'avait pas envie de se rendre à cette grande messe, il n'en ressort pas grand-chose. Le lieutenant veut connaître la date de la décision de fermer la classe l'après-midi de la disparition. Finalement, elle s'est décidée la veille, ce qui

explique qu'elle ait été communiquée aux parents au dernier moment.

Georges Vidal est artisan charpentier, les collaborateurs du lieutenant sont allés l'entendre sur un chantier dans le centre du village, il travaille sur un vieux bâtiment en cours de rénovation. Au moment de la disparition du jeune garçon, il était sur le toit de cette maison à la vue de tout le village. Rapidement, un voisin et un ouvrier confortent l'alibi. L'audition n'apporte pas d'éclairage nouveau sur l'affaire, les enquêteurs souhaitent rencontrer ses enfants. En deux minutes, le charpentier est chez lui.

Les jumeaux sont là, en train de regarder la télévision, le père explique rapidement aux deux garçons de quoi il retourne. Ils interrogent chaque garçon séparément dans leur chambre, les jumeaux sont rigoureusement identiques jusque dans leur timbre de voix. Ils veulent savoir s'ils connaissaient bien Benjamin, ils répondent qu'ils le voient de temps en temps, mais comme ils fréquentent un collègue dans une commune voisine, ils n'étaient pas au village au moment de la disparition. C'est un point que notent les enquêteurs.

Ils n'ont rien décelé d'anormal dans le comportement du père et des enfants Vidal. Gilles remercie beaucoup madame Vidal, et la rassure encore en lui disant qu'elle n'y est pour rien.

L'entrevue avec l'institutrice a permis de dissocier la disparition de la prévision d'absence de cette dernière. Personne ne pouvait deviner, par exemple le jour du pèlerinage, que l'enfant serait dans les champs cet après-midi là.

Un corps a été trouvé dans un puits par les plongeurs, il a dû séjourner dans cet endroit depuis longtemps, il ne reste que des ossements, il s'agit d'une personne adulte. Une femme a disparu il y a une dizaine d'années, c'est probablement elle, d'autant que les plongeurs ont trouvé des boucles d'oreilles, un bouton noir d'environ deux centimètres de diamètre, deux bagues et une clé rouillée. Il est peu envisageable qu'un homme porte ce genre de bijoux. Le fond du puits, qui se trouve à huit mètres sous terre, a été fouillé méthodiquement, hormis des lambeaux de vêtements, quelques bouteilles vides et des boîtes de conserve, il n'a rien d'autre à révéler. La dépouille a été confiée, pour autopsie, au service de médecine légale.

Les enquêteurs de la cellule spécialisée ont convoqué Louis Leboiteux à la gendarmerie, étant le plus proche voisin des Leschain, son témoignage mérite d'être affiné, de plus il est probable qu'il soit le dernier à avoir vu Benjamin à Lianceville.

Lorsque le vieil ouvrier agricole arrive à la brigade son malaise est perceptible. Après avoir été accueilli par le gendarme Buteau, c'est le lieutenant Gilles qui le prend en main, ce dernier quitte sa casquette et la triture dans tous les sens, c'est un signe de fièvre.

Gilles lui parle de tout et de rien pour le mettre à l'aise. Louis peut parler de la pomme pendant des heures, tout y passe, les pommiers, le greffage, les maladies, le cidre et le calva. Le lieutenant n'élude rien, mais rétrécit de plus en plus le questionnement, la technique est

imperceptible, l'homme ne s'en aperçoit pas. Maintenant, les questions tournent autour de sa maison de Louis et de la ferme Leschain.

Le chef de la cellule parle des parcelles cultivées autour des deux habitations, des arbres, des haies. Les relations de voisinage sont abordées, Louis se tend un peu. Alors Gilles l'oriente sur le sujet de ses parents et de l'héritage de la maison. Le vieux se décrispe, il s'ouvre sur les parents de Guillaume, il a été leur ouvrier agricole, alors, il a beaucoup de choses à dire. Gilles le laisse partir dans cette direction, c'est indéniable, il a été heureux de travailler pour les Leschain. Il aime moins le vieil original, c'est comme cela qu'il appelle le patriarche Hector Leschain. Dans ses bonnes années, il devait être dur avec lui, alors Louis lui en tient rigueur, mais ce n'est point de la haine, juste un peu d'inimitié.

Gilles souhaite qu'il lui parle d'Aurélie, il tripote encore plus sa casquette. Le gendarme a compris que le sujet agaçait son interlocuteur, il décide d'y revenir plus tard. C'est sur Benjamin que la conversation dévie, il est plus loquace, il aime bien le jeune garçon, il s'amuse quelquefois avec lui, ils jouent à cache-cache. Le garçon lui vole aussi sa casquette, le vieil homme jure un peu et le gamin revient tout penaud lui rapporter son bien. Il parle du garçonnet avec des larmes dans les yeux, c'est son camarade, son copain.

Gilles veut savoir si sa mère accepte qu'il partage ses jeux avec lui. L'homme répond qu'Aurélie ne l'empêche jamais de venir le voir.

Justement, Monsieur Leboiteux, et Aurélie, l'avez vous vue récemment ? demande Gilles.

Il y a une semaine, répond-il.

C'était le jour de la disparition, précise le gendarme.

Oui, elle était derrière chez elle.

Petit à petit, la technique de l'entonnoir a fonctionné, maintenant, le lieutenant sait qu'il a vu sa voisine le jour de la disparition. En insistant, il va obtenir des détails qu'il ne soupçonnait pas.

Louis ne sachant pas comment s'en sortir sans mentir, va révéler ce qu'il a vu, il avoue avoir contemplé Aurélie Leschain entièrement nue. Il prétend qu'elle est souvent en petite culotte ou bien entièrement dévêtue dans la pelouse située à l'arrière de la maison. Gilles considère que ce témoignage n'apporte pas d'élément probant contre le vieil homme. Il va quand même vérifier si les chiens ont visité sa demeure, dans le cas contraire, une descente sera organisée.

Avant de le congédier, Gilles lui fait deux recommandations. La première, c'est de ne plus aller mater sa voisine, ce n'est pas très sympathique. La deuxième, c'est de ne rien dire à personne, et l'enquêteur saura se taire. Louis, trop content de s'en tirer comme ça, remercie beaucoup le lieutenant.

Louis Leboiteux parti, il serait intéressant d'en savoir un peu plus sur la vie du couple Leschain, se dit le gendarme. Guillaume a trente-deux ans, il a repris l'exploitation agricole il y a quatre ans, à la mort accidentelle de son père, retrouvé noyé dans un étang. Il avait raté un virage en voiture, l'autopsie pratiquée ne



donna aucune indication sur la cause de la tragédie. En consultant le dossier, Gilles constate que la vie amoureuse du père de Benjamin est inexistante jusqu'à l'arrivée d'Aurélie dans son existence, Guillaume semble très bien s'entendre avec son épouse.

Malgré l'insistance de son mari, Aurélie a arrêté ses études aux Beaux Arts à la naissance de son fils, elle a mis toute son énergie et son temps dans son éducation. Il lui rend bien, car ces deux là sont plus que mère et fils, ils sont l'osmose de la vie. Elle peint et sculpte divinement bien, ses portraits sont expressifs avec une touche de gaieté particulière. Comme si un éclair de joie s'était posé sur la toile. Les sculptures sont plus dépouillées, Aurélie s'ingéniant à mettre en avant la matière au détriment du sujet. La jeune femme a gagné plusieurs prix à des concours régionaux. Elle attend que son fils soit plus grand pour se consacrer à nouveau pleinement à cette activité. Sa vie amoureuse est banale, elle a flirté dans sa jeunesse, quelques aventures sans lendemain. Et puis la rencontre avec Guillaume Leschain, le coup de foudre, le mariage, l'enfant, et un couple follement amoureux.



Léonce est bien occupé. Les orages de la fin de soirée et de la nuit ont affolé le troupeau. Des trombes d'eau se sont abattues sur l'alpage, le torrent a gonflé, le torrent a grondé, charriant des rochers tout au long de sa course folle, il a perturbé les jeunes bêtes. La force de l'eau dans cette situation est ahurissante, il faut l'avoir vue une fois pour comprendre et devenir humble face aux éléments déchaînés.

Ce matin, comme s'il ne s'était rien passé, la nature reprend son cours paisible, c'était simplement une tranche de vie. La montagne est ainsi faite, la joie flirte avec la peine, le soleil avec l'ombre, le chaud avec le froid, cela fait partie de son charme inouï.

Les filets disposés en bordure de sentier ont été déplacés par les ruissellements importants, les bêtes se sont engouffrées dans la brèche, il ne reste plus qu'à récupérer les brebis égarées. Le berger pense qu'il lui faudra plusieurs heures avant d'avoir regroupé tout le monde, il espère ne pas avoir à déplorer de grosses pertes. Il arrive que dans la panique, le troupeau saute une barre rocheuse, il ne reste que les yeux pour pleurer.

Il a mobilisé les chiens et ses forces pour partir à la recherche des animaux éparpillés dans les combes et sur

les rochers. Les chèvres sont les plus difficiles à localiser, elles sont parties au milieu d'un éboulis de gros rochers, les chiens ont du mal à les ramener.

Il est près de onze heures lorsque enfin, il peut faire le bilan de cet épisode mouvementé. Aucune bête ne manque à l'appel, une seule brebis s'est cassée la patte. Le berger lui a confectionné une attelle qui lui permettra de se déplacer presque normalement, il pense que la fracture n'est pas méchante et que dans quelques jours, elle gambadera comme ses congénères.

La panique n'a pas vaincu. Les chiens ont fait du bon travail, ils ont permis, malgré l'agitation, de canaliser la fuite des brebis vers les combes sans réel danger, c'est une action qui mérite d'être soulignée.

Il espère qu'au village, les dégâts ne sont pas trop importants. Ce type d'orage est traître, il peut emporter une route ou provoquer un glissement de terrain en quelques minutes. Les montagnards savent de quoi il retourne. A midi, Martine lui donnera des nouvelles, il se languit de ce moment.

Malgré les trombes d'eau, la sécheresse est inéluctable, la neige et les pluies de printemps ont été insuffisantes. L'orage n'est qu'un épiphénomène, il permettra d'avoir de l'herbe un peu plus longtemps dans l'alpage.

A midi, le portable sonne. Martine est au bout de la ligne, elle s'inquiétait de savoir comment s'était passé la nuit au chalet. Il la rassure et lui demande aussitôt de ses nouvelles et de celles des bâtiments. Tout s'est bien passé, seul le vieux Prosper Mulaz a eu sa cave inondée. C'est la faute à la route, lorsque la chaussée a été refaite, il y a eu

une rupture de pente juste devant l'entrée de la cave du brave Prosper, il n'a rien dit lorsque l'entreprise était là. Maintenant c'est la deuxième fois qu'il est inondé, il faudra bien revoir cette anomalie.

Après avoir échangé quelques banalités de plus, les époux se disent « A demain ». Ils sont rassurés.

Il n'a pas dormi de la nuit, le loup s'est invité dans les alpages. Vaillamment, les patous ont réussi à repousser l'agresseur, ils ont poursuivi l'intrus et l'ont mis en fuite. Le drame a été évité de justesse, le troupeau affolé s'est précipité vers les filets de protection, une partie des brebis s'est engouffrée dans la brèche. Le berger n'a pas eu d'autre choix que de croire en sa bonne étoile et d'attendre le lever du jour pour faire le bilan de ce cauchemar.

Son soleil est triste lorsqu'il libère les bêtes, il sait d'instinct que des brebis manquent à l'appel, il suffit de voir l'attitude des chiens et des autres moutons. Il part à la recherche des animaux égarés, depuis un moment, il a un pressentiment. L'atmosphère est différente, pas de choucas qui volent autour, pas de marmotte qui crie, la nature sent la mort.

Il marche un moment avec les chiens qui suivent une piste, la trace semble finir au bout d'un éperon rocheux, là, cinquante mètres plus bas, gisent une trentaine de brebis. Aucune ne bouge, la frayeur les a amenées jusqu'ici, le parcours s'est terminé comme souvent en pareil cas.

Le berger préfère se rendre sur place, il lui faut faire un détour d'environ une demi-heure pour atteindre

le charnier. Le loup n'a pas pris la peine de venir déguster le festin, aucune trace sur les carcasses qui sont disloquées mais ne portent pas d'empreintes de morsures. L'homme en a les larmes aux yeux, c'est un déchirement de voir le fruit de son travail finir anéanti de cette façon. Il se sent impuissant et incompris.

Il appelle Martine, malgré l'heure matinale, elle est déjà debout. Pas de long discours. Il faut prévenir la gendarmerie et aussi faire venir l'hélico pour évacuer les carcasses. Les gendarmes et les agents du ministère de l'agriculture pourront les examiner tout à loisir dans la vallée. Léonce a expliqué précisément le lieu à son épouse.

Les gendarmes arrivent les premiers, le vol n'a pas été bien long depuis la vallée, ils interrogent rapidement le berger. Pour eux, le doute subsiste, rien ne prouve formellement qu'il s'agit d'une attaque de loup, et c'est bien là tout le problème. Ce sera la croix et la bannière pour se faire indemniser, l'animal n'a pas laissé de carte de visite. Léonce connaît trop sa montagne, pour un renard, les patous réagissent autrement, mais comment faire comprendre cette subtilité à la bureaucratie ?

Il est abattu, dans ce combat, il sait que c'est lui la proie, et c'est à lui de se justifier, d'apporter des preuves incontestables. Il faut assumer coûte que coûte. Il y a des jours où il maudit la société et ses pseudos écologistes, il est en colère, une colère intériorisée, celle que l'on rumine jusqu'à l'obsession. Il sait de quoi va être faite la saison, de crainte et de rancœur, sale temps sur l'alpage.

Comme la précédente, la nuit a été courte pour lui, par trois fois les chiens ont hurlé dans les parcs, la montagne s'est fait l'écho des aboiements. Le berger n'a pas fermé l'œil, il s'est mis aux aguets en veillant près du troupeau, armé, il a attendu l'indésirable de pied ferme.

Le loup prudent n'a pas insisté, il s'est replié sur d'autres contrées, le prédateur est capable de parcourir plusieurs dizaines de kilomètres en une nuit. Il a sûrement rendu visite à un autre troupeau d'alpage sur un versant éloigné.

Depuis des mois, les éleveurs ont alerté les autorités, ils souhaitent une régulation de cette population. Car des hordes nouvelles apparaissent, les jeunes loups quittent la meute et forment un nouveau clan qui se déploie sur un nouveau territoire.

Léonce assiste à l'affrontement de deux mondes, chacun a ses arguments et sa logique. Les autorités sont plus soucieuses de l'électorat que de l'aspect économique du problème, le berger en est convaincu. Que pèsent quelques éleveurs de moutons disséminés dans le massif alpin face aux lobbies écologiques ?

Les éleveurs ont décidé de s'occuper des loups, ils envisagent de procéder à des battues, ils vont se substituer aux autorités, c'est le meilleur moyen. Compter sur soi-même, il a mis des chevrotines dans son fusil, la guerre est déclenchée.

Cet automne, les éleveurs ont manifesté devant les grilles de la préfecture, ils ont commencé par bloquer l'autoroute avec le bétail lâché sur la chaussée. Ils ont jeté des carcasses de moutons égorgés par le destructeur. Le citoyen n'aime pas ce spectacle, il le trouve choquant, c'est

*Une fleur dans un champ d'herbes*

pour cela qu'ils ont choisi ce mode d'expression. A l'ère de l'image, il faut frapper les consciences.

Léonce, fatigué, emmène son troupeau dans une combe vierge de pâture. Il a pris un livre avec lui, la lecture va lui permettre d'oublier un peu ses misères. L'évasion est un bon remède pense t-il, il s'imprègne des auteurs avec une anthologie de la poésie française. Il rabat son grand chapeau noir, le soleil sera chaud aujourd'hui. S'il avait écouté la radio, il aurait entendu des prévisions météorologiques caniculaires, des records de chaleur seront battus dans la semaine.



Les résultats de l'autopsie des restes du cadavre retrouvé au fond d'un puits du village sont communiqués à la cellule spécialisée, le lieutenant Gilles prend connaissance du rapport. L'hypothèse devient réalité, les tests effectués sur la famille Million confirment qu'il s'agit de Julie, la famille a reconnu une bague retrouvée avec les ossements. Il n'y a aucune trace de fracture, ce qui n'est pas anormal, car la profondeur de la nappe d'eau est de six mètres. Julie Million a donc pu se précipiter au fond du puits sans se rompre les os, selon toute probabilité, elle s'est donc noyée. Le corps étant entièrement décomposé, seul l'analyse ADN s'est avérée possible.

Elle était dépressive au moment des faits, il s'agit vraisemblablement d'un suicide, ce qui corrobore les dires de la famille. La disparition de la jeune femme date d'un peu plus de neuf ans, elle venait d'avoir vingt-deux ans. Très timide, elle se confiait peu à son entourage. Sa mère avait bien remarqué un changement dans les jours précédant sa disparition, mais elle avait déjà fort à faire avec l'alcoolisme de son mari. Dans les campagnes du bocage, l'alcool est inscrit dans les gènes depuis des générations. Le père ne dérogeait pas à la règle, ici, pour être considéré comme un homme, il faut avoir du coffre



et bien supporter les boissons du terroir. Le calva et les autres spécialités locales ont longtemps été les maîtres d'œuvre de ces traditions ancestrales, de nos jours, la prise de conscience et la répression commencent à porter leurs fruits. Cela évitera bien des drames.

La mère de Julie eut donc à faire face à deux épreuves en même temps. Les gendarmes firent des recherches sommaires dans la région, et le dossier se retrouva rapidement parmi les affaires classées par l'usure du temps. Personne ne songea à inspecter le puits, il convient de dire qu'il était fermé par une grille et un cadenas. Elle a dû prendre la clé, monter sur la margelle, ouvrir la grille, se faufiler derrière et la refermer avec le cadenas. Le geste était prémédité afin que nul ne vienne chercher ici. La clé rouillée qui a été retrouvée au fond, à côté des restes de la jeune fille, doit être la clé qui verrouillait la grille.

Gilles est dubitatif, il se pose plusieurs questions, il se demande pour quelle raison elle a accompli ce geste fatal, y a-t-il un rapport avec la disparition inexplicquée de Benjamin ? S'il y en a un, ce n'est pas au fond des puits du village ou des étangs. La réponse n'est pas dans l'eau se dit l'enquêteur. D'ailleurs, les analyses de l'eau du puits n'ont rien révélé. Hormis un taux élevé de nitrates, la quantité de bactéries est faible, aucun autre élément chimique ne figure sur le compte rendu.

Le père de Julie mourut quelques mois plus tard d'une cirrhose, la faucheuse avait durement œuvré dans la famille Million. La mère se drapa de noir et ne sortit presque plus de chez elle que pour les choses essentielles. Un zombie errant parmi les vivants, telle était devenue la

mère attentive et énergique, elle ne résista que grâce au secours de la médecine et du reste de la famille.

Gilles était choqué par le manque d'initiative des services de recherche à l'époque. Son devoir de réserve lui interdisait d'en dire davantage, il garderait son intime conviction pour lui.

Trente-six jours sans le sourire de Benjamin, trente-six jours à vivre d'espoir et de chagrin, trente six jours autrement. Il n'a toujours pas donné signe de vie, rien qui puisse supposer que son petit cœur bat encore. Aurélie et Guillaume se raccrochent à la moindre piste, et depuis la disparition, ça n'a pas arrêté, l'épreuve est usante, surnoise, elle ronge de l'intérieur.

La famille et la gendarmerie ont reçu de nombreux appels, tous ont été traités. Certains ont aboutis à l'arrestation de mythomanes, ceux là vont comprendre que l'on ne joue pas avec le malheur d'autrui. C'est une activité stupide qui gêne les enquêteurs et retarde la découverte de la vérité, ils seront poursuivis pour entrave à la justice et assertion mensongère.

Des charlatans de tous poils ont proposé leurs services, ça va du marabout au radiesthésiste en passant par la voyance et la divination par les cartes. Guillaume et Aurélie ont la tête sur les épaules, ils ne donnent pas suite à ces sollicitations mercantiles.

Aucune revendication sérieuse n'est venue apporter une note d'espoir. La cellule va vivre au ralenti pendant le mois d'août, il n'y a aucune piste sérieuse à ce jour. Le lieutenant fait ses recommandations à ses collaborateurs avant que l'effectif ne soit trop réduit.

Il va entendre le couple Dorel, ils habitent à environ huit cents mètres de la ferme. Ils ont déjà fait l'objet d'une audition par la brigade locale, il souhaite les rencontrer personnellement, il se rend à leur domicile. Il arrive devant une maison basse, le bâtiment est tout en longueur. Sous un grand arbre, à l'ombre, il y a un enfant assis dans un fauteuil électrique. « Ce doit être la petite Charlène », se dit le gendarme. Il se gare précautionneusement et se dirige vers le fauteuil, l'enfant vient dans sa direction. Il dit bonjour à la jeune fille, c'est bien Charlène, elle a un joli visage plein de tâches de rousseur. Elle lui demande s'il veut voir sa maman, il acquiesce, Nathalie Dorel suit la scène sur le pas de la porte. Il lui dit en la saluant que sa fille est très sympathique.

Elle est rousse, comme Charlène, la ressemblance est frappante, les mimiques sont les mêmes, jusqu'aux fossettes sur les joues. Il lui demande s'il peut discuter avec elle pendant quelques minutes, elle lui propose d'aller à l'intérieur. Il y a beaucoup d'espace dans la maison, tout a été pensé pour permettre à Charlène de se déplacer aisément avec son fauteuil.

Au début, Nathalie Dorel est un peu crispée, au fil de la conversation, elle se délie sur sa chaise et les réponses deviennent spontanées. Gilles inspire confiance, les questions tournent autour de la petite Charlène, il veut savoir si Benjamin la côtoyait. Elle répond en disant que l'absence de Benjamin est difficile pour sa petite fille. Il est aux aguets comme un félin, il ne montre aucun sentiment particulier, Il se contente d'observer son

interlocutrice. Elle se comporte le plus normalement possible.

Il veut s'assurer que les époux Dorel n'ont pas de ressentiment vis à vis de Benjamin. Ayant le même âge que Charlène, il n'a pas eu besoin de fauteuil pour se déplacer. Il ne faudrait pas que dans un moment de déprime... Gilles n'ose y penser davantage. Dans sa jeune carrière, il a déjà été confronté à des situations imprévisibles. Alors il ne veut pas négliger cette piste, il espère seulement se tromper.

Madame Dorel a précisé à l'enquêteur que son mari n'allait pas tarder à rentrer du garage où il travaille en tant que mécanicien. En attendant, il discute avec Charlène, la petite fille clouée dans son fauteuil, lui parle de son copain, elle dit qu'il est en voyage, il n'ose pas trop répondre sur le sujet, il préfère faire converser la petite. Il a la confirmation que le garçonnet venait la voir plusieurs fois par semaine.

Alain Dorel s'est garé aux côtés du véhicule de la gendarmerie, il arrive rapidement vers sa fille et le lieutenant. Son premier geste est de l'embrasser, il l'appelle sa frimousse. Il serre la main de l'enquêteur, l'homme est joyeux. Gilles est impressionné par la force morale du couple, la maladie les soude au lieu de les déchirer. Il parle un long moment avec le père de Charlène, monsieur Dorel lui donne une leçon de vie, il respire la joie, il souffle l'espoir. Il se demande ce qu'il ferait s'il était à leur place, ces gens là sont exceptionnels. Au lieu de considérer l'adversité comme une ennemie, il l'ont apprivoisée, domestiquée et maîtrisée. Ils font face

*Une fleur dans un champ d'herbes*

au handicap de Charlène avec dynamisme et simplicité, la petite fille ne pourrait pas être plus heureuse ailleurs.

Le mois d'août ne sera pas de tout repos pour les enquêteurs présents, par extension, le bocage verra se répandre les vacanciers en excursion au Mont Saint Michel. La population sera multipliée de façon exponentielle, difficile dans ces conditions de procéder à des investigations sereinement.



Dans tout l'hexagone et dans la vallée, le ballet des juilletistes a commencé, ils se sont répandus partout sur les routes et les autoroutes. Ils dévorent l'asphalte pour rejoindre leur eldorado, beaucoup vont rouler toute la nuit, au mépris de leur sécurité et de celle des autres. Il faut être le plus tôt possible sur le lieu de vacances. Ce week-end sera l'un des plus meurtriers de l'année, les bouchons et la canicule n'arrangeront pas les choses.

L'autoroute a mis la montagne à portée de voiture des citadins, ils se déversent dès le vendredi soir dans les villes et villages des Alpes. La nature les attend, leur soif des grands espaces va les envoyer vers les sentiers d'alpages.

Tout là haut, Léonce se dit qu'en plus du loup, il va falloir gérer la procession des « espadrilles », il appelle comme ça les promeneurs impétueux qui partent à l'assaut des cimes ainsi équipés. Le tableau serait comique si certains ne mettaient pas en danger la vie des autres en plus de la leur, il a encore en mémoire ce couple avec deux enfants. Une averse avait rendu les sentiers glissants, la terre était devenue boueuse et l'herbe glissante. L'homme évoluait sur l'alpage chaussé de sandales, sa compagne en talons hauts n'en menait pas large, et les

gosses étaient les mieux équipés avec des sandales en plastique rose fluorescent. Il ne les laissa pas repartir, ils dormirent à la cabane et retournèrent à la civilisation le lendemain en fin de matinée. Oh ! le berger les a sermonnés vertement, mais ont-ils compris le message ? C'est moins sûr.

En montagne, il y a quelques règles qu'il convient de connaître et de respecter, c'est un milieu où l'on ne joue pas. Recueillir des informations sur la météo est indispensable. Partir en course tôt le matin afin d'être de retour avant seize heures, ce qui permet d'avoir du temps en cas de pépin. Avoir de la boisson en quantité suffisante et des barres de céréales ou du sucre. Côté vestimentaire, un chapeau ou une casquette sont à recommander, des chaussures hautes en bon état complètent la panoplie du randonneur avisé.

Le quatorze juillet est un jour comme les autres pour Léonce, enfin presque comme les autres. Le soir de la commémoration de la prise de la Bastille, depuis des années il prend sa guitare « mélodie » et chante sa chanson. Celle là, il l'adore plus que toute autre, c'est un peu de son âme qu'il retrouve dans ce texte, la fête nationale vue de l'alpage. Ce soir, « mélodie » fera sa révolution, elle jouera, et Léonce chantera.

Le troupeau a rasé la montagne, il faut changer de versant. Depuis le gros orage, il y a trois semaines, plus une goutte d'eau n'est venue arroser la contrée, le soleil et une chaleur inhabituelle ont fait le reste, cela risque de se payer en fin d'estive, il est conscient de la situation, c'est

un problème supplémentaire. Il faut se résoudre à se déplacer plus tôt que prévu

Il laissera passer le week-end, la transhumance des bêtes est un moment magique pour les curieux, les badauds citadins viennent profiter du spectacle. Ils ne sont pas toujours très fair-play, ils entravent le déplacement des animaux sans vergogne. L'an passé, il a même rencontré une « mémère » avec son caniche blanc, une bête de cirque comme il dit, on dirait que la montagne leur appartient. Plutôt que d'avoir à gérer des conflits, il s'arme de patience et partira en semaine au petit matin, lorsque le vacancier ronflera encore. Mardi, il chargera la jument et l'ânesse, il changera de bivouac, il montera à plus de deux mille mètres d'altitude. Il se rapprochera encore plus du ciel et des étoiles, là haut, les visites seront plus rares. Les visiteurs estivants devront payer de leur personne avant d'atteindre ce nirvana, une sélection naturelle se produira. Les « m'as-tu-vu » seront plus rares, à l'image de l'oxygène des cimes.

La journée a été extrêmement chaude sans un souffle d'air, ce qui est rare à cet endroit, il est plus de dix heures et la fraîcheur ne se fait pas encore sentir. Les cieux ne sont pas noirs, les étoiles brillent sur un fond bleu sombre, Léonce est parti chercher sa guitare. Il va jouer et chanter sa chanson fétiche, cette année, il lui trouve encore plus de résonance que d'habitude. Il plaque quelques accords. « Mélodie » est récalcitrante, elle distille des fausses notes, alors l'homme la reprend en main, il chante : « Au village sans prétention j'ai mauvaise réputation ». Il adapte parfois les paroles, les rendant



actuelles, Brassens était clairvoyant il a mis des mots justes sur des situations injustes.

Il chante cinq fois, dix fois la chanson, il insiste, lui le pacifiste : « La musique qui marche au pas, cela ne me regarde pas », il termine par une phrase qui résume bien le bonhomme : « Et pourtant je ne fais de mal à personne ». S'il avait pu dédier la chanson, il l'aurait dédiée à la connerie, c'est selon lui, la richesse la mieux partagée au monde. Eh oui ! Léonce est contrarié.

Le transfert au chalet supérieur s'est bien passé, Les bêtes avaient hâte de monter en altitude. Elles sentent les choses avec plus d'acuité que les humains, avec cette chaleur, elles mangent moins, elles se mettent plus longuement à l'ombre. Grimper à plus de deux mille mètres n'est pas pour leur déplaire. Bien sûr, ce n'est pas la fournaise de la plaine, mais depuis plusieurs jours, le thermomètre flirte avec les trente-cinq degrés. Dans l'alpage, aussi loin qu'il se souvienne, il n'a pas le souvenir d'une telle canicule.

Hier, Martine lui a dit que la radio mettait en garde la population, des records de chaleur sont battus, avec tout ce que cela implique. Dans les grandes villes, la pollution atmosphérique est à son apogée, les personnes âgées et fragiles sont priées de rester chez elles et de s'hydrater régulièrement. Le niveau des fleuves et des rivières est au plus bas, les nappes phréatiques cumulent un déficit conséquent.

Le berger a peur de ne pas avoir assez d'herbe pour le troupeau dans l'alpage, il va lui falloir gérer la pâture avec doigté. Il s'agira de ne pas laisser un espace

sans une visite des brebis, le manque de verdure associé à la touffeur ambiante est peu propice à l'engraissement du cheptel.

Il y a quand même un tout petit avantage à la situation actuelle. Il y a plus de trois semaines que le loup ne s'est pas manifesté, il s'est sûrement déplacé vers des zones plus ombragées, peut-être s'est-il approché des glaciers ? L'animal, doué d'une grande intelligence, a dû comprendre l'intérêt qu'il y avait à chercher la fraîcheur. Les chamois et les bouquetins doivent faire de même. Alors le festin est proche des neiges éternelles.

Un signe qui ne l'a pas trompé, ce sont les aïrelles et les myrtilles, elles ont mûri une quinzaine de jours en avance sur la date habituelle, elles sont minuscules et presque sèches. Les arbustes portent peu de fruits et le bout des feuilles est sec, il n'y aura pas beaucoup de confiture cette année. A partir du quinze août, le spectacle est partout dans la montagne, tels des rapaces, les citadins viennent faire leurs provisions. Avec des peignes et des seaux, ils colonisent la moindre parcelle où pousse le précieux arbuste. Cette année ne déroge pas, sauf que les paniers et les seaux ne regorgent pas, il n'y a ni la qualité, ni la quantité.

Le confort dans cette cabane est plus précaire, elle est située sur un mamelon qui domine deux vallées et un cirque glaciaire. Le site est grandiose, il a ce côté magique que confère l'exceptionnel, l'homme est tout petit parmi les roches tourmentées par le chaos. Ici, des forces inimaginables ont façonné le paysage, tantôt le décor est lunaire, tantôt apocalyptique. Un autre monde s'offre aux

regards à quelques heures de marche de la civilisation, les arbres sont rabougris, il vaut mieux parler d'arbustes, tant la difficulté de survivre est grande.

Aujourd'hui quinze août, c'est la fête à Marie. Dans le temps, les villageois organisaient une procession, ils promenaient une statue de la vierge dans les hameaux du village. L'exode rural a mis à mal cette tradition, de nos jours, ce serait le cortège des résidences secondaires. A cette époque, c'est à dire au début du siècle précédent, le curé bénissait les maisons et surtout les récoltes. Il ne subsiste maintenant qu'une fête païenne, avec un bal sur la place à côté du cimetière.

Léonce participe à sa manière au divertissement, il envoie un signe depuis l'alpage. Il a ramassé du bois mort, il ne coupe pas les arbustes. Il a fait un gros tas au bord de la falaise, à la nuit il mettra le feu. C'est son amical souvenir aux gens du village, les anciens y sont très sensibles, les jeunes, malheureusement, n'y prêtent guère attention. Ce n'est surtout pas une action religieuse, le berger a été baptisé, mais il ne croit pas.



Gilles rentre de vacances, il s'est rendu en Italie sous le soleil de Toscane, il a visité les trésors architecturaux de Florence. Il a pu musarder dans la campagne, et savourer les couchers de soleil dans les villages. Quelques jours de bonheur à Sienne, à Pise, quelques verres de chianti, en se délectant devant une assiette remplie de produits locaux, l'huile d'olive coulant à flots.

Ce matin, il revient au quotidien, il faut se remettre dans l'ambiance. Il a appelé deux fois par semaine ses collaborateurs, malheureusement, le dossier n'a pas beaucoup avancé. Chaque gendarme fait un bref résumé de son action, une évidence s'impose à tous : le sort de Benjamin reste toujours énigmatique.

Chacun y va de son anecdote, le moment le plus cocasse étant le week-end précédent le quinze août. Des forains avaient installé leur attraction à Lianceville, il s'agissait d'un spectacle de corrida aquatique, une attraction prisée des estivants.

Dans une grande piscine, des vachettes sont lâchées, des jeunes leur courent après pour leur placer des cocardes. Le jeu peut s'avérer dangereux si l'on n'est pas habitué, mais l'eau ralentit la vivacité des animaux. Enfin,

ce qui doit arriver arrive ! Un animal plus hardi que ses congénères saute en dehors de la piscine et réussit à prendre la poudre d'escampette. Parti dans le village avec quelques personnes à ses trousses, il fait la rencontre de sa vie. Face à la bête apeurée, Ernestine Ruault avance d'un pas ferme en psalmodiant quelque prière, lorsque la vieille fille lève la tête, c'est pour apercevoir une paire de cornes qui l'embrochent. Heureusement pour elle, la vachette continue sa course et sa capture cinq minutes plus tard met fin à ses envies de liberté.

Mademoiselle Ruault, toute penaude, est assise sur le trottoir avec les perles de son chapelet éparpillées autour d'elle, elle s'est mise à hurler comme une hystérique, elle a cru rencontrer un suppôt de Satan. Il lui faut une bonne heure pour reprendre ses esprits, elle accuse tous les mécréants du coin d'avoir fomenté une mauvaise action, elle dit qu'elle priera pour le salut de leur âme. En attendant, elle ramasse ses perles et part encore plus vite se réfugier dans l'église. Ernestine n'a rien de cassé. Il paraît que maintenant, elle regarde dans toutes les directions lorsqu'elle est dans la rue. Jurant qu'on ne l'y reprendra plus, elle sort avec un chapelet de rechange dans son sac, on ne sait jamais !

Cette histoire fait beaucoup rire les gendarmes, ils en ont besoin, car il n'y a rien de plus frustrant que d'avoir l'impression de faire du sur place. Gilles remercie ses hommes, il leur demande de continuer les investigations de routine et surtout, de ne rien laisser au hasard. Mais au fond de lui-même, il sait que la tâche est devenue encore plus difficile, Benjamin a disparu depuis

soixante dix-sept jours, autant dire qu'il y a peu de chances de le retrouver vivant. Il informe ses hommes qu'il va se rendre chez Aurélie et Guillaume pour faire le point sur l'enquête avec eux et leur signifier qu'il envisage d'alléger le dispositif en place, il va réduire l'effectif de la cellule spécialisée. Le gendarme Buteau le prévient qu'il a remarqué de l'hostilité de la part des époux, comme s'ils se repliaient sur eux-mêmes. Il prend bonne note de la remarque de son collègue, il va être prudent dans son approche.

Ils reçoivent le lieutenant dans la cuisine de la ferme, l'accueil est glacial. Aurélie le fixe sans lui dire un mot de plus que le bonsoir d'arrivée. Guillaume n'a pas levé la tête, Gilles a opté pour le silence. Son regard passe de l'une à l'autre, le silence devient pesant. Elle craque la première et part en larmes, il se contente de baisser la tête. Il laisse à Guillaume le rôle de réconforter son épouse, elle se reprend et s'excuse. Gilles lui répond que c'est normal et que ce qui leur arrive est inhumain, Guillaume lui répond sèchement qu'on ne dirait pas que c'est inhumain pour les gendarmes. Il lui rétorque qu'il participe à leur peine et, qu'en quelques années de carrière, il a partagé de nombreux chagrins. Et que c'est pour cela qu'il avait besoin de partir un peu en vacances. Au bout d'un long moment d'un dialogue de sourds, ils semblent mieux se comprendre. Il a décidé de remettre à plus tard l'allègement du dispositif en place, mieux vaut attendre un moment plus propice.

Devant un café, il fait le point sur les investigations, il envisage d'autres perquisitions chez les voisins immédiats, il y a Louis Leboiteux ( il ne révèle pas

ce qu'il a appris concernant les séances de bronzage d'Aurélié), les époux Bolton et la famille Dorel. Il avoue qu'il veut le faire en dernier ressort, mais sans grande conviction. Aurélié et Guillaume ne souhaitent pas en arriver là, car ils connaissent ces gens et ont en eux, une confiance absolue. Gilles, par métier, a appris la prudence, il accepte les demandes des époux en sachant qu'il fera ce que l'enquête et sa conscience lui dicteront.

Le gendarme Angot vient de faire une trouvaille, il n'en croit pas ses yeux, il relit plusieurs fois le message qu'il vient de recevoir. Une information émanant de Scotland Yard a attiré son attention. Dans le cadre de l'enquête, il y a des procédures que les enquêteurs déclenchent de façon quasi automatique. Au cas présent, ils ont sollicité des renseignements à la police anglaise afin d'obtenir des indications supplémentaires concernant les ressortissants anglais vivant en France. Aujourd'hui, la réponse concernant le couple Bolton vient de tomber. Angot appelle son chef qui, lui aussi, est surpris par la teneur laconique du message. Jack Bolton, né le douze avril soixante-huit à Liverpool, domicilié à Lianceville, a fait l'objet d'une condamnation pour exhibition sexuelle. Dans le brouillard épais qui entoure la disparition du garçonnet, c'est une éclaircie dont il va falloir tirer profit. Il ne s'attendait vraiment pas à ça, les époux Bolton semblent mener une vie sociale normale. Les investigations de routine n'ont rien donné, et voici que les fins limiers de Scotland Yard relance l'affaire, élémentaire mon cher Watson ! Il s'en veut de ne pas avoir insisté un peu plus lors des auditions, ce qui l'étonne, c'est qu'ils

paraissent très unis. Ce qui est paradoxal dans le cas de perversion sexuelle, d'habitude l'un des deux ne se trouve pas en phase avec son compagnon. « Pas toujours, se dit le lieutenant, mais très souvent ».

Il déclenche les investigations sur les époux Bolton, il souhaite une enquête discrète dans un premier temps, recueillir d'autres éléments avant d'intervenir, telle est la méthode employée par le responsable de la cellule. Les gendarmes vont se renseigner auprès des villageois et des amis de la famille Bolton. Discrétion, voici le maître mot.

La première information qui arrive jusqu'à leurs oreilles est intéressante. Il y a eu une fête chez Jack et Eléonore Bolton la semaine précédant la disparition du garçonnet, un week-end entre adultes. Virginia était allée chez les parents d'une copine..

Il veut en savoir plus, il doit agir sans éveiller les soupçons. Il faut se renseigner sur les invités de la fête et sur ce qui s'est passé pendant ces deux jours, tout peut être envisagé. Il se doute qu'il marche sur des œufs et qu'il convient de recouper les informations et d'être sûr avant d'intervenir de manière plus énergique.

Il met en place un plan d'action autour des époux Bolton, il va passer au peigne fin leur emploi du temps, recenser les fréquentations. Il effectue une demande pour obtenir les relevés téléphoniques des appels passés durant le trimestre. La banque locale est elle aussi mise à contribution. S'il y a eu quelque chose d'anormal, nous devons le détecter pense le lieutenant. Les mouvements bancaires et l'état du compte fournissent de précieux renseignements sur les suspects.



Jack Bolton a trente-sept ans, il travaille pour une agence immobilière d'outre Manche spécialisée dans la vente de biens à la clientèle anglo-saxonne. C'est lui qui dirige l'agence qui est une succursale d'un grand groupe, il réalise de nombreuses ventes et est unanimement apprécié de la clientèle.

Eléonore Bolton vient d'avoir trente-six ans, elle exerce le métier de décoratrice. Sa clientèle est mixte, elle a autant de clients français que de clients anglais. Elle est grande, blonde avec une allure typiquement britannique. Son activité fonctionne bien et là aussi, les clients apprécient beaucoup son talent pour mettre en valeur avec un regard différent.

Le couple Bolton n'a qu'un enfant : la petite Virginia qui a le même âge que Benjamin. Les deux gamins adorent passer un moment ensemble de temps à autres, elle est gentille et réservée, elle ne se lie pas facilement, mais avec lui, le courant est passé immédiatement.

Voici en dehors du message de la police britannique, les informations dont dispose la cellule spécialisée à ce moment de l'affaire.

Il y a une place vide dans la classe, la rentrée scolaire s'est déroulée sans Benjamin. Son absence fait peser sur le groupe une ambiance particulière. Les enfants extériorisent plus leurs sentiments que les adultes. Il y a de l'angoisse et du chagrin réunis. Qui ne s'est pas chamaillé avec lui ? Qui ne s'est pas amusé avec lui ? Qui ne l'a pas chahuté ? Chacun se remémore un épisode vécu en commun avant les vacances et la disparition du

camarade. D'habitude, les enfants bavardent, aujourd'hui, il y a beaucoup de solennité dans leur attitude. Dans la corbeille des sentiments, le respect est au-dessus des autres.

Chacun semble lui dire : « Benjamin, reviens avec nous, tu vois, rien n'a changé. » Sa place est réservée, aucun n'a osé l'occuper, le consensus est général, pas besoin de se parler. Cette rupture d'alignement surprend, dans la rangée, une place vide, ça se remarque, surtout dans les premiers rangs. De temps à autres, un élève, le regard vide, dirige ses yeux vers Benjamin. Personne ne dira rien, mais certains le voient assis au pupitre, ils ne peuvent imaginer autre chose. L'optimisme étant l'apanage de la jeunesse.

Madame Vidal, l'institutrice, laisse les enfants prendre leurs marques, parler de lui sera l'étape suivante. Dans l'instant, il s'agit de laisser chaque élève se positionner sans lui dicter sa conduite, c'est dans ces situations dramatiques que le groupe se soude pour former un bloc plus solide. La maîtresse souhaite en arriver là, qu'aucun ne se sente solitaire pour affronter la peur et l'inquiétude liées aux événements éventuels.

Maintenant, elle demande aux écoliers de remplir la première page des cahiers. Ils s'appliquent, et plusieurs se sont proposés pour remplir ceux de leur copain absent, la solidarité joue à fond, madame Vidal a du mal à ne pas essayer une larme. La sensibilité de ces garçons et filles l'émeut, la première matinée s'avère difficile, lourde en symboles.

Il y a une semaine que l'école a repris, ce matin l'institutrice corrige les devoirs donnés la semaine

précédente. L'exercice est bien particulier, il s'agit de noter et commenter une rédaction. Le thème a été choisi par les élèves : envoyez une lettre à Benjamin pour lui parler de vos vacances. Exceptionnellement, les copies seront lues devant la classe et la note sera décidée en commun.

La première composition est l'œuvre de Christophe. Elle demande à une autre écolière de venir au tableau lire le travail de son camarade. Jennifer est volontaire, elle lit le texte de son copain. « Mon cher Benjamin, mes parents ont donné le chien à la voisine. Les bagages sont dans la voiture. Direction la côte d'azur. C'est la première fois que je vais à la mer faire du camping. C'est génial. Je pense à toi. Ce qui me chagrine le plus, c'est de ne pas savoir où tu es en vacances. Je me suis fait mordre par une méduse. Ce n'est pas méchant, mais ça fait mal. L'eau est très salée. Il y a beaucoup de monde. Et surtout des filles sans soutien-gorge. Maman fait pareil, bof ! J'attends avec impatience de savoir ce que tu as fait pendant les vacances. Ton copain Christophe. ». L'institutrice applaudit. Bravo Christophe, bravo Jennifer. Alors, quelle note pour cette belle lettre ? Les enfants sont généreux. Finalement tous sont d'accord pour mettre un sept et demi.

Théo lit la rédaction de Virginia. « Benjamin, je suis allée voir mes grands-parents de l'autre côté de la Manche. Il a plu. Je préfère les Français, ils sont plus rigolos. Nous sommes allés visiter un château en Ecosse. Je ne me rappelle plus du nom. Et puis je voulais voir le monstre du Loch Ness. Il n'a pas voulu montrer le bout de son museau. Ce sera pour une autre fois. Maman a

visité les musées alors que papa a visité les pubs. Je suis contente d'être de retour à Lianceville. Et toi, quand reviens-tu avec nous ? Tu me manques beaucoup. Virginia. » Les applaudissements furent aussi nourris que pour la précédente. Le groupe note à l'identique.

Gaël vient restituer le devoir de Jimmy. « Mon ami Benjamin, figure-toi que mes parents ont eu la bonne idée de louer un appartement à Arcachon. Nous avons fait du vélo. L'après-midi nous faisons la sieste. Mon père chatouillait souvent maman qui s'essoufflait et râlait. Elle doit aimer les chatouilles, car le soir aussi c'était pareil. Moi je m'en fous, je ne suis pas chatouilleux. J'ai aussi tiré à l'arc. C'est difficile de toucher la cible. Je préfère me baigner. Et toi, dis moi ce que tu as fait. Car tu es parti en vacances avant moi. Alors tu dois avoir plus de choses à dire. Ton copain Jimmy. » Madame Vidal a du mal pour abréger les commentaires sur les chatouilles de papa et maman. Certains affirment qu'ils faisaient l'amour. Alors Jimmy demande si ça chatouille l'amour. L'institutrice reprend tout ce petit monde en main. Le devoir est noté lui aussi à sept et demi.

A la fin de la matinée, tous les devoirs ont été lus et corrigés. Certains sont cocasses, d'autres pathétiques. Ce qui ressort, c'est que tous attendent avec impatience et ferveur, le retour de Benjamin. Comme à l'école des fans, le jury écolier a noté les copies ex aequo. Elle a pris la décision d'afficher dans la classe toutes les lettres. Cette initiative fait l'unanimité.



Léonce se dit que le mardi est un bon jour pour reprendre le travail. A midi, comme presque chaque jour, Martine sa douce compagne lui téléphone, ce qu'elle lui raconte le courrouce au plus haut point. Les autorités sont rentrées de vacances, elles se sont mises au boulot, elle a été contactée par la préfecture qui propose une réunion avec les éleveurs de montagne pour aborder le thème du loup dans l'arc alpin. Elle n'a pas donné de réponse au nom de son mari, elle sait ce qu'il pense, et sur ce sujet, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes entre les opinions des époux Armand ; elle a appris de lui, que parfois il faut donner le temps au temps. Elle a noté les coordonnées de son interlocuteur et promis de le rappeler.

Plusieurs ministères se sont emparés du dossier, une commission a vu le jour. Les hommes politiques sont experts pour noyer le poisson. « Voilà la preuve par l'exemple mon cher Léonce », se dit le berger. Pendant que ces messieurs prenaient des vacances bien méritées, le loup a décimé de nouveaux troupeaux, réduisant à néant le travail de l'année pour les éleveurs concernés. Trois ministères se sont partagé le dossier, ou plutôt, tirent l'affaire dans tous les sens, leur position se résume ainsi :

le ministre de l'agriculture se positionne officiellement en faveur des éleveurs, celui de l'environnement prône la cohabitation pacifique avec le prédateur. Léonce apprécie beaucoup les termes employés. Quant au ministre des affaires européennes, il fera ce que l'Europe lui demandera. C'est dire que les bergers ont du souci à se faire.

« Le loup dans l'arc alpin ». Pourquoi pas la culture des géraniums aux frontières ? grommelle Léonce. Ils n'ont pas compris que le problème est totalement différent dans chaque pays et même parfois dans chaque région. Je ne vais pas participer à cette pantalonnade. !

Martine laisse râler son homme, il a raison. Tous ces ronds de cuir avec leur suffisance et l'arrogance des gouvernants l'exaspèrent, ils sont si loin de la capitale, des microbes perdus dans la montagne. Il refuse de participer à une mascarade décidée alors que les principaux intéressés sont encore dans les alpages. Voilà, s'il en était besoin, la preuve de leur méconnaissance du terrain, cela en est trop pour l'éleveur qui se bat déjà contre la sécheresse et le loup. Il lui demande de contacter quelques amis confrontés à de semblables difficultés. Lui va en appeler d'autres, il s'agit de boycotter la rencontre, il faut que ces gens là prennent la mesure de l'affaire. Si ce refus n'est pas suffisant, d'autres actions seront entreprises.

Après avoir échangé une douzaine de coups de fils, elle rappelle son interlocuteur à la préfecture. L'homme n'apprécie pas la réponse de Léonce, il assène des propos proches de la menace, il en faut beaucoup plus pour la déconcerter, elle l'encourage à venir le lui

dire de vive voix dans l'alpage. Le chargé de mission se fait les dents dans une préfecture de province, il se rend compte que les bergers ne sont pas des gens manipulables, il devra s'y prendre autrement. Dans la foulée, il recevra une quinzaine de réponses négatives, la réunion se fera sans les principaux protagonistes et intéressés.

Le montagnard est content de son coup, du haut de son alpage, il a réussi à faire capoter le bel ordonnancement des choses.

C'est le branle-bas à la préfecture, les cerveaux se sont mobilisés. Le refus des éleveurs a semé la panique dans une maison peu habituée à ce genre de réaction, dans le service gérant le problème du loup (car pour les éleveurs il s'agit d'un problème), la matière grise est en ébullition, chacun se demande comment faire pour ramener ces gens à la raison. La présence de plusieurs ministres de l'arc alpin est annoncée, c'est un camouflet si les choses ne se passent pas comme prévu. Messieurs les ministres seront contrariés, le préfet risque sa place, il se démène comme un beau diable, il tente toutes les initiatives pour dénouer la crise. Il propose de décentraliser la réunion, un lieu plus proche des éleveurs est suggéré. Rien n'y fait, ils sont inflexibles, ce n'est pas le moment, c'est trop tard ou trop tôt.

Les deux députés élus de montagne ont été prévenus, le préfet leur a demandé de ramener le troupeau à la raison. Peine perdue, les élus ont choisi le camp de la contestation, le dossier s'annonce explosif, il reste à peine cinq jours pour trouver un arrangement. Les

éleveurs ont fait savoir les raisons du refus. Le préfet tente un ultime passage en force, bien en vain.

C'est alors que les mesures d'intimidation apparaissent, Martine est la première à assister à une inspection bienveillante des services de la direction départementale de l'agriculture. A huit heures, quatre agents se présentent à son domicile. Ils demandent à voir Monsieur Armand, elle leur indique la direction de l'alpage. Celui qui semble être le chef lui rétorque qu'elle a mal compris, le quatuor est là pour procéder à une inspection des locaux, en l'occurrence, la bergerie. Elle prend la décision de leur refuser l'accès, le chef menace de suspendre les subventions jusqu'à nouvel ordre et de revenir avec la maréchaussée. Elle ne plie pas, les quatre hommes repartent encore plus vite qu'ils sont arrivés. Léonce vient de se faire de nouveaux amis.

Aussitôt le quatuor disparu, elle passe quelques coups de fil, telle une gigantesque toile d'araignée, les autorités ont tissé leur filet, à l'intérieur, se trouvent les éleveurs contestataires. Après la DDA, voici qu'un de leurs amis a eu la visite des services vétérinaires, avec toujours le même motif, visite des locaux pour vérifier s'ils sont compatibles avec l'élevage des brebis. Chez un autre, c'est le fisc qui fait une descente. Il ne s'agit probablement pas d'une action concertée mais du hasard, comme quoi, parfois il fait bien les choses, surtout lorsqu'il vient à point nommé sans crier gare.

A midi, Léonce est prévenu par Martine de la tournure des événements, il réfléchit vite. Contrer l'action des autorités est indispensable, il n'y a que deux moyens



pour cela. Le premier consiste à mettre en place des barrages routiers avec des bêtes éparpillées sur les chaussées. Avec la fin de l'estive, c'est une forme d'action vouée à l'échec. La deuxième méthode consiste à sensibiliser les médias, faire appel à tous ceux qui partagent le point de vue des bergers. Elle se charge de la presse écrite régionale, lui va appeler un journaliste très connu qui est venu le rencontrer au chalet. Ils ont sympathisé et cela fait plusieurs années qu'il vient incognito faire coucou à son ami. C'est de cette manière qu'il faut traiter le désaccord, les politiques adorent les médias, sauf lorsqu'ils sont critiqués et que leurs travers sont exposés à la vindicte publique.

L'opération vers la presse n'est pas restée lettre morte, dans la soirée, le préfet a pris la décision de reporter d'un mois la réunion. La nouvelle est même annoncée dans tous les médias. Il n'y aura pas de diffusion radio pour les éleveurs, les journaux et la télévision en feront de même. Ce diable de Léonce a fait plier les politiques, et ceux-ci ont sauvé les meubles, l'honneur est intact.

Ce soir, l'homme contemple le ciel, l'étoile du berger brille toujours aussi fort. Il va chercher sa douce compagne « mélodie », il va tirer la note longtemps, longtemps. Lorsqu'il s'endort enfin, il ronfle de contentement. Chienne de vie, il faudra toujours se battre, mais j'ai encore des munitions. Son rêve commence là.

Il a pris la direction du premier chalet, il déménage vers la cabane du bas pour rejoindre les pâtures du début

de l'estive. Le soleil, trop généreux, a tout brûlé, le sol est craquelé, semblable à un désert, l'herbe a changé de couleur, le vert a cédé la place, c'est le marron qui domine. Une telle sécheresse est rare, elle laisse présager pire dans la vallée. Les bêtes, harassées par la chaleur et le manque de nourriture, ne profitent plus. Le berger se fait du souci pour le voyage de retour au village, il craint qu'un certain nombre de brebis ne supporte pas la difficulté du trajet.

Avant de fermer définitivement son repaire, il fait l'inventaire de ce qu'il emporte et de ce qu'il faudra emmener la prochaine fois. Car il doit laisser accessible la cabane, cette propriété communale lui est louée symboliquement pour la saison d'alpage. En dehors de cette période, les randonneurs et les chasseurs peuvent réserver. C'est à conseiller pour un week-end en amoureux, ici, vous ne serez pas dérangés par le téléphone ou les voisins.

Le troupeau de Camargue était prévu initialement jusqu'au quinze octobre, il va falloir changer de date et restituer les brebis à leur propriétaire plus tôt que prévu. Le Camarguais va grincer des dents, car il est lui aussi dans une situation extrême. Léonce n'a pas le choix, s'il garde encore les bêtes, il risque de les voir péricliter et les pertes lui seront imputées, elles viendront en déduction des frais d'alpage. Le berger ne veut pas avoir transpiré pour rien, abrégé la période d'alpage, ce sera un manque à gagner, peu importe, il ne reste rien à brouter.

Blanquette et Castagnette n'apprécient pas beaucoup la descente, il a arrimé un chargement conséquent sur leur dos. Il ne peut laisser des batteries

tout l'hiver à plus de deux mille mètres d'altitude. Les filets vont aussi lui servir pour parquer les bêtes dans les pâturages autour du village. Il effectue le trajet aux côtés de la jument et de l'ânesse, l'équipage hétéroclite s'achemine vers le premier chalet. Castagnette ouvre la voie, Léonce et le bouc Biribi sont au milieu, et Blanquette, la jument, ferme la marche. A la droite du sentier, le troupeau tente de trouver quelque subsistance, les animaux les plus malins cherchent l'herbe sur les bords du torrent asséché, d'autres essaient de partir dans les combes. Les chiens ramènent les bêtes dans le droit chemin.

Hormis les bêlements et le bruit des sabots de Blanquette et Castagnette, la montagne a retrouvé sa tranquillité. Les estivants sont retournés à la civilisation. Il peut jouir de son pays, les voleurs de saisons sont ailleurs. La vie semble renaître malgré les difficultés inhérentes au métier et les aléas climatiques.

Tout au long des sentiers, il surveille attentivement les bêtes, il va trier les animaux les plus faibles afin d'évaluer leur état. Cette tâche va l'occuper au moins deux jours, il veut sauver ce qui peut l'être et abandonner à mère nature les éléments qui, de toute manière, ne supporteront pas le dernier voyage. Les prédateurs auront un festin.

A première vue, il n'y aura pas trop de déchet. En s'y prenant de manière raisonnable, il pense pouvoir amener tout le troupeau à bon port, à l'exception de cinq ou six brebis qu'il emmènera quand même. Il essaiera de les faire partir le plus tôt possible et de faire reposer le troupeau, plutôt que d'effectuer le trajet d'une seule traite.



Au village, les langues se délient, Lianceville sort de la torpeur estivale, le trop plein de rancœur, de jalousie, de bêtises, déborde. Les enquêteurs sont confrontés aux révélations les plus abjectes, il n'est pas facile de faire le tri dans la somme des énormités dénoncées. Le temps fait son œuvre, mais pas dans le sens admis généralement. Les gendarmes s'attendaient à un mur du silence, ils se retrouvent face à des moulins à paroles. Chacun y va de sa vérité, le problème, c'est que cette vérité est multiple et pas forcément partagée.

Après les premières investigations de la cellule spécialisée, Gilles décide de changer de stratégie. Les villageois crachent un épais venin en direction des époux Bolton, heureusement, le lieutenant n'est pas dupe de la situation. Un certain nombre d'interrogations voient le jour. Une réunion de tous les membres de la cellule est indispensable, l'objectivité doit être le maître mot dans la poursuite de l'enquête.

Il interroge ses collaborateurs sur les raisons d'un tel acharnement à dénigrer les époux Bolton. Pas besoin de longue démonstration, les motifs sautent aux yeux, il y a tout d'abord l'étranger, ils ne sont pas du pays, de surcroît ils sont anglais. Leur réussite financière est trop

insolente aux yeux des natifs du bocage, ils travaillent beaucoup, alors que la région est fortement touchée par le chômage. Leurs mœurs, qui sont à vérifier, posent aussi problème aux paroissiens, ici l'ancrage religieux est séculaire.

Tous ces sentiments rentrés sont là. Aux dernières élections, les partis extrémistes de droite sont arrivés en tête devant les candidats des formations politiques traditionnelles, cela reflète un état d'esprit et une crainte. La peur de l'étranger est la base de l'équation. Ajoutez un ingrédient sulfureux, et vous épicez fortement le met. Voilà ce qui est en train de se produire à Lianceville.

Il s'agira plus de faire des recoupements, que d'interroger les gens sur les Bolton. Le but de l'entretien est d'obtenir des révélations sur cette famille. Il ne faut pas que les interlocuteurs le perçoivent. Gilles et ses collègues ont bien compris l'enjeu : il faut éviter le lynchage systématique.

Ce sera toute la subtilité des propos qui fera la différence, à nous d'être psychologues, dit-il.

Maintenant, il va les auditionner, il interrogera Jack et Eléonore séparément. Il compte opérer par surprise et ne pas leur laisser le temps d'organiser leurs réponses. S'ils sont impliqués dans la disparition de Benjamin, ils ont été très forts jusqu'à présent. Alors la suite des opérations doit être menée avec précision et discrétion, il attend avec curiosité leurs explications.

Afin de ne pas perturber la petite Virginia, les gendarmes vont chercher sa mère juste après le début de la classe de l'après-midi. Surprise, elle ne leur oppose pas

de résistance, arrivée à la gendarmerie, elle est dirigée vers une salle pour interrogatoire. Gilles et Angot lui font face, elle ne panique pas, son assurance ne passe pas inaperçue du responsable de cellule. Le questionnement débute par la routine, l'état civil, la profession, les croyances, pour se mettre en train. Elle répond à chaque question sans l'ombre d'une hésitation, avec son accent british inimitable, son comportement est celui d'une personne bien dans sa peau et qui n'a rien à se reprocher. Lorsque le prénom de Benjamin est avancé, elle a un soupir de peine, Gilles rompu aux interrogatoires croit à la sincérité de son interlocutrice.

Il l'a informé que ses déclarations seraient enregistrées, la jeune femme n'a fait aucun commentaire. Lorsqu'il a stoppé l'interrogatoire pour changer la cassette du magnétophone, elle a simplement ajouté : c'est votre travail. Il est sorti cinq minutes, la laissant avec son collègue. Il profite de cet entracte pour envoyer deux gendarmes à l'agence de Jack Bolton, il faut l'amener ici avant que son épouse soit reconduite à son domicile. Ils veulent éviter tout contact téléphonique ou physique.

Gilles a volontairement occulté la condamnation de Jack, Eléonore ne l'a pas abordée non plus. « C'est un joker qu'il faudra sortir de la manche au bon moment », pense-t-il, Il n'en tire aucune conclusion. Compte tenu de sa coopération franche et directe, ce n'est pas une omission, elle s'est contentée de répondre aux questions. Sur le sujet, il n'y en a pas eu. La prise de congé est souriante et polie, elle trouve normal que les services français de gendarmerie poussent plus loin leur recherche de la vérité, elle n'en prend pas ombrage.

Les enquêteurs ont intercepté l'époux au retour d'une visite chez un client, il était près de seize heures trente. Ils lui ont demandé de préciser que l'agence était fermée pour aujourd'hui, il s'exécute sans trop s'inquiéter. Habituellement, la secrétaire ferme l'agence à dix-huit heures, sa collaboratrice travaillant à temps partiel, c'est Jack qui ferme le lundi. Il monte dans le véhicule de gendarmerie, direction la brigade.

Comme un ballet bien ordonné, Eléonore n'est plus dans les locaux, elle a été raccompagnée afin qu'elle soit chez elle lorsque sa fille rentrera de l'école, Gilles tenait beaucoup à cet aspect des choses. Jack Bolton est introduit dans la pièce qu'occupait son épouse quelques instants auparavant, le lieutenant avance de quelques pas à sa rencontre, il s'excuse par avance des désagréments, mais il a besoin de quelques renseignements complémentaires dans le cadre de la disparition de Benjamin.

Malgré les précautions prises pour qu'il ne puisse rencontrer son épouse ou se douter qu'elle ait été auditionnée, ils n'ont pas été suffisamment vigilants. Jack Bolton s'adresse au lieutenant et à son subordonné.

Messieurs, ma femme est passée ici il y a quelques minutes, j'en suis certain.

Avant de répondre, le lieutenant scrute la pièce, il n'y a rien qui puisse laisser penser qu'elle soit passée par là.

Allons messieurs, je la connais trop bien pour vous raconter des sornettes.

En effet, répond Gilles, elle était ici, nous l'avons raccompagnée chez vous.

Il n'a pas trouvé la raison qui permet à Jack Bolton d'être aussi affirmatif, l'homme le fixe d'un air goguenard. Il est content d'avoir mis en défaut des spécialistes, il leur déclare qu'il ne s'agit pas d'un ruban oublié, ni d'une épingle à cheveux, il a tout simplement un excellent odorat qui lui permet de reconnaître entre mille le parfum délicat qu'elle portait.

Gilles, aussi fair-play qu'un anglais qui vient de gagner un match, applaudit.

Bravo monsieur Bolton, c'est bien joué, si vous le voulez bien, nous allons passer à des choses plus sérieuses.

Jack répond qu'il est à leur disposition. Il parle la langue française parfaitement, presque sans accent. Lors des premières questions, Gilles comprend pourquoi l'homme maîtrise aussi bien notre langue, il y a deux raisons à cela. Tout d'abord, sa branche maternelle est française, ensuite il a fait des études de commerce en France durant quatre ans.

A l'image de son épouse, il est à l'aise dans ses réponses et ne s'embrouille pas, chaque explication a le mérite d'être claire. Gilles continue l'interrogatoire. A aucun moment Jack n'a un signe d'impatience ou d'énervement, il possède un excellent self control. Le lieutenant juge qu'il n'est pas opportun à ce stade de l'enquête de faire état de la condamnation à caractère sexuel, il le fera dans un deuxième temps lorsqu'il aura plus d'éléments à se mettre sous la dent. Il ne faut pas épuiser toutes les munitions la première fois, sinon, si le



gibier s'en sortait aujourd'hui, ce serait fini, il serait hors course pour la suite.

L'audition des époux n'a pas été inutile, la cellule va avoir à travailler sur leurs déclarations. Ils ont un couple d'amis qui s'avèrent fichés par Scotland Yard, cette information a été communiquée suite à la demande de routine concernant la famille Flaherty. Gilles découvre que Jack et Eléonore fréquentent un ancien terroriste de l'IRA. Il y a du louche dans la vie de ces gens là. L'examen du cas Bolton ne fait que commencer.

C'est décidé, il va déclencher une opération d'envergure. Il s'agira de procéder à des vérifications approfondies concernant les familles Bolton et Flaherty. Le juge a signé l'ordre de perquisition dans les deux propriétés. Pour cette action, l'appui des gendarmes de la brigade locale est indispensable, ils sont donc quatre à cueillir Jack Bolton à l'agence immobilière. Virginia est partie pour la journée avec le club d'équitation local, la fouille de la maison se déroule uniquement en présence d'Eléonore. Le lieutenant se partage entre les deux opérations, il fait la navette avec la propriété des Flaherty au village voisin.

Jack est à nouveau interrogé à la gendarmerie, Buteau et Angot questionnent le suspect. L'homme est moins coopératif qu'à l'audition précédente. Il est excédé par la tournure des événements et décide de ne répondre qu'au responsable de l'enquête. Ce dernier est informé par téléphone des complications de l'interrogatoire. Jack sait que le refus de répondre aux questions sera interprété comme une forme de culpabilité ou comme s'il avait

quelque chose à cacher, mais trop c'est trop, de plus aujourd'hui il avait trois rendez-vous importants à honorer, l'impact de son absence risque d'être catastrophique.

La maison de Jane et Liam Flaherty ressemble à s'y méprendre à une demeure de la campagne anglaise, la pelouse, les fleurs, la toiture en chaume donnent un cachet extraordinaire aux lieux. Ils sont au travail lorsque Gilles actionne la cloche en cuivre. Jane stoppe ses gammes sur son piano, elle ouvre la lourde porte d'entrée en chêne massif. Il l'a vue arriver à travers le vitrail disposé sur le côté gauche de la porte, les présentations sont rapides, elle appelle son mari, monsieur Flaherty se présente à son tour. L'effet de surprise est total, ces gens ne comprennent pas ce qui leur arrive.

Les gendarmes n'ont pas découvert grand-chose, hormis un poster dans un salon. L'image représente un homme nu de dos, sur ces fesses, sont écrits quatre mots : « God save the queen », le reste de l'image est très flou, ce qui empêche de situer l'environnement, le sol semble être de la pelouse. Ils découvrent aussi trois photos de couples nus, ils reconnaissent les époux Bolton, Flaherty, une femme et un homme inconnus. Gilles laisse ses collègues continuer leur perquisition et se dirige vers Lianceville.

Il s'arrête à la gendarmerie pour rendre une petite visite à Jack, le salut est glacial. Il demande à son interlocuteur s'il a compris ce qu'on lui reproche, Bolton s'emporte un peu et se reprend rapidement. Il lui demande de lui apporter des faits concrets sur lesquels il pourra s'expliquer, le lieutenant joue cartes sur table, Il lui

demande des explications sur ses penchants sexuels. L'homme est comme sonné, puis, il part d'un rire qui, à ce moment précis, déconcerte l'enquêteur. Il lui demande la raison de ce rire. Jack lui répond qu'il est un homme normal avec des pulsions normales qui l'amènent à faire l'amour avec sa femme plusieurs fois par semaine et qu'il est très heureux ainsi.

Il informe Jack de la perquisition à son domicile ainsi qu'à celui des Flaherty. Bolton lâche que c'est le comble de l'absurdité. Les deux hommes ne se comprennent plus. Gilles lui demande s'il est normal de trouver des photos de couples nus chez les Flaherty. Jack fronce le sourcil. Il confirme que les deux couples aiment beaucoup faire la fête, lors de l'anniversaire d'Eléonore. Pour lui faire une surprise, Jack avait demandé à ses invités de se déguiser, sur le thème de la folie. En fin de soirée, l'alcool aidant, des paris ont été faits, ceux qui ont perdu ont dû honorer leurs gages. C'est ainsi que des couples ont du faire un strip-tease, il n'y a aucun mal à se comporter ainsi dans un lieu privé entre adultes reprend Jack.

Gilles lui parle du poster de l'homme nu exposé dans le salon, Jack repart dans un grand fou rire. Il s'excuse, il s'agit de moi, cette photo a fait l'objet d'un stupide pari que j'ai gagné, mais il m'a coûté beaucoup, encore aujourd'hui. Il lui demande de s'expliquer un peu plus.

Bolton révèle la raison de sa condamnation en Angleterre : il était stalker et, par pari stupide, s'est exhibé nu sur le central de Wimbledon pendant la finale Dame. Le monde entier ayant vu son anatomie, il a été

poursuivi et condamné pour offense à la reine, ce n'est donc pas un délinquant sexuel. Liam Flaherty est un ami de cette époque là, ils s'étaient perdus de vue. Ils se sont retrouvés grâce au travail de Jack, c'est lui qui a vendu la propriété à ses amis irlandais.

Il est un peu déstabilisé par ces révélations, il reste quand même à attendre la fin des deux perquisitions et à interroger les Flaherty. Il déclare à monsieur Bolton qu'une décision sera prise à l'issue des visites en cours chez lui et chez ses amis. Jack fait une grimace mais ne parle plus, il pense avoir dit tout ce qu'il savait et tout ce que le lieutenant souhaitait découvrir, concernant Benjamin, il ne peut en dire plus qu'au premier jour.

La perquisition vient de se terminer chez le couple Flaherty, ils sont assis sur un canapé, prostrés. Gilles demande à Liam Flaherty de le suivre dans une pièce à l'autre extrémité de la maison, les deux hommes se retrouvent dans le bureau de Liam, ce dernier le remercie de ne pas avoir trop dérangé l'ordonnancement des lieux. Gilles demande au suspect de lui parler de lui, Liam Flaherty s'exécute sans problème. Il confirme l'amitié ancienne avec Jack Bolton, c'était l'époque où ils étaient étudiants. L'épisode de Wimbledon est évoqué, il regrette, pour son ami, la tournure judiciaire, mais ils ont tous vécu ce moment comme une énorme blague de potache.

Il lui demande de s'exprimer sur le conflit en Irlande, la réponse de Liam Flaherty est surprenante. Il répond que son ami Jack a vécu Wimbledon et ses affres.

Eh bien ! L'Irlande est mon Wimbledon. J'ai vécu

autant d'ennuis au sujet de l'Irlande que mon ami au sujet du central de Wimbledon.

Il patauge dans le discours de son interlocuteur, il a besoin de réponses plus claires.

Liam Flaherty est un honorable citoyen irlandais, il a été confondu avec Lian Floharty, recherché par Scotland Yard pour des attentats. Depuis plus de dix ans, Liam est périodiquement harcelé par la police anglaise et les services secrets, sa seule faute est d'avoir un nom et un prénom proche de l'homme recherché. La cerise sur le gâteau, si l'on peut dire, est la date de naissance du militant Irlandais, ils sont nés le même jour de la même année. Mauvaise pioche.

L'interrogatoire de Jane confirme les déclarations faites par son mari. Il s'agit de gens normaux, ils aiment trop la vie. Aux questions concernant Benjamin, elle essuie une larme. Elle le connaissait pour l'avoir rencontré chez les Bolton, il jouait avec Virginia. Elle lui confie qu'elle est enceinte et que le drame de la famille Leschain la bouleverse beaucoup. Une future mère ne pouvant être insensible à un tel malheur. Il remercie le couple pour sa patience et s'excuse des désagréments causés par cette intrusion dans leur vie privée. Liam répond qu'une enquête ne vogue pas toujours sur des eaux calmes, il faut parfois engager l'embarcation dans des méandres et des bras morts, alors lorsque l'on a fait fausse route, il ne reste qu'à rebrousser chemin. Gilles apprécie la métaphore. Les gendarmes quittent la famille Flaherty.

Il fait un petit détour par la gendarmerie, il veut vérifier immédiatement un point. L'éclaircissement ne se

fait pas attendre, la consultation du fichier d'Interpol corrobore les déclarations de Liam Flaherty, l'activiste irlandais recherché se nomme bien Lian Floherty. « Voilà un compatriote bien gênant pour les Flaherty », se dit l'enquêteur.

La seule découverte au domicile des époux Bolton est un tee-shirt avec le prénom de Benjamin floqué dans le dos. Eléonore prétend que le garçonnet en a fait cadeau à Virginia. Elle s'est assurée qu'il s'agissait bien d'un cadeau, elle a contacté Aurélie à l'époque, il y a un peu plus de six mois. Il emporte la pièce à conviction, il a présenté le vêtement à Aurélie qui confirme le cadeau de son fils à sa copine.

Il est perturbé, il croyait tenir une bonne piste, il s'agit d'un gros fiasco. Il a déjà présenté ses excuses auprès des époux Flaherty, il va les réitérer auprès des Bolton. Jack n'a pas desserré les dents pendant le trajet jusqu'à sa demeure. Le lieutenant a choisi de s'expliquer au domicile des ex-suspects, sa sincérité paye. Le courroux a laissé sa place à la compréhension, Eléonore lui offre un café. Jack a compris que si un malheur semblable se produisait avec Virginia, il voudrait que les investigations les plus improbables soient menées, grâce à sa fille, il admet l'erreur du gendarme.

Gilles a téléphoné à Léo Sagol le lendemain soir de la perquisition chez les Bolton et les Flaherty, à ce stade de l'enquête, il est dans le brouillard absolu. L'image de Benjamin, omniprésente pendant des semaines, a tendance à s'estomper, et toujours pas de piste fiable.

Malgré un important déploiement de moyens et des investigations dans de nombreuses directions, il est incapable d'apporter la moindre réponse à l'absence de l'enfant.

Sagol le connaît trop bien pour ne pas déceler de la détresse dans les intonations de son ami et ancien subordonné. Ce dernier lui raconte brièvement ses malheurs, il tente de lui remonter le moral, il voit bien que le mal est solidement ancré et qu'il faudra plus que trois mots pour exorciser le bougre.

Pour noyer le poisson, les deux hommes parlent de tout et de rien, de ce qui fait le sel de la vie. Gilles se relâche un peu, Sagol plaisante pour le décontracter encore plus. Après quelques minutes de conversation, il retrouve l'homme qu'il a quitté il y a peu. Sagol fait part de ses difficultés à obtenir des moyens appropriés à des services d'investigation modernes. Malgré l'éloignement du terrain, ses soucis sont semblables à ceux de Gilles. Et en plus il y a ce fil invisible qui les réunit, ce fil qui est celui de l'amour du travail bien fait. Il s'ajoute à d'autres pour former une corde aussi solide que ce lien d'amitié qui est leur fil d'Ariane.

Sagol a prévu de passer le week-end avec son épouse au cap Fréhel, il lui propose de se joindre à eux. Il refuse l'invitation, il ne veut pas déranger, Sagol hausse le ton. Il dit qu'il ne faut pas tergiverser, Juliette sera vexée si jamais elle apprend son refus. Il ne se fait pas prier davantage, c'est d'accord, il reste à préciser les modalités pour ces deux journées bretonnes.

Les époux le prennent au passage le vendredi en fin d'après-midi, Sagol préférant quitter la région

parisienne avant le rush de fin de semaine. Ils sont heureux de se revoir, c'est comme s'ils s'étaient séparés la veille. Juliette est au volant, son époux aime lui laisser le soin de conduire, pendant ce temps, il admire le décor ou il dort, aujourd'hui il converse avec son collègue.

Les paysages de bord de mer se succèdent, au soleil couchant, la route qui longe les falaises est d'une luminosité inaccoutumée. On ne trouve ces teintes qu'à des périodes précises de l'année, la conjonction de plusieurs phénomènes permet de savourer pleinement ces couleurs étonnantes. On dirait qu'un peintre a mélangé le ciel, l'eau et la lande, avec quelques touches subtiles pour poser quelque rocher sur sa toile. Les amis dissertent sur la beauté de Dame Nature, ils sont conscients de vivre des instants d'une rare beauté.

Ils sont d'accord pour une escale à Cancale avant de rejoindre l'hôtel, les huîtres dégustées autour d'une bonne bouteille, il n'y a rien de mieux. Sagol a pris ses renseignements avant de partir, il a un gastronome averti parmi ses collègues. Ils se dirigent vers un établissement qui ne paie pas de mine, la façade est quelconque, mais à l'intérieur, le décor est chaleureux. Le mélange des vieilles pierres et du bois est réussi, ce sont des répliques des lampes des cuisines de nos grands-mères qui éclairent les tables rondes. Les convives privilégient les produits locaux, les huîtres et le plateau de fruits de mer sont retenus avec l'assentiment général. Juliette fait un effort pour les huîtres, mais celles de Cancale sont réputées, alors elle se laisse tenter.



Il est presque vingt-deux heures lorsque le trio se présente à l'hôtel des druides, ils avaient prévenu qu'ils arriveraient tard. Une enveloppe posée sur le comptoir de la réception les attend, deux clés à l'intérieur ainsi que quelques lignes griffonnées sur un billet à en-tête de l'établissement. Un petit mot de bienvenue avec les horaires pour le petit déjeuner, le patron de l'hôtel a pris soin de préciser la météo du lendemain ainsi que l'heure des marées.

Cette initiative mérite d'être soulignée, commente Sagol.

Après s'être souhaité une bonne nuit, les amis regagnent leurs chambres. Le style scandinave ajoute au confort des lieux. Gilles s'endort comme un nouveau-né, il se sent bien, les soucis de l'enquête passent en arrière plan.

Le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, il est le premier dans la salle. Le propriétaire salue le nouveau venu, il demande à son hôte s'il a bien dormi. C'est le cas, le tenancier fait un petit commentaire et passe derrière un comptoir, il manie des disques compacts. Enfin, il choisit une galette qu'il introduit dans le lecteur de la chaîne disposée derrière lui. Il a choisi une polonaise de Chopin. Ce choix n'est pas anodin, ce que le client ne sait pas, c'est que le petit déjeuner se passe en musique. Le choix musical est dicté par le profil et l'humeur du client, le patron décide du programme suivant sa perception des gens, et ça marche, rares sont ceux qui repartent déçus d'un tel accueil.

Il est là depuis cinq grosses minutes, les époux Sagol font leur apparition, il fait la bise à Juliette et salue

son ami Léo. Il est curieux du choix musical que fera l'homme pour l'arrivée du couple, ce sera une sonate pour piano et violoncelle de Beethoven.

Cet endroit est paradisiaque, déclare Juliette.

Pour le moins original, réplique son mari.

Unique, rétorque Gilles.

Thé, café et petits pains grillés au beurre salé sont au menu de ce début de journée. Les amis décident de passer la journée sur la lande, la météo est clémente, hormis un léger vent, il fera beau.

Quelques heures de marche, ça vous remet dans le bon sens, lance Sagol.

Les deux autres acquiescent.

La concertation est brève, il est décidé d'un commun accord de faire des provisions à l'épicerie du village voisin. Le tout dans les sacs à dos et direction la lande du cap Fréhel, ils envisagent de parcourir une grande partie du cap jusqu'au fort La latte qui est un endroit chargé d'histoire. Chacun prend des victuailles et de la boisson. En avant pour l'aventure.

Les oiseaux marins font une sarabande assourdissante, ils suivent un bateau de pêche, ils guettent, avec impatience et gourmandise, le moment où les marins rejettent les déchets à l'eau. Plus au large, croisent les vieux gréements, un rassemblement pour les nostalgiques de la marine à voile où la passion est le moteur qui anime quelques poignées d'amoureux fous d'une époque révolue. Le scintillement du soleil sur la mer agitée lance des reflets argentés, c'est au milieu de cette lumière que claquent les voiles.

Ils respirent à pleins poumons le bonheur de jouir de cet écrin fantastique, ils musardent sur le sentier qui s'étire au milieu des bruyères pour s'approcher dangereusement des falaises. Les mouettes curieuses sont attirées et parfois rasant les têtes. Les rochers sombres luisent à marée basse, quelques téméraires s'essaient à la cueillette des coquillages. Pendant que Juliette s'est arrêtée pour examiner de plus près les vieux voiliers à la jumelle, les deux hommes dissertent quelques mètres en avant.

Gilles récapitule l'affaire de la disparition de Benjamin. Sagol l'écoute attentivement sans jamais l'interrompre, au fur et à mesure, il fait sa synthèse. Il ne voit pas ce qu'il aurait fait de mieux en fonction des éléments qu'il lui communique. L'enfant ayant disparu depuis plus de cent jours, ils sont persuadés qu'il est mort.

Oui, mais pourquoi ? demande-t-il à Léo.

Les deux hommes reviennent sur les mêmes conclusions qui amènent aux mêmes hypothèses. C'est soit un maniaque sexuel, soit un proche de la famille. Ils sont encore en discussion lorsque Juliette les rejoint, elle fait comme si de rien n'était. Les deux amis ne veulent pas la polluer avec leurs histoires de gendarmes. Ils parlent du pays, le cap Fréhel déploie tout son charme sauvage pour qui sait l'appréhender. La conversation fait du bien à Gilles, il se sent compris. Sagol lui a fait admettre que sa boulette envers les époux Bolton et Flaherty n'en était pas une. C'est le sort de l'enfant qui dictait l'intervention, la piste n'était pas la bonne, c'est ainsi. On ne vise pas toujours juste.

Au loin, majestueux, apparaît le fort de La latte, chacun fait travailler son imaginaire à la vue de cet édifice, certains voient des corsaires, d'autres des seigneurs prisonniers. Les pierres ont l'épaisseur des secrets qu'elles ont abrités. Le septième art ne s'y est pas trompé, le film le plus célèbre a été tourné avec Tony Curtis et Kirk Douglas, il s'appelle « Les vikings ». Les trois comparses continuent leur balade vers l'anse des Sévignés. Ils veulent visiter le fort et voir le doigt de Gargantua, il s'agit d'un menhir situé vers l'anse. Ils mangeront sur le chemin du retour.

L'accès au fort est condamné pour travaux, c'est frustrant, mais le paysage vaut le détour à lui tout seul. Il n'y a plus un bateau à l'horizon. Les oiseaux se sont raréfiés. Avec la fermeture du fort, les touristes se sont dirigés vers d'autres lieux. Hormis le vent, la lande est silencieuse. Les amis ont opté pour une halte à l'abri dans l'anse, avec le soleil et protégé de la brise, la température est agréable. Ils ont trouvé quelques rochers pour s'asseoir et se répandre en toute quiétude.



Les marmottes n'ont plus rien à se mettre sous la dent, le constat est sans appel. Léonce, mieux que quiconque, les observe depuis quelques jours, à cette période de l'année, elles devraient être plus enrobées de graisse, or, toutes celles qu'il croise ont le ventre à peine proéminent. Si l'hiver à venir est trop long, ce sera la catastrophe. Lorsque l'épuisement de leurs réserves les réveillera, elles termineront leur existence de la manière la plus abominable, elles sortiront de leurs terriers et finiront épuisées sur la neige et la glace. Les anciens lui ont raconté des histoires semblables.

Pour ce qui concerne les chamois, le processus est presque identique, mais moins visible, seuls les éléments les plus solides résisteront. Les vieux iront finir, solitaires, dans un amas rocheux, d'autres prédateurs nettoieront la montagne. Pour les jeunes, ce sera légèrement différent, le groupe les abandonnera au dernier moment, lorsqu'ils n'auront plus la force de suivre. Voilà les dégâts que risque d'occasionner cette sécheresse.

Depuis deux jours, il s'apprête à redescendre. Les préparatifs ont été minutieux, tout y est passé, y compris l'état des sabots de Blanquette et Castagnette, l'ânesse et la jument ont les pieds en bon état, pas de souci à leur

sujet. Les chiens ont bien travaillé tout l'été, il y a même trois patous de plus, ils ont presque trois mois et supporteront sans problème ce petit voyage. L'inspection du troupeau réalisée s'est avérée satisfaisante, sauf accident, le berger espère amener à bon port toutes les bêtes. Pour cela il a prévu une longue halte pour faire reposer les brebis les plus faibles.

Il s'est levé très tôt, il veut être au village en début d'après midi. Dans la pénombre, les choses s'accélèrent. Les animaux sentent qu'il se passe quelque chose, le troupeau est fébrile malgré l'heure matinale. Les cimes commencent à se couvrir d'une couleur orangée, le jour va se lever. Comme pour la descente du chalet d'en haut, l'ordonnancement est identique. Castagnette ouvre la voie, Léonce et Biribi suivent, Blanquette reste en retrait de quelques mètres. Le bétail a pris quelques minutes d'avance, le temps de plier les filets, d'enlever les piquets et d'arrimer le tout sur le dos de la jument.

Martine se charge de la sale besogne, elle prévient l'éleveur de Camargue de la date de restitution de son cheptel, il n'est pas content du tout et vocifère dans le combiné. Elle lui fait comprendre que la sécheresse touche aussi les Alpes et qu'en conséquence, chacun doit en payer son tribut. Après quelques borborygmes supplémentaires, l'homme se calme et parvient à fixer une date raisonnable avec elle, c'est aujourd'hui que ça se passe.

La descente se déroule sans trop de difficultés, il y a bien de temps à autres quelques bêtes qui tentent de partir dans les combes, elles sont vite récupérées par les

colleys et réintègrent le reste de la tribu. Il faut environ trois heures pour rejoindre avec un troupeau la première cabane. Il veut faire reposer les bêtes au moins pendant deux heures au milieu du trajet. Il espère arriver au village avant quatorze heures, car il faudra trier et compter les animaux. Le paiement de l'estive n'aura lieu qu'après cette dernière formalité. Il serait aussi judicieux d'accorder quelques heures de repos aux brebis avant de les charger dans les camions qui rouleront dans la nuit vers la Camargue. Martine a déjà mis en place les clôtures pour accueillir leur propre cheptel.

Biribi ne quitte plus son maître, même pendant la pause déjeuner, il se tient à quelques mètres de Léonce. Le berger n'a que sa guitare sur le dos, il regarde avec nostalgie s'éloigner les cimes. Un été de plus s'est envolé, la mélancolie s'est installée dans ses yeux. Le loup n'est plus qu'une péripétie qui recommencera la saison prochaine. Il préfère la transhumance du mois de juin, elle est porteuse d'espoir, celle de fin d'été annonce d'autres saisons. La nature est laissée en jachère pour une dizaine de mois.

Sur le sentier qui monte vers l'alpage, un homme s'est engagé, sa dégaine est particulière. Ce n'est pas un montagnard, il porte un chapeau noir à large bord vissé sur la tête, une chemise à carreaux noirs et rouges. Autour du col, une cravate américaine qui se compose d'un lacet coulissant autour d'une broche représentant une tête d'aigle, cet ornement se nomme un bolo. Le pantalon et les bottes complètent le costume de gardian, le propriétaire du troupeau va à la rencontre de Léonce. Il a

entendu les clochettes tintinnabuler, il lui tarde de retrouver ses brebis.

Les pentes escarpées ne font pas partie de son quotidien, il s'essouffle et s'arrête souvent pour reprendre sa respiration. Chaque année s'il le peut, il aime retrouver son ami en chemin, ils font un bout de route ensemble. Comme au bon vieux temps, avant que Léonce n'ait son propre troupeau, ils ont travaillé ensemble dans les étendues plates quelque part entre Arles et les Saintes-Maries-de-la-Mer. Le montagnard garde un souvenir ému de cette période, sa période chien fou, c'est la dénomination qui convient le mieux selon lui.

Marius Pagès possède aussi quelques chevaux Camarguais, ils ont souvent galopé de front au bord des étangs. Le galop des chevaux dans quelques centimètres d'eau offre une sensation inoubliable, c'est cela que les deux hommes se remémorent chaque année. Pendant les derniers hectomètres, le temps sera suspendu, ils seront redevenus les complices de leurs vingt ans.

Marius s'assoie chaque saison sur le même rocher, il attend de voir apparaître au détour du sentier son ami, le troupeau, les chiens et Biribi. Le Camarguais savoure le spectacle, il partage des émotions semblables à celles du berger. Ils ont en socle commun l'amour de la terre, celle qui emmène le voyageur dans de fabuleux périple.

Il est inutile de décrire leurs retrouvailles. Ils arrivent enfin au village dans un concert de bêlements et de clochettes. Blanquette est impatiente de se débarrasser de sa charge. Les bêtes sont parquées dans un pré à l'ombre en dessous du cimetière, elles pourront se reposer avant le retour au bercail.



Martine a préparé le repas. Les chauffeurs sont aussi conviés à partager ce moment de convivialité, Marius sait qu'elle lui a concocté son menu préféré. Il mange trois diots avec de la polenta, il sera calé pour cinq grosses minutes. Chacun déguste et prend son temps. Il fait encore très chaud pour la saison et les animaux seront installés dans les camions en fin d'après-midi.

Tous se mobilisent pour procéder au comptage des bêtes et à leur séparation, l'opération se déroule sans encombre. Martine ayant sollicité les bras musclés des chauffeurs et de Marius pour installer les barrières, elles sont disposées en forme d'entonnoir afin de ne laisser passer qu'une bête à la fois. Le comptage est rapide, pour réaliser l'opération ; il aura fallu moins de deux heures.

Huit bêtes sont mortes ou disparues, plus l'épisode du loup où une trentaine de brebis ont péri au pied de la falaise. Le bilan total est de trente-huit, un nombre trop élevé, Léonce sait qu'il ne sera pas payé sur ces têtes là. Marius aura droit à une compensation par la commission prévue pour aider les éleveurs victimes du prédateur. Il sera faiblement indemnisé, dans un an ou deux, Marius convient que son ami n'y est pour rien et décide de couper la poire en deux. Il ne retient que vingt brebis perdues, le reste est pour lui.

Martine a rangé précieusement le chèque qui représente le plus gros gain de l'année, elle se demande si l'année prochaine Marius aura autant de brebis. La sécheresse fait peur à tous, ils en parlent peu, mais elle est présente dans leurs esprits. Le Camarguais a pu se rendre compte sur le sentier de l'étendue de la catastrophe.

Léonce et Marius n'aiment que les retrouvailles, alors pour le départ, par un accord tacite, chacun a trouvé une bonne raison de ne pas saluer l'autre, l'un est parti dans la bergerie, l'autre s'est engouffré dans un camion, le convoi s'est ébranlé. Le village va reprendre à son gré le rythme des saisons. L'hivernage est à préparer.

De retour au village, Léonce prépare la saison d'hiver, ici la transition entre les saisons est de courte durée. Lorsque l'automne prendra ses quartiers, les journées seront courtes, le soleil se cachera vite derrière les sommets, le matin, il tardera à montrer le bout de son nez. Depuis la fin de l'estive, le beau temps continue de ravir les oisifs.

Il est très inquiet, en quelques jours, son troupeau a nettoyé les prés autour de la bergerie. Il ne reste presque plus de terrains à pâturer, la sécheresse s'acharne à poursuivre sa sale besogne, tout est sec et rabougri. C'est la partie émergée de l'iceberg, aussi forte qu'elle soit, la nature aura du mal à rattraper ce déficit. En montagne plus qu'ailleurs, la rupture d'un cycle naturel est une catastrophe, le temps est compté pour que les pâturages se refassent une santé. Ce manque se répercutera sur plusieurs saisons. Il est certain que l'année prochaine, l'herbe sera courte.

Les bêtes ont attaqué les ballots restant de l'année passée, c'est le souci du moment. Léonce trouve qu'il est dramatique de nourrir les moutons avec de l'herbe sèche en cette période. Ses stocks étant presque épuisés, il va falloir commander du fourrage et de l'ensilage.

Aujourd'hui, il part faire du bois au bord de la rivière asséchée, il a prévenu Martine, il emporte un casse-croûte, il ne remontera pas pour le repas de midi. De toute manière, son épouse travaille et ne sera de retour que vers dix-huit heures, elle lui demande de faire attention à lui.

Elle connaît l'endroit où son époux va couper les arbres, il y a beaucoup de pente, le site est réputé dangereux. Un villageois s'y est noyé il y a une dizaine d'années, et c'est lui qui l'a trouvé dans un trou de la rivière. Actuellement, il y a très peu d'eau, les risques sont moindres, cela rassure sa compagne. Il emmène Blanquette avec lui, elle peut être utile pour tirer un tronc ou des branches.

Ce soir, Ghislain vient souper à la maison, c'est lui qui s'occupe de commander et livrer la paille, le fourrage et l'ensilage dont Léonce a besoin. Il négocie au mieux les tarifs, il paraît que les prix ont explosé, la pénurie sévit dans de nombreuses régions d'élevage. Un collègue éleveur a dit au berger que la direction de l'agriculture organisait des convois pour approvisionner les exploitants, un plan de grande envergure a été mis en place. La rumeur se répand comme une traînée de poudre : des camions de fourrage viendraient d'Angleterre. Avec une pointe d'humour, Léonce avertit son collègue :

Si nos brebis se mettent à parler anglais, il ne nous reste plus qu'à acheter un dictionnaire !

Au repas du soir, Ghislain confirme les craintes, les Anglais envahissent les bergeries et les étables. De toute manière, les quantités disponibles dans l'hexagone

ne suffiront pas pour passer l'hiver. Des éleveurs seront contraints de vendre du bétail, cela fera baisser les cours et générera de grosses pertes. C'est un cercle vicieux qui se met en route, le mal est pernicieux, mais les plus faibles périront.

Martine pose une question innocente à son cousin.

Quel prix tu pourrais nous avoir ?

Il n'est pas capable de donner un chiffre précis, mais affirme qu'il faudra compter de cinquante à soixante-dix pour cent plus cher que l'an passé. J'espère pouvoir te fournir avec des produits français. Léonce lui dit que sinon, il ne le recevra plus chez lui, les deux hommes trinquent amicalement pendant que Martine apporte le gigot.

Tard dans la nuit, Ghislain redescend dans la vallée. Il est prudent et ne roule pas vite. Il ne prendra que les petites routes, car ce soir, il doit dépasser la dose autorisée, il a trop besoin de son permis de conduire.

Léonce s'est levé de bonne heure, aujourd'hui, il va à la ville. Une journée particulière se profile, il a un rendez-vous important à dix heures. Avec ses amis éleveurs, ils sont reçus à la préfecture avec trois ministres et des délégués de l'arc alpin. Avant de prendre la voiture et de descendre dans la vallée, le berger donne à manger à ses bêtes, malgré le beau temps, elles broutent du foin et de l'herbe d'ensilage, ce sera comme cela jusqu'au printemps prochain et probablement au-delà.

Huit éleveurs représentant les massifs savoyards sont conviés à la réunion, il s'attend à une séance crispée. Les refus des montagnards le mois précédent restent

gravés dans les mémoires, les décideurs n'aiment pas être dans l'impossibilité de décider.

Afin de montrer leur cohérence et de faire preuve d'une solidarité à toute épreuve, les hommes ont convenu de se voir dès huit heures et demie, il s'agit de démontrer que la mobilisation et la motivation restent intactes. Le loup doit être traité en prédateur. Les autorités devront faire le bon choix. Pour y parvenir, les éleveurs vont s'employer à les aider, ils montreront du doigt les incohérences des politiques menées et les dangers d'une désertification des petits villages de montagne.

Au café du palais, ils ne passent pas inaperçus, aucun n'a mis une tenue de ville. Le grand chapeau noir, les jeans ou les pantalons de velours avec une chemise épaisse, tel est l'habillement du groupe. Ils ont aussi de grosses chaussures de montagne. Il est certain qu'à la préfecture, l'effet sera garanti.

Attablés devant un café ou un verre de blanc, ils entament la discussion, tous se connaissent depuis longtemps, bergers pour la plupart, ils savent écouter l'autre. Le tour de table aboutit sur une résolution : il faut faire plier les responsables politiques, il en va de notre survie. Léonce n'est pas en reste, il connaît l'adversaire, les attaques de l'été sont dans les mémoires, à l'unanimité, ce sera lui le porte-parole du groupe.

Cinq minutes avant l'heure, la troupe se présente aux grilles de la préfecture.

On dirait une forteresse assiégée, dit l'un des participants.

Oui, mais le mot seigneurs ne s'écrit plus pareil, rétorque un autre.

Un responsable de bureau vient les chercher à l'entrée.

Ça occupe du personnel, lance un autre.

Le constat est simple, c'est la rencontre de deux mondes.

A l'heure précise, ils sont introduits dans une salle. Sur la porte une affichette indique : « commission du loup », personne ne fait de commentaire. Ils sont les premiers, Léonce n'apprécie pas beaucoup que ces Messieurs ne soient pas là. Enfin, une dizaine de personnages, plus tristes les uns que les autres, font leur apparition, ils font le tour de la salle pour serrer la main des éleveurs. Il y a des poignées de mains molles et des regards fuyants, « Jusqu'où va se nicher la différence ? », **pense t-il !**

Les bureaucrates se sont posés sur la chaise avec leur nom devant eux sur la table, le préfet marmonne quelques mots de bienvenue. La sincérité de ses propos a du mal à se propager, comme si son cœur retenait ses lèvres. Les règles du jeu de la séance sont fixées, chaque ministre ou son représentant fera une courte déclaration, ensuite, la parole sera donnée à chaque éleveur pour une durée identique. Après les questions viendront et en fin de séance des propositions seront faites par l'intermédiaire du préfet.

La langue de bois est un art, manifestement, les virtuoses poussent la démonstration à un niveau proche de l'excellence. Les éleveurs ne sont pas dupes, le cinéma commence à durer. A treize heures trente, le préfet demande une suspension de séance pour permettre à

chacun d'aller se restaurer, reprise des discussions à quinze heures trente.

Les deux groupes ne choisissent pas la même cantine, les montagnards se dirigent vers le restaurant « Le Beaujolais » qui sert de la cuisine familiale à un prix raisonnable. Les ministres et le préfet ont réservé leur table dans un endroit plus feutré où le décor remplit l'estomac. Cela fait partie de la dure vie de l'homme politique, il faut tenir son rang.

Lors de la reprise, les éleveurs expriment leur mécontentement, rien de concret ne se profile. Le loup s'est transformé en agneau, avec la complicité de la baguette magique des ministres présents. Face à l'exaspération des bergers, l'éradication de six loups est proposée, aucun n'est satisfait, les éleveurs se lèvent comme un seul homme et quittent la préfecture.

Léonce et ses amis écœurés se promettent de ne pas en rester là, le combat ne fait que commencer. Une chaleureuse poignée de mains met fin à cette journée de mascarade, ils se disent « à bientôt » et prennent le chemin de leurs villages. Il a hâte de se retrouver avec sa compagne, elle lui fera oublier l'aigreur de cette journée.

Dans le col qui mène au village, les arbres prennent les couleurs d'automne, ce sont des teintes féériques que ni le vent, ni la pluie ne sont venus altérer. Cela ne dure pas très longtemps, il roule doucement, il veut profiter des éclats du soleil couchant sur les cimes des arbres, c'est comme une auréole posée sur la forêt. Il

*Une fleur dans un champ d'herbes*

contemple Dame Nature et se dit. « Rien que pour ce spectacle, cette journée méritait d'être vécue ».





Gilles est rentré ce matin de week-end, il a passé des jours fabuleux avec ses amis, tout ce qu'il aime était réuni. La nature, la musique, les couleurs et l'amitié ont formé un mélange heureux. Il sait pourquoi il a pris autant de plaisir à travailler avec Sagol pendant des années, c'est un fin psychologue doublé d'un ami indéfectible.

Il a mis une parenthèse dans la grisaille de l'affaire Benjamin, hanté encore par la boulette commise auprès des couples Bolton et Flaherty, il a prévu d'informer Aurélie et Guillaume de la nouvelle organisation de la cellule spécialisée. Il ne restera que deux hommes détachés sur le dossier, il suivra le dossier depuis son bureau en région parisienne, il fera le point tous les jours avec ses collaborateurs. L'organisation actuelle restera en place jusqu'à la fin du mois.

L'accueil à la ferme n'est pas enthousiaste, les époux Leschain ne marquent pas d'antipathie envers lui, plutôt de l'indifférence et de l'éloignement. Il n'essaie pas de justifier son manque de résultats, chacun se comprend sans parler, à ce stade, ce n'est plus nécessaire. Que pourrait-il leur apporter de plus ? Il ne peut partager leur

détresse, les mots n'y changeraient rien. La douleur est dans leurs veines, c'est beaucoup de leur sang qui a disparu, la partie la plus vivante de leur cœur s'est volatilisée sans laisser de traces.

L'annonce de la nouvelle organisation ne provoque aucune réaction, Aurélie est ailleurs, Guillaume est lisse, la résignation succède à l'abattement. Il n'aime pas ça, il préférerait les voir lui crier dessus, il craint la suite pour ces deux là.

Il discute avec Guillaume, lui parle de la ferme, il lui demande si son bétail a souffert de la sécheresse. L'homme répond par des bribes de phrases, il n'a pas envie de parler. Il insiste, il va dans le détail pour forcer Guillaume à soutenir le dialogue, par courtoisie, celui-ci se lâche un peu. Il confie que son cheptel n'a pas eu à souffrir de la sécheresse, mais comme toute la filière agricole, il va pâtir de la situation. Il y a actuellement trop d'offre sur le marché, un grand nombre d'agriculteurs vend ses animaux par manque de nourriture. Ici, c'est le contraire, il y a beaucoup d'herbe. Mais lorsqu'il va vouloir vendre la partie du troupeau arrivé à maturité, il sera confronté à l'effondrement des cours. Pour compenser un peu ce manque à gagner, il va vendre de l'herbe ensilée et du fourrage en excédent.

Aurélie n'a pas bougé de sa chaise, Gilles s'adresse à elle à son tour. Il lui demande si elle a repris des activités, elle lui répond que non. Il la questionne sur ses passions, mauvais choix, elle répond « Benjamin ». Il s'excuse, et pose sa question autrement, il veut savoir quel loisir ou activité elle aime le plus, sans hésiter, elle lui dit :

la peinture. Il lui demande si elle a des toiles en cours ou finies, elle lui dit qu'elle n'a rien actuellement.

Il a réussi à renouer un peu le dialogue, il promet de ne rien lâcher, que ce soit dans le bocage ou en région parisienne.

Le dossier Benjamin ne sera clos que lorsque votre fils aura été trouvé.

Aurélie a perçu tout le sens de la phrase et elle essuie une larme. Avant de quitter la ferme, il demande des nouvelles du grand-père Hector, c'est Guillaume qui prononce : il n'a toujours pas remonté l'horloge.

Plusieurs villageois ont reçu des lettres anonymes. Le corbeau écrit avec des syllabes découpées dans des magazines. Quatre personnes se manifestent à la gendarmerie.

Eléonore Bolton est la première à voir Gilles, elle lui présente la missive. Ce qui surprend, c'est que l'expéditeur du message a collé des grosses syllabes sur de vieilles feuilles de papier journal jauni. Bien qu'il n'existe aucune règle en la matière, il est habituel de trouver des collages effectués sur des feuilles blanches. Les phrases sont courtes. Voici ce qu'a reçu la famille Bolton : « pour les membres de l'IRA, il y a la mort, pour les dépravés, la mort, pour les assassins de Benjamin, la mort. » elle tremble comme une feuille, elle a peur. Elle ne comprend pas ce qui leur arrive, et elle laisse entendre à demi mot que la gendarmerie a sa part de responsabilité dans cette dérive. Il lui promet une surveillance discrète de son domicile, elle lui répond que la discrétion dans le bocage, ce n'est pas se dissimuler derrière les pommiers. Il

n'insiste pas, il lui répète simplement qu'il fera tout son possible pour élucider ce nouveau mystère. Elle quitte la gendarmerie en tremblant encore plus qu'à son arrivée.

Justin Brécourt a beaucoup hésité avant de venir rencontrer le responsable de la cellule, il n'est pas dans les habitudes du clergé de collaborer avec les services de police ou de gendarmerie.

Ici, les propos tenus dans le torchon dépassent le cadre de mon sacerdoce monsieur Gilles, dit-il. C'est de la calomnie, on veut me discréditer.

Le curé Brécourt est arrivé essoufflé, le teint rougeaud, la lettre l'a ébranlé, il ne s'attendait pas à de telles insinuations. « Tu as forniqué avec le diable, tu as baisé avec Lucifer, tu as sodomisé tes paroissiennes, tu dois expier, avant que le village te crucifie».

C'est un malade, il faut le trouver et le soigner.

Le brave curé a du mal à reprendre une respiration normale, il est atteint dans son amour propre, le coup est bas. Il s'agit, selon toute évidence, du même individu qui terrorise Eléonore Bolton. Il lui promet de mettre ses hommes sur ce dossier, l'ecclésiastique repart un peu rassuré, le dos voûté, il a vieilli de vingt ans en quelques minutes.

Perplexe, il réfléchit à ce qu'il vient de lire et d'entendre avec le curé et l'Anglaise. Il se dit que le corbeau ne va pas s'arrêter en si bon chemin, il va déverser tout son venin et intimider d'autres personnes. Georges Vidal, le mari de l'institutrice, se présente à son tour. La réaction est différente, Le couple Vidal paraît solide, et l'homme lui déclare que ce torchon mérite simplement un usage que la décence lui interdit de

prononcer. La méthode est identique et le texte aussi abject, la lettre reprend la formulation de celle reçue par madame Bolton. « Ta femme suce ses élèves, ça mérite la mort, ta femme baise le maire, ça mérite la mort, tu te fais sucer ailleurs, ça mérite la mort ». Gilles ne fait aucune remarque, il n'en est point besoin, il se demande où l'impensable s'arrêtera. Il calme Monsieur Vidal et lui demande la discrétion pour ne pas nuire à l'enquête. Le comble de la bassesse est atteint.

Il s'apprête à quitter son bureau, l'adjudant-chef Flahaut l'intercepte.

Je souhaite discuter cinq minutes avec toi.

Les deux hommes s'installent dans le bureau du chef de brigade. Ce dernier soulève le sous-main. Il sort un papier jauni. Gilles a reconnu immédiatement le document. Il déclare :

Et de quatre !

L'adjudant-chef est surpris. Gilles lui dit qu'il va lui expliquer. Mais avant, il veut prendre connaissance du texte et savoir quel en est le destinataire.

Ce texte m'est destiné mon cher, je t'en prie, lit ces inepties. « La mort pour les ivrognes, la mort pour les infidèles, tu couches avec le diable, le village doit savoir ».

Ca ne vaut pas mieux que le reste, dit Gilles.

Il emmène son acolyte dans son bureau et lui montre les trois autres documents. Le corbeau est sûrement un malade, car il revient toujours sur les mêmes thèmes avec un penchant prononcé pour les affaires du sexe.

À tort, probablement, ajoute Gilles.

Il explique à son collègue les auditions des trois autres destinataires. Flahaut prend la chose avec détachement, il a plus de vingt ans de gendarmerie, il en a vu bien d'autres. Il avoue cependant que ce genre de péripéties, il en aurait fait volontiers l'économie. Ils conviennent de ne pas parler de cette lettre, elle peut les aider à confondre le corbeau. Gilles a décidé de faire analyser les documents, mais il est sceptique sur les résultats. Ce sont rarement des empreintes qui confondent un corbeau, mais une erreur. L'individu se sentant de plus en plus fort commet une faute, et les enquêteurs ramassent le fruit mûr, pour le moment il est seulement nauséabond.



Au village, dans la Savoie profonde, l'hiver a enfilé son manteau blanc, une hauteur de neige inaccoutumée recouvre le petit bourg. En ce mois de décembre, les chutes de flocons se sont révélées nombreuses, certains jours, il a neigé sans discontinuer. La montagne est blanche, les toitures sont recouvertes d'une épaisseur de plus d'un mètre cinquante. Heureusement, cette couche est légère.

Avec les températures sibériennes, la texture du manteau neigeux n'est pas grasse. La contrepartie, c'est qu'il est d'une grande instabilité. Ici, la prudence est mère de sûreté, les villageois, en montagnards aguerris, ne s'aventurent pas sur les pentes avalancheuses. Il y a eu suffisamment d'accidents avec les touristes de l'or blanc.

Les week-ends, les hélicoptères ont tourné sans arrêt, la radio a annoncé la triste litanie des personnes disparues sous l'avalanche.

Le col est fermé depuis mi-novembre, il ne reste qu'une route ouverte en direction de la vallée, l'arrivée au village se termine en cul de sac.

La chaussée est délimitée, de chaque côté par un mur blanc plus haut qu'une personne. Les rares habitants à mettre le nez dehors prennent des raquettes, certains se

baladent en forêt. Le danger est moindre, le seul souci, c'est qu'avec un tel volume de poudreuse, avancer relève de l'exploit.

Les anciens parlent du bon vieux temps, ils se rappellent le Tiburce qui avait creusé héroïquement un tunnel pour aller de sa ferme à sa bergerie. C'est une histoire qui se raconte de génération en génération, malheureusement, il n'existe pas de cliché de cet épisode. Il est mort à plus de quatre-vingt-dix ans, il y a quarante-cinq ans qu'il est décédé. C'est dire que les faits qui sont relatés ont presque cent ans, ils se sont enjolivés à la patine du temps.

A trois jours de Noël, un événement particulier occupe les esprits, la crèche doit être mise en place. Avec les difficultés climatiques, il va falloir s'organiser. Chaque année, les villageois mettent en place dans l'église la scène de la nativité, tous les animaux et les personnages sont vivants à l'exception de l'enfant Jésus. Il y a deux raisons à cette exception : il n'y pas de nourrisson au village, et la température à l'intérieur de l'édifice est proche de zéro, un bébé ne pourrait tenir bien longtemps sans attraper la mort.

Léonce, comme à l'accoutumée, prête avec plaisir ses animaux : brebis, agneaux, chèvres sont de la fête, sans oublier Biribi le bouc, Castagnette l'ânesse et Blanquette la jument. Tout cela nécessite une organisation sans faille, il doit amener les bêtes vers onze heures le matin et les rentrer vers dix-neuf heures. Parqués à l'extrémité de la nef, les animaux doivent avoir à manger et se sentir en sécurité, il vient les voir plusieurs fois par



jour. Le soir de Noël, la crèche reste en place jusqu'à la fin de la messe de minuit qui se termine par la procession des animaux et personnages de la crèche, aux flambeaux dans le village.

« C'est bizarre, se dit l'éleveur, les brebis restées à la bergerie bêlent plus que d'habitude, je vais voir ce qui se passe. » Il ne remarque rien de particulier, il roule une botte d'herbe d'ensilage, en un coup d'Opinel, il déchire l'enveloppe en plastique. Les premières à se précipiter sont les chèvres, il quitte l'étable et retourne faire une visite à l'église. Il entend à nouveau les brebis qui font du bruit dans la bergerie, il se dit que cette année, ça ne leur plait pas d'avoir laissé partir des copines à la crèche.

Dans l'étable, les chèvres se sont jointes aux brebis, elles bêlent sans discontinuer depuis un long moment, ce vacarme d'enfer alerte Léonce. Une balle d'ensilage est ouverte, les animaux, d'habitude friands, n'ont pas touché à l'herbe, il se dit que lorsque la faim se fera sentir, les bêtes se précipiteront dessus.

Les bêlements sont incessants, en milieu d'après-midi, il retourne dans le bâtiment, il ne comprend pas ce qui se passe. Pourquoi ce tapage ininterrompu, alors que les litières sont propres et qu'il y a de la nourriture à profusion ?

Il pénètre dans l'enclos pour voir de plus près les raisons de la fébrilité du troupeau, les chèvres et les brebis sont agglutinées autour d'une balle d'ensilage. Il a du mal à se frayer un passage, il écarte les bêtes et parvient enfin devant le ballot.

Ce qu'il voit lui donne la nausée, une tête humaine dépasse de l'emballage en plastique de la balle d'herbe. Léonce secoué par cette vision vomit dans la paille, il sort en courant de la bergerie, avance de quelques pas et se frotte la figure avec une poignée de neige. Non, il ne rêve pas, il a bien vu une tête en décomposition, cette pensée lui donne à nouveau des hauts Lecœur.

Il réfléchit, il doit appeler les gendarmes, avant cela, il décide de bloquer l'accès aux animaux, l'étable est grande, avec quelques barrières, le tour sera joué. Il n'a pas prévenu Martine, il ne souhaite pas la mêler à ce spectacle morbide. Les patous se tiennent à l'écart, la putréfaction du corps les éloigne, ce ne sont pas des charognards.

L'isolement de la balle d'herbe réalisé, il rejoint son épouse, il lui explique ce qu'il a vu et lui déconseille vivement de se rendre là-bas. Elle n'insiste pas, sa curiosité n'est pas excitée par le spectacle d'un cadavre.

Il décroche le téléphone et appelle d'abord le maire, ce dernier, éleveur de chèvres, habite à l'extérieur du village, à environ deux kilomètres, il sera là dans quelques minutes. Les gendarmes connaissent bien le berger, ils posent quelques questions et signalent qu'ils arriveront dans un peu plus d'une demi-heure. La brigade est positionnée dans la vallée, hormis la période d'été, lorsque le col est ouvert, ils viennent peu dans cette partie de la montagne.

Il n'ose retourner dans sa bergerie, il est sur le seuil à attendre le maire. Il se demande bien par quel tour de passe-passe un macchabée a pu atterrir dans la pitance de

son troupeau, c'est un mystère qu'il se serait bien gardé d'avoir à résoudre. On dirait que les bêtes sont soulagées, elles ont baissé l'intensité de leurs cris. Elles ont alerté le patron, depuis, elles attendent de la nourriture saine.

Le maire se nomme Camille Chenoz, il vient de garer son véhicule tout terrain devant la bergerie. Les deux hommes se saluent et pénètrent dans l'enclos, Camille a des mimiques semblables à celles de Léonce tout à l'heure face au cadavre. Ils ne touchent rien, ce sera le travail des gendarmes. Ils examinent tout autour.

Ce qui est bizarre, déclare le maire, c'est que ce soit au milieu d'un ballot d'ensilage.

Il n'a pas dû être posé ici récemment, rétorque Léonce.

Une voiture de gendarmerie s'est engagée dans le court chemin qui mène à l'étable. Quatre hommes en uniforme descendent d'un véhicule 4/4. Ils vont à leur rencontre. Avançant entre deux murs de neige, le groupe se dirige vers l'étable macabre.



A l'approche des fêtes de fin d'année, le corbeau s'est réveillé, il ne s'était pas manifesté depuis les quatre premières lettres. Les gendarmes ont enquêté discrètement. L'individu est habile, car aucune piste n'est apparue aux enquêteurs. Gilles sait que la patience doit être de mise. Il fera une faute, c'est sûr.

Joseph Palud lui soumet la feuille de journal, Gilles ne peut réprimer un mouvement de dégoût. «Voleur violeur tu dois payer, salaud facho tu dois expier, la sodomie empalé sur un pieu, telle sera ta punition ». Il ne dit rien sur les quatre destinataires précédents. L'idée est toujours la même, ce malade a des fixations. Il se demande si ce sera le dernier ou le premier de la série. Son interrogation est de courte durée, aussitôt Joseph Palud parti, le docteur Lecoœur se présente à lui.

Les deux hommes s'apprécient, le contact est chaleureux et rapidement le médecin sort une enveloppe de sa serviette. Gilles n'a pas besoin de dessin, voici le sixième destinataire. « Quand ce cirque va-t-il s'arrêter ? » pense-t-il. Le texte collé sur le papier journal identique, est différent des autres, il le relit plusieurs fois. « Tu l'as étranglé avec la corde usée de ta guitare, l'arme du crime est dans la pochette décollée, honte à toi l'étrangleur ».

Comme pour les autres, il lui demande de ne rien dire, ils se sont compris à demi mot, il demande au docteur s'il a cinq minutes de plus à lui consacrer.

Ce n'est pas un problème, lui rétorque le praticien. Gilles essaie de balayer le champ des suspects possibles, son interlocuteur n'est pas du même avis, il ne croit pas que le corbeau soit malade, il pense plutôt à quelqu'un qui trouve un intérêt à semer la discorde dans le village. Gilles est perplexe, ils prennent congé en se disant à bientôt.

C'est en rasant les murs et en se faisant minuscule qu'Ernestine Ruault trouve le courage d'aller compter ses malheurs aux gendarmes. Sur les conseils du curé Brécourt qu'elle a sollicité en confession, elle consent à se présenter devant le lieutenant. La pauvre femme est livide, elle n'a jamais lu de sa vie de telles obscénités, elle donne l'enveloppe et la lettre du bout des doigts, le diable est au bout de sa main. Elle se signe après avoir passé les documents, il lui propose de s'asseoir. Elle se pose délicatement sur la chaise, une demi-fesse seulement, comme quelqu'un qui n'a pas envie de s'éterniser.

«Grenouille, tu aimes les couilles, le curé te masturbe, tu vas mourir un crucifix entre les cuisses ». Il ne fait aucun commentaire, la pauvre femme est suffisamment secouée. Il la rassure du mieux qu'il peut, il lui conseille de faire ce qu'elle fait normalement et de ne rien changer à ses habitudes. Ernestine s'en va, pas plus rassurée, mais contente d'avoir pu s'exprimer avec le chef de la cellule spécialisée.

Il s'est pris la tête entre les deux mains et réfléchit. Il trouve que sur les sept lettres, deux sont différentes, il

n'insiste pas, il veut garder ce sentiment pour lui et réfléchir davantage. Le téléphone l'arrache à ses pensées, il décroche, Johann Mauduit, le maire, désire le voir à son domicile, si possible, il est actuellement chez lui. Gilles est disponible, il se rend immédiatement à son domicile.

Arlette Mauduit le reçoit, souriante et attentionnée, elle est égale à elle-même. Elle l'introduit dans le bureau où l'attend Johann, celui-ci demande à son épouse de rester avec eux. Cette dernière propose de servir une boisson, Gilles choisit un café, le maire aussi. Deux minutes plus tard, elle arrive avec un plateau. Johann entre tout de suite dans le vif du sujet, il déclare que Lianceville a un corbeau. Gilles ne bronche pas, Il lui laisse le soin de développer son propos.

Oui lieutenant ! Nous sommes confrontés à de la haine ordinaire, la boue va tous nous souiller. Regardez ce que nous avons reçu.

Il prend le feuillet que lui tend le maire. « Tu aimes le cul de Mylène, ça frise sous sa culotte, le village doit savoir, à mort le fornicateur ».

Heureusement que nous sommes un couple sans soucis, et que notre amour ne se laisse pas embarquer sur ce terrain, reprend madame Mauduit, il faut trouver ce tordu monsieur Gilles.

Il les informe que cette lettre est la huitième qui est communiquée aux gendarmes.

Toutes sont basées sur la calomnie, l'adultère et la délation. L'épistolaire prend un malin plaisir à prétendre tout et n'importe quoi, sachez que nous n'accordons aucun crédit à ce ramassis d'insultes.

Ils conversent pendant de longues minutes, l'élú a saisi les difficultés de l'enquête, il voit bien que le lieutenant évolue dans une brume épaisse. Bien entendu, Benjamin est au cœur de la discussion.

Johann Mauduit déclare que tout ce qui peut mettre hors d'état de nuire le corbeau sera entrepris. Pour l'instant, l'individu n'a pas trop laissé d'indices. Gilles a toujours sa petite idée, mais il préfère attendre un peu avant de tenter de confondre un suspect. Il ne veut pas faire fausse route, l'épisode Bolton / Flaherty l'a marqué.

Aurélie et Guillaume ont accepté, à la demande du père Brécourt, d'assister à la messe dominicale, c'est une épreuve terrible pour le couple. Tous les villageois remplissent les travées de l'église, Ernestine a astiqué les bancs qui sentent l'encaustique. Chacun témoigne de sa solidarité avec eux, au-delà des croyances, la population tient à montrer sa compassion aux époux en détresse.

Aurélie a beaucoup changé, elle nage dans des vêtements trop amples, l'obsession qui la ronge, lui a coupé l'appétit. La belle jeune femme insouciant et épanouie a cédé la place à un être diaphane, elle n'utilise plus de maquillage, plus rien ne semble l'intéresser. Benjamin est sa seule lumière, une faible lueur d'espoir qui vacille de plus en plus chaque jour.

Guillaume, toujours le même physiquement, se replie davantage, il communique peu, sa nature taciturne fait le reste. A l'image de son épouse, il ne s'intéresse pas à grand-chose hormis les travaux de la ferme. Ils ne

savent plus sourire, le garçonnet a emmené avec lui leur joie de vivre.

Le curé ponctue son homélie de longs silences, le recueillement est intense. Des larmes coulent sur les joues des villageoises, la communion dans la peine est sincère. L'approche de Noël intensifie ce besoin de partage, ce moment de l'année, consacré à la famille, se charge d'une émotion particulière. Benjamin est dans tous les esprits. Justin Brécourt lance un message à peine voilé en direction du corbeau, il demande à ceux qui ont Lecoœur perturbé, indifférent au malheur d'autrui, de réfléchir. Les noirs desseins ne sont pas une fin en soi, après les actes, vient l'heure de la conscience. Ils doivent pouvoir se regarder dans le miroir, il n'est pas trop tard pour changer les reflets d'une âme sombre. Le mal que vous semez tout autour de vous, vous encerclera tôt ou tard et il n'y aura pas d'échappatoire.

La plupart des villageois ne saisissent pas le sens premier du prêche du curé, ils croient que les propos s'adressent au ravisseur du petit Benjamin. Le docteur Lecoœur et Johann Mauduit comprennent la destination du discours. Dieu fasse que le corbeau perçoive sa méchanceté et qu'il prenne en compte les paroles de l'ecclésiastique.

Les époux Leschain ne communient pas, pour eux, le divin est parti avec leur fils, ils ne sont là que par amitié profonde envers le père Brécourt.

Le corbeau donne à nouveau de ses nouvelles, le défilé des récipiendaires se poursuit dans le bureau du



lieutenant. Après une interruption de deux mois, le sinistre personnage redouble de vigueur, il crache son venin à fortes doses.

Arlette Mauduit se présente à son tour, semblable à leur dernière entrevue, elle vit ce cauchemar avec beaucoup de sang-froid.

Ce tordu ne s'arrêtera donc jamais monsieur Gilles, lui dit-elle.

Il examine le nouveau document qu'elle lui apporte. L'individu opère toujours avec le même matériel. La feuille de journal jaunie est soigneusement découpée, les angles sont droits. Ce qui laisse supposer qu'il aime les choses ordonnées. Jusqu'à présent, un seul exemplaire du quotidien du bocage a été utilisé, le numéro choisi est daté du vingt-sept avril mille neuf cent soixante-douze. Il l'interroge sur cette journée d'il y a trente-trois ans, elle ne voit aucun rapport avec elle, car elle avait huit ans à la date de parution.

Le texte raconte toujours des insanités : « Ton amant Eric Palud périra, tu brûleras toi aussi en enfer, un cierge dans ton cul ». Il ne doute pas de la fidélité de son interlocutrice, toutefois, il lui demande si elle connaît bien Eric Palud. Elle le regarde droit dans les yeux et lui déclare qu'elle le connaît de la même manière que tous les autres habitants de Lianceville, ni plus, ni moins. Lors de la prise de congé, elle serre fortement sa main et insiste sur l'impérieuse nécessité de mettre fin à de tels agissements.

Toute cette boue va nous engloutir si nous n'y prenons garde, à bientôt. Et elle s'engouffre dans sa voiture.

Il réfléchit dans son bureau et fait le point sur l'activité du corbeau. Il y a une constante dans les propos de ce malade pense-t-il, sur les neuf lettres que j'ai lues, sept sont à connotation sexuelle, Eléonore Bolton et le docteur Lecoœur bénéficient d'un traitement différencié. Il décortique les mots des deux messages, dans les deux cas, la mort de Benjamin est abordée. Il sent que quelque chose cloche mais n'arrive pas à trouver la clé. Il a une toute petite idée, il n'ose la formuler, il préfère attendre encore.

Julien Beschel arrive tout penaud à la brigade, avec son enveloppe dans la main gauche, il serre la main du lieutenant qui le sent mal à l'aise. Julien est le beau gosse du village, toujours célibataire à trente-deux ans, il collectionne les aventures. Femmes mariées ou jeunes filles, il n'a qu'une seule devise : MCM (mignonne, consentante et majeure).

Il explique que sa vie privée se déroule toujours dans la discrétion, il est ennuyé par ce torchon, car il ne veut compromettre personne. Gilles appréhende la situation du jeune homme. Il a à son tableau de chasse quelques paroissiennes bien établies, la révélation de leur cuisse légère sèmerait la révolution dans le pays. Le billet jaune ne donne pas de nom, il émet des menaces. « Tu dois périr par où tu pêches, ta queue en pendentif, elles pleureront le plaisir perdu ».

Il lui demande si la date du vingt-sept avril soixante-douze lui rappelle un événement quelconque. Il répond qu'il n'était pas encore né. Gilles le remercie et

l'assure qu'absolument rien ne sortira de la brigade, il a sa parole d'homme. Julien repart, rassuré.

Le vieux Louis Leboiteux tourne en rond autour de la gendarmerie, il tient sa casquette entre ses mains et la tord dans tous les sens, il se comporte de la sorte lorsqu'il est contrarié ou qu'il est excité. Il passe cinq fois devant l'entrée, hésite et repart. Ce manège n'a pas échappé au gendarme Angot qui fume une cigarette à la fenêtre d'un bureau, ce dernier sort et l'aborde. Il lui demande s'il désire voir quelqu'un. En tordant son couvre-chef, il acquiesce d'un signe de la tête. Angot le convainc de voir le chef. Il a peur de rencontrer à nouveau le lieutenant.

Durant quelques instants, il est tétanisé, Gilles lui propose un café, l'homme finit par se déculpabiliser. Il vide rapidement le gobelet, enfin, il prend la parole en tremblotant. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste en velours marron, il en sort une enveloppe pliée en quatre, il la lui donne toute froissée. Gilles connaît trop bien le scénario, il déplie rapidement le contenant et extrait le contenu, la feuille jaunie est tout aussi perverse que les précédentes. « Sale vieux vicelard, je te crèverai les yeux, tu materas l'obscurité ».

Le corbeau en disait trop et pas assez. Faisait-il allusion aux séances de bronzage d'Aurélié ? Gilles aurait aimé que l'individu rajoute quelques mots. Pour le courrier de Louis Leboiteux, il avait choisi d'être bref.

Le vieux certifie qu'il ne fait plus le voyeur et que la lettre le glace de peur, il le rassure du mieux qu'il peut. L'ancien ouvrier agricole se confond en mille

remerciements, il termine par autant d'excuses et repart un brin réconforté.

Le gendarme trouve abject cette façon d'opérer, s'en prendre à un vieil homme inoffensif est la dernière des bassesses.

L'arrivée d'Eric Palud ne passe pas inaperçue. La journée est bien avancée, la nuit s'est posée sur Lianceville. Il pénètre dans le bureau en tonitruant, de telles choses sont inadmissibles. Il est venu pour qu'il soit mis bon ordre à tout ce bordel. Gilles ne cherche pas à le calmer, il le laisse vider sa hargne. Le cinéma dure cinq bonnes minutes, lorsque l'homme s'arrête, il lui dit simplement trois mots : je vous écoute.

Déstabilisé par le comportement de son interlocuteur, il raconte avec plus de calme ses avatars, il a reçu sa lettre. La douzaine de torchons vient d'être atteinte. La missive l'assimile à son père : «Fornicateur comme ton père, tu baisses après lui, tu vas mourir, tué par les femmes». La crainte ne l'habite point, l'exaspération guide sa démarche. A l'instar des onze autres destinataires, il veut que soit trouvé l'odieux personnage, celui qui se cache honteusement derrière les lettres anonymes.

Malgré le souci de discrétion des gendarmes, la nouvelle s'est répandue, dans le village, des noms circulent sous le manteau. Chacun suspecte quelqu'un, malheureusement, aucune preuve matérielle ne vient étayer les ragots.



Gilles s'apprête à partir quelques jours à la montagne chez des amis dans les Pyrénées, il est content de faire un break. Les péripéties de ces dernières semaines précipitent les dépenses de ses réserves d'énergie, il prévoit de s'absenter une dizaine de jours. Il regagna son domicile en région parisienne, juste un passage pour prendre des vêtements adaptés. Ses bagages prêts, il ne reste qu'à charger la voiture, en direction des vacances. La sonnerie du téléphone portable le rappelle à la triste réalité de son métier, une très mauvaise nouvelle : un cadavre d'enfant vient d'être découvert chez un éleveur de moutons en Savoie. Dissimulé au milieu d'une botte d'herbe, il porte des vêtements similaires à ceux de Benjamin. Il remercie son collaborateur et lui demande de ne pas communiquer pour l'instant, il préfère obtenir une confirmation avant de propager la dramatique information.

Il réfléchit sur la suite à donner aux événements, à l'issue de sa réflexion, il a pris sa décision. Adieu les vacances, adieu la montagne, il reste au travail, il prendra la route de la Normandie dans quelques minutes, il sait que la tâche qui l'attend ne sera pas de tout repos. Il lui faudra certainement annoncer la macabre découverte aux parents. La date que le sort fixe ne brille pas par son

opportunité, la réalité ne donne pas d'autre choix au responsable de la cellule spécialisée.

Il donne quelques coups de fil afin de prévenir ses amis de son absence. Il n'entre pas dans les détails de l'affaire, mais il fait comprendre qu'il n'existe qu'une seule attitude pour lui, il se doit d'être présent dans le bocage.

Il appelle la brigade qui mène l'enquête en Savoie, l'adjudant-chef Ruaz le renseigne parfaitement sur ce qui s'est passé dans le petit village de montagne. Il lui certifie que l'assassin ne peut être Léonce Armand, le propriétaire de la bergerie où l'enfant vient d'être découvert. Ce berger est un homme sain et équilibré, et de plus, au moment de la disparition de Benjamin il commençait un séjour de près de trois mois en alpage. De plus, il est terriblement bouleversé, un assassin n'aurait pas été autant perturbé.

Gilles en savait suffisamment pour le moment, il revoit la liste de ses bagages et prend la route en direction de Lianceville. La tristesse alterne avec la satisfaction de voir son dossier progresser, la découverte du cadavre permet d'orienter les investigations. Il espère que le service scientifique découvrira des indices permettant d'identifier le ou les coupables. Tout à ses idées, le parcours lui parut très court.

A son arrivée au village, il hésite lorsqu'il croise le maire, ce dernier est étonné de le revoir. Il a toutes les peines du monde pour lui expliquer qu'il est revenu pour vérifier des faits nouveaux, il ne peut malheureusement pas lui en dire plus, ce serait prématuré. Monsieur Maudit le met au courant de l'orientation des festivités

de Noël dans sa commune, il ne dit rien, les propos de l'élu le confortent dans son mutisme, il doit laisser passer impérativement cette journée et celle du lendemain.

A Lianceville, malgré la tristesse ambiante, les villageois ont dressé le traditionnel sapin de Noël. Un changement important marque la différence avec les années précédentes, les inévitables boules multicolores ont cédé la place à des portraits de Benjamin. Arlette Mauduit a évoqué le sujet lors d'une réunion du comité des fêtes, la proposition a été adoptée à l'unanimité. Aurélie et Guillaume ne sont pas au courant. La photo utilisée pour l'avis de recherche convient parfaitement, le photographe local s'est chargé de l'agrandissement auprès d'un laboratoire spécialisé, les clichés doivent résister aux intempéries.

Les époux Leschain, tout à leur peine, ne se doutent pas de la suite de la soirée. A vingt-deux heures, une procession démarre de l'église, le curé Brécourt et Johann Mauduit marchent en tête du cortège. Au centre du village, les portraits de l'enfant scintillent, sur la place, l'arbre capte toute la lumière, jamais un sapin de Noël ne n'a brillé avec autant de pureté. Les regards des participants se dirigent vers ces yeux enfantins qui enjolivent les lieux. Après un court moment de recueillement, les pèlerins prennent la route qui mène à la ferme Leschain, il fait un froid sec, pas un nuage dans le ciel, la lune éclaire le bocage.

Les croyants les plus fervents progressent avec un cierge allumé. Une légère brise souffle sur le bocage, de temps à autres, lorsque le cortège évolue en terrain découvert, les flammes vacillent. D'autres, plus

pragmatiques, avancent équipés de lampes frontales, la colonne s'approche en silence.

Le chien aboie dans la cour, en voyant tout ce monde, il part se réfugier dans sa niche et ne dit plus rien. Le passage des villageois déclenche le fonctionnement de deux projecteurs halogènes, dans la cour de la ferme, on se croirait en plein jour. Les gens se répartissent en arc de cercle face à la porte d'entrée.

Chez le vieil Hector, il n'y a pas âme qui vive, le vieillard doit être au lit. Une lueur éclaire une pièce du rez-de-chaussée, les époux Leschain ne dorment pas encore. Guillaume apparaît le premier sur le pas de la porte, la surprise est totale, il ne comprend pas bien ce qui arrive. Arlette Mauduit et le curé s'avancent vers lui. Il fait quelques pas dans leur direction.

Aurélie sort à son tour, son amaigrissement n'a pas escamoté sa beauté. Ce n'est pas la même, avant la disparition de son enfant, c'était une beauté de chair. Depuis, elle parcourt un douloureux chemin, à l'intérieur d'elle, les sentiments les plus profonds ont balayé l'illusoire, la souffrance a fait le tri. Dans les rais des projecteurs, personne ne peut l'ignorer, c'est la lumière de son cœur qui brille.

Les yeux embués de larmes, les époux se tiennent à quatre mains. Le curé et les enfants de chœur officieront là. Avant la célébration de la messe, Johann Mauduit prend la parole, il est très bref, il s'adresse à l'assemblée en fixant intensément Aurélie et Guillaume : « toutes nos pensées vont vers Benjamin, Aurélie et Guillaume. Croyants ou pas, votre peine est la nôtre, nous sommes avec vous. »



Le curé laisse passer une minute avant de célébrer l'office. La messe est sobre et poignante, tous s'efforcent de reprendre les refrains en chœur. En ce saint jour de la nativité, le village n'a pas abandonné ceux qui ont le plus besoin de solidarité et de compassion.

Cependant, l'ombre du corbeau plane sur Lianceville, aucun n'ose en parler, tous l'ont présent à l'esprit, est-il parmi eux? Fera-t-il encore quelque déclaration ordurière? Les gendarmes le démasqueront-ils enfin? Ces questions sont en suspens sur toutes les lèvres.

Au milieu de toutes ces épreuves qui marquent leur jeune existence, les époux ont eu droit à une trêve. La présence des villageois leur a fait du bien. Guillaume a essuyé autant de larmes qu'Aurélié, ce flux lacrymal leur a permis de s'extérioriser. Un grand nombre de participants a pleuré avec eux. Arlette Mauduit a eu une sacrée bonne idée. Pour tous, demain ne sera jamais pareil, il y aura eu un avant et un après, la messe de Noël restera à jamais gravée dans les mémoires du pays.



Les gendarmes, habitués aux visions macabres, sont secoués, le corps putréfié a glissé comme s'il voulait s'extraire du ballot, aucun n'ose s'approcher. Les hommes restent à plus d'un mètre cinquante du cadavre. Le périmètre de sécurité est élargi, la protection du plus petit indice est primordiale dans l'attente des spécialistes du laboratoire de la gendarmerie.

Ils indiquent au maire et à Léonce qu'ils ont informé le service spécialisé, une équipe est en route. Le dossier ne présentant pas un caractère d'urgence absolue, les collègues arrivent par voie routière, compte tenu de la distance et de l'état des routes, ils devraient arriver dans moins d'une heure.

A leur demande, le berger verrouille l'entrée de la bergerie. Pour l'instant, l'arrivée des hommes en uniforme dans leur véhicule bleu est passée inaperçue. Il emmène le groupe jusqu'à l'appartement, il propose un café, cela permettra de détendre l'atmosphère et de se tenir au chaud, c'est préférable. Aucun n'a envie d'attendre les spécialistes dans l'étable à proximité du corps en décomposition.

Après avoir absorbé le café, les gendarmes procèdent à l'audition des époux Armand. Léonce est le premier à être entendu, les questions sont simples et tournent pour l'essentiel autour des ballots d'ensilage, ils notent toutes les réponses. Ils veulent s'imprégner des heures qui ont précédé la lugubre découverte, ils insistent pour connaître avec précision l'identité de toutes les personnes ayant pu pénétrer dans la bergerie. L'origine de la balle est aussi abordée, Léonce explique que c'est le cousin de son épouse, Ghislain, qui s'occupe chaque année de l'approvisionnement pour l'hiver. Toute l'activité et l'emploi du temps de l'éleveur sont passés au peigne fin, il s'efforce d'apporter le plus de précision possible dans ses réponses.

Martine, à son tour, est interrogée, un grand nombre de questions sont identiques à celles posées à son époux. Il s'agit de vérifier la véracité de certains propos, elle n'est pas d'un grand secours pour les enquêteurs. Les moutons, c'est le travail de son époux, en cette saison, il est omniprésent, en conséquence, elle se rend rarement dans l'étable. Ces jours-ci, elle y est allée uniquement pour l'aider à sélectionner les bêtes qui participent à la crèche vivante, à cette occasion, elle n'avait rien remarqué d'anormal.

Cela fait plus d'une heure et demie que les gendarmes discutent avec les époux Armand et le maire, les spécialistes arrivent enfin. Deux hommes en civil, avec de grosses mallettes, sortent d'une berline banalisée de marque Peugeot, ils saluent brièvement l'assistance et demandent où se trouve le corps.

Léonce ouvre la marche, il dirige le cortège vers sa funeste trouvaille, il déverrouille la porte et tous pénètrent dans les lieux. Le spectacle du ballot d'herbe isolé avec le cadavre au bord prend aux tripes, les hommes, bavards avant l'entrée, se sont tus. A la demande des spécialistes, le berger écarte les barrières. Les deux hommes s'approchent, ils ont revêtu des masques, une blouse et des gants, blancs, une housse transparente recouvre leurs chaussures. Chacun a ouvert sa mallette, avant de toucher quoi que ce soit, ils scrutent les alentours, ils regardent chaque objet disposé autour du ballot. Ils étalent des produits, des poudres et des réactifs, ils recherchent des empreintes.

Ils s'accroupissent à côté du cadavre, le plus grand déclare : « il s'agit d'un enfant, un tel état de décomposition me fait supposer qu'il y a plusieurs mois qu'il est là ». Ils effectuent des prélèvements, ils ponctionnent aussi quelques brins d'herbe.

S'il ne s'agissait d'un cas aussi morbide, Léonce serait admiratif devant le métier de ces hommes, il est plus abattu qu'au moment de la découverte. Le fait d'apprendre que le cadavre est celui d'un enfant a jeté un froid supplémentaire. A la demande des spécialistes, les gendarmes apportent un grand sac en plastique blanc. Le corps reste uni grâce aux vêtements, le linceul déplié attend son occupant. Les hommes réfléchissent durant quelques secondes, ils veulent glisser le corps sans le secouer. L'option choisie semble être la plus judicieuse, deux hommes ont pris les fourches servant à dispatcher la paille. Avec des gestes coordonnés, ils ont disposé les

dents des fourches dans l'herbe sous le corps, ils prennent une bonne quantité de cette litière sur laquelle repose la dépouille. L'opération, parfaitement synchronisée, permet de disposer le tout sur le sac, il ne reste plus qu'à le fermer.

Le déplacement du cadavre accentue la puanteur dans l'étable, la fermentation a dû accélérer la décomposition. Le sac mortuaire est évacué vers le véhicule tout terrain des gendarmes. Tout le monde en profite pour aller respirer de l'air pur.

Martine et Léonce n'ont pas dormi de la nuit, ils ont vécu un cauchemar. Sans cesse les images du squelette de l'enfant sont revenues hanter le berger. Elle, qui n'avait pas vu le macabre spectacle, s'est imaginée des visions apocalyptiques.

Elle se retrouve en sueur, dans son délire cauchemardesque, le cadavre l'invite à passer un moment avec lui. Elle n'ose se confier à Léonce, chacun endure un enfer dans les ténèbres de la nuit. Ils se lèvent au petit matin, bien avant le lever du jour.

Les gendarmes les ont longuement interrogés, le premier interrogatoire s'est avéré une simple formalité, le second se révèle particulièrement éprouvant. Jusqu'aux questions touchant l'intime, rien ne leur est épargné, ils répondent avec franchise aux enquêteurs. Ces derniers insistent sur la tenue vestimentaire du gosse, les époux Armand n'ont jamais vu ces habits auparavant.

La catastrophe s'est poursuivie dans la bergerie, les investigateurs du service scientifique ont emporté l'enveloppe en plastique de la balle d'herbe. La mort dans

l'âme, Léonce a assisté impuissant, à l'ouverture de tous les autres ballots présents dans le hangar jouxtant l'étable. Ils souhaitaient s'assurer qu'il n'y avait pas d'autre macchabée dissimulé au milieu de l'herbe ensilée. Il s'est demandé ce qu'il allait faire avec une telle quantité à l'air libre, il lui faudra rapidement contacter ses collègues pour essayer de leur échanger afin de limiter la casse.

Les gendarmes n'ont pas fait d'autre découverte, ils ont autorisé Léonce à disposer de la bergerie comme à son habitude. Il n'a pas Lecœur à l'ouvrage, il a été secoué, sonné, à l'instar d'un boxeur qui vient de livrer le combat de trop, il évolue mécaniquement, par réflexe. Martine est partie plusieurs fois aux toilettes, victime de nausées.

Camille Chenoz tente de remonter le moral vacillant de son ami, malgré ses efforts, la tristesse s'est incrustée dans les esprits. Il discute, change de sujet de conversation pour s'éloigner de la morbidité de la situation, le loup n'arrive pas à accrocher l'attention du groupe, en désespoir de cause, le maire devient aussi taciturne que le reste de l'assemblée.

Martine et Léonce sont silencieux devant les grands bols de café chaud, Lecœur n'y est pas. Face à face, ils ne se parlent pas, ils se fixent intensément, c'est par le regard qu'ils communiquent. Ils se disent : « Qu'avons-nous fait pour mériter de tels moments ? » Dans leurs yeux, se conjuguent le désarroi, la tendresse et l'espoir. Il faudrait des torrents de mots pour expliquer la communion qui brille au fond de leurs prunelles. Ils ne

mangent rien, l'appétit est en panne, ce soir, ils ne réveillonneront pas.

La société Lachenoz est une très vieille entreprise, l'aïeul, fondateur de la dynastie, était maréchal ferrant, la forge existe encore. Edouard Lachenoz, le PDG de la maison, a fait aménager l'atelier en musée, l'été, un grand nombre de touristes aime à se plonger dans la France rurale d'avant la société de consommation.

L'homme porte beau ses soixante et onze printemps, pur savoyard, il n'a jamais quitté ses montagnes. Il s'est essayé à la politique, son manque de diplomatie l'a dissuadé de continuer l'aventure, il se contente d'un fauteuil de conseiller général. Son implantation et sa connaissance du terrain en font un interlocuteur incontournable quand il s'agit d'aménagement montagnard. Habitué à fréquenter tous les milieux, la venue des gendarmes ne le surprend pas le moins du monde. Ce lundi vingt-quatre décembre, il est seul dans les locaux de la société, le personnel bénéficie d'un jour de congé la veille de Noël, c'est une tradition chez Lachenoz. Les enquêteurs souhaitent connaître la version de monsieur Lachenoz concernant les ballots d'herbe d'ensilage et le fourrage livrés à Léonce Armand. Il confirme que tous les ans, l'ami Léonce négocie avec Ghislain Milliaz les quantités et les tarifs, il avoue qu'il n'en sait pas plus, car il ne s'occupe pas de la comptabilité de l'entreprise. Si les gendarmes y tiennent vraiment, il peut appeler madame Pedretti, la comptable, il l'a aperçue il-y a moins d'une demi-heure en ville. Le chef Ruaz

acquiesce. Edouard Lachenoz compose un numéro de téléphone, il échange quelques mots et raccroche.

Madame Pedretti sera ici dans trois minutes.

Julie Pedretti a le physique de l'emploi, petite, rondouillarde, « elle doit manier les chiffres avec sérieux » ,se dit le chef de gendarmerie. A la demande de son patron, elle met en marche les ordinateurs, la réponse à la question ne tarde point, une livraison de quatre tonnes d'herbe et de huit tonnes de fourrage figure à la date du quatre octobre, le chauffeur-livreur s'appelait Ghislain Milliaz, le cousin de Martine Armand.

Ce point éclairci, les enquêteurs souhaitent obtenir la provenance des produits livrés, ils posent la question sur la traçabilité. Edouard Lachenoz réagit promptement, il déclare qu'actuellement, aucune machine agricole n'est équipée pour étiqueter les ballots de foin, techniquement, il ne s'agit que d'une adaptation mineure, il suffit de légiférer sur le sujet. Il trouve cependant que ce type de mesure ne lui paraît pas justifié.

Le chef réitère sa demande, Lachenoz s'excuse de ne pas avoir répondu clairement, il peut donner la liste de ses fournisseurs, mais ne peut pas identifier précisément de quel lot provient la marchandise livrée à Léonce.

Madame Pedretti débloque la situation.

Pour le fourrage c'est un peu compliqué, mais pour l'herbe, nous n'avons plus de stock, et nous avons reçu la veille de la livraison, des camions, il ne peut s'agir que d'un ou plusieurs de ces approvisionneurs.

Le chef apprécie l'à propos de la comptable, elle ne manque pas de bons sens. Avant d'aller plus loin, il lui



*Richard KELLER*

demande si les ballots étaient différents. Elle lui répond que toutes les balles d'herbes possèdent la même enveloppe plastifiée de couleur verte, il existe d'autres coloris, notamment noir et beige, il est rare d'avoir ce type de ballots dans l'entreprise Lachenoz. Elle propose d'imprimer les coordonnées des trois fournisseurs d'herbe d'ensilage, un exploitant se situe dans le Cantal, les deux autres en Normandie.



Gilles attend avec intérêt les résultats des analyses diligentées en Savoie. La description des vêtements retrouvés sur le cadavre ne laisse planer aucun doute. Il s'arme de patience, d'ici quelques heures le verdict tombera.

Le dossier du corbeau l'intrigue, il se plonge dans les feuillets reçus, un détail l'interpelle, le calomniateur s'est trahi, il a acquis cette certitude. Il lui reste encore du chemin à parcourir pour confondre l'individu. Il décortique chaque lettre anonyme, chacune est passée au peigne fin. Un mot attire son attention, la feuille adressée à Eléonore Bolton est signée. Le diffamateur tombe le masque dans ses propos, il sait qu'il lui faudra amener l'odieux personnage dans la lumière, il vient de franchir un bel obstacle. Malgré le recul, il lit avec autant d'aversion les insanités proférées. La relecture lui ouvre pleinement les yeux, la lettre destinée au docteur Lecoœur permet d'affiner les soupçons. Il retient deux suspects, le doute n'est plus de mise, il lui faut agir en toute discrétion.

Seul dans son bureau, il réfléchit sur la conduite à tenir, il décide de poursuivre en solitaire les investigations nécessaires, il garde pour lui ses découvertes. La brigade

est quasi déserte, le bocage, engourdi par l'hiver, somnole. La majorité des gendarmes passe Noël en famille, il n'en reste que quatre de permanence. En cas d'échec, il pourra justifier son action solitaire par l'effectif réduit, il ne pouvait disposer d'hommes à ce moment précis. Il ferme la porte du bureau, la pêche aux indices supplémentaires commence, il dispose de deux pistes, et d'un peu de temps.

Le corbeau ne se doute pas qu'il s'approche de la vérité, à ce jeu, le volatile aux noirs desseins y laissera des plumes. Gilles ne manque pas de matière grise, son intelligence et son esprit logique solutionnent bien d'autres situations tout aussi compliquées. L'épistolaire ne le sait pas.

Il revient au bureau une bonne heure plus tard, il tient dans sa main gauche une chemise cartonnée. A l'intérieur figure toute la panoplie du parfait maître chanteur, il vient de trouver ce qu'il cherchait, les preuves s'accumulent. Des missives prêtes à l'expédition s'étalent devant lui, il subsiste une seule ombre au tableau : le corbeau est toujours dans la nature.

Les enquêteurs se présentent simultanément chez les trois fournisseurs de l'entreprise Lachenoz. Quatre gendarmes garent une fourgonnette dans la cour de la ferme de Louis Raynaud à Neuvéglise dans le Cantal, l'homme manifeste sa surprise en voyant la maréchaussée venir à lui le jour de Noël, il s'interroge sur ce qui lui vaut cet honneur. Le chef de la brigade locale le salue et lui demande s'ils peuvent discuter au chaud. Le froid vif saisit le groupe, il les invite à le suivre. Ils se retrouvent

dans la cuisine où le poêle diffuse une chaleur bienfaisante, il propose une tasse de café, ils acceptent volontiers.

Louis Raynaud possède des machines agricoles avec son frère Jean, ils sont tous deux célibataires. Louis a succédé à son père qui s'est lancé dans le négoce de paille et fourrage immédiatement après la guerre. La France rurale se mécanisait, les paysans auvergnats n'avaient pas tous eu les moyens de suivre le progrès. Le père Raynaud, en homme avisé, a décelé tout le parti qu'il pourrait tirer de cette évolution, il a acheté une moissonneuse et a loué ses services auprès des agriculteurs du canton. Il a suivi cette mutation et s'est adapté, son sens inné des affaires a fait le reste. Il est devenu incontournable pour ceux qui souhaitaient une récolte rapide selon les méthodes modernes.

Lorsqu'ils furent en âge de travailler, ses deux fils ont participé activement dans l'affaire. Au décès du père, Louis a pris la suite. Cela s'est passé le plus naturellement du monde, le vieux Raynaud préparait depuis plusieurs années son fils aîné. Son frère a continué de travailler avec lui, rien n'a changé, hormis la disparition du patriarche.

De nos jours, les deux frères assurent seul le labour, ils n'ont pas d'ouvrier. Il arrive qu'ils emploient un paysan du pays à titre occasionnel. L'essentiel des travaux s'exécute sur un laps de temps réduit, la première récolte de fourrage se situe début juin la dernière, le quinze septembre au plus tard.

Louis a confirmé l'expédition de la quasi-totalité de son stock d'herbe d'ensilage à l'entreprise Lachenoz.

La négociation a été âpre, en bon auvergnant, il en a tiré un bon prix. L'ensemble des ballots provient de l'unique machine qu'il a acquise l'année précédente. L'avantage du produit saute aux yeux, plus besoin de silos pour le stockage, les balles, closes hermétiquement, peuvent séjourner à l'extérieur sans risque de détérioration.

Le chef lui demande où se trouve son frère ? Il répond par sous-entendus. Jean console une veuve à quelques kilomètres d'ici. Il propose de l'appeler au téléphone, le chef l'en dissuade, ce n'est pas indispensable, il lui demande s'il peut indiquer les dates d'ensilage. Déconcerté par la question, il réfléchit, il se souvient de la première parcelle traitée. Il s'en rappelle à cause de la fête au village voisin. Il a festoyé plus que d'ordinaire, l'excès de boisson a fait le reste, le lundi, la tempête a sévi sous son crâne. Il a attaqué la parcelle après un passage à la pharmacie locale pour soigner sa migraine. Le chef veut connaître la date exacte de la fête. Il se saisit d'un calendrier des postes :

L'ensilage de la première parcelle s'est déroulé le lundi deux juillet, j'en suis certain.

Il a voulu savoir à plusieurs reprises ce que cherchent les gendarmes. Il ne réussit qu'à obtenir des réponses évasives. Il ne voit pas où les enquêteurs veulent en venir, de guerre lasse, il se fait une raison, il ne saura rien à l'issue de cette visite.

Les enquêteurs lui demandent où se trouve sa machine à ensiler les ballots d'herbe. Il tend le doigt dans une direction. Elle est dans le hangar au bout de la cour. Ils referment les fermetures de leurs parkas et le suivent. L'inspection sommaire de l'engin ne permet pas

d'échafauder des hypothèses, la batterie démontée attend les beaux jours dans des locaux à l'abri du gel. Le système de fauche lui aussi est absent, Louis l'a enlevé et nettoyé. Il explique brièvement le fonctionnement astucieux de son matériel, l'innovation réside dans l'enveloppe en plastique hermétique qui emprisonne l'herbe, cette trouvaille permet plus de souplesse dans le stockage.

Le chef le remercie pour ses explications et sa gentillesse, chacun retourne à ses occupations. Avec les éléments dont il dispose, il ne doute pas un instant de l'innocence du négociant.

Lorsque la maréchaussée eut disparu au bout de la route, il appelle son frère. Il lui explique la visite de courtoisie de la brigade. Ils conviennent que les gendarmes cherchent quelque chose, ils ne peuvent émettre d'hypothèse. Ils mettent fin à la conversation, frustrés de ne pouvoir satisfaire leur curiosité.

Camille Chenu dort encore à l'arrivée des enquêteurs, son épouse Marie-Paule les reçoit et réveille son mari. Ils habitent une maison bourgeoise du dix-huitième siècle, les habitants de Malyenville surnomment la demeure : le château, par association, le couple a hérité du titre officieux de châtelains.

Monsieur Chenu est une figure locale, maire de la commune, ses multiples activités l'amènent à côtoyer les gens qui comptent dans la région. Il possède un parc conséquent de machines agricoles, dont deux ensileuses à ruban plastique, il est aussi l'actionnaire majoritaire de la cidrerie locale. Il arrive tout ébouriffé, contrarié d'avoir abrégé son sommeil, il comprend à la vue des quatre

gendarmes que l'affaire est d'importance. Il absorbe le bol de café que lui tend Marie-Paule et s'excuse pour son attitude négligée, il n'a pas eu le temps de faire un brin de toilette. Il se demande la raison d'une visite aussi matinale le jour de Noël. « Ils ne connaissent pas la trêve des confiseurs », se dit-il. La réponse arrive vite, un homme lui signifie le but de cette intrusion : la gendarmerie nationale enquête chez les négociants en paille et fourrage.

Il se déclare à la disposition des autorités et propose de passer au salon pour satisfaire à l'audition.

L'entreprise Chenu emploie trois chauffeurs-mécaniciens, avec le patron, quatre personnes manipulent les ensileuses. Les enquêteurs prennent bonne note des coordonnées des employés. L'expédition vers l'entreprise Lachenoz déclenche de nombreuses questions de leur part. Ces derniers veulent obtenir la date exacte du fauchage de l'herbe expédiée en Savoie. Camille Chenu est catégorique, il affirme que le lot qui les intéresse a été conditionné dans la deuxième quinzaine du mois de juillet. Ils poussent l'homme dans ses retranchements, ils demandent ce qui lui permet d'être aussi sûr de sa réponse. Le châtelain déclare que la récolte de l'année a été traitée en deux lots distincts, le premier est parti chez un éleveur dans le Gard début juillet, tout le reste, récolté après le quatorze juillet, a fait l'objet du contrat avec la société Lachenoz. Les informations semblent les satisfaire, ils souhaitent examiner les deux ensileuses à ruban plastique. Il demande quelques instants, les engins ne sont pas parqués sur la propriété, mais dans un hangar à la sortie du village, il disparaît quelques instants et

revient habillé chaudement d'un bonnet et d'une parka noirs.

L'examen succinct des machines agricoles ne leur révèle rien, tout a été démonté, nettoyé, huilé et graissé. Le châtelain referme le portail du hangar, les enquêteurs le saluent.

Ils notent les dates d'ensilage, le fauchage du lot destiné à l'expédition en Savoie a été réalisé plus de trois semaines après la disparition du petit Benjamin. Il faut recouper avec les ouvriers, il est peu probable que l'entreprise Chenu soit impliquée dans cette affaire macabre.

Gilles mobilise les gendarmes de permanence, un seul assure la garde, les trois autres l'accompagnent chez Joseph Palud. L'homme semble fatigué, il reçoit les enquêteurs dans le couloir. Le lieutenant lui précise le but de la visite, il réplique qu'il est las de toutes ces tracasseries policières. L'audition débute dans une atmosphère crispée, Gilles demande à voir Eric Palud, son père répond qu'il est aux sports d'hiver, il sera ici demain.

Le lieutenant souhaite éclaircir un certain nombre de points abordés lors des précédentes auditions. Il aborde le thème du fauchage, il veut vérifier les dates et reconstituer le cheminement des graminées du pré jusqu'à l'entreprise Lachenoz. Ses collaborateurs ont reçu des consignes, il ne faut pas révéler aux suspects la découverte du cadavre d'un enfant en Savoie.

Joseph Palud répète ce qu'il a toujours affirmé : l'ensilage à la machine a commencé le dix-sept juin, les



ballots sont restés dans les prés environ un mois. Tout le stock a été vendu à la même société. En bon négociant, le père Palud a attendu que la pénurie fasse monter les prix, il est très satisfait de sa stratégie. Jamais il n'a vendu sa marchandise aussi haut, la sécheresse des autres régions lui a tissé un pont d'or. Le convoi des ballots vers la Savoie s'est déroulé dans la semaine du vingt-quatre au vingt-huit septembre.

Afin de ne pas éveiller de soupçons chez son interlocuteur, Gilles laisse entendre qu'il s'agit d'un des derniers interrogatoires, il n'y a aucune piste et le dossier n'est plus prioritaire, il inspectera l'ensileuse, lorsque le fils sera de retour.

La trêve des confiseurs n'est pas de mise au laboratoire national de la gendarmerie. Il est vrai que les assassins sévissent tous les jours de l'année. Le responsable vient de terminer le rapport d'autopsie du cadavre découvert en Savoie, il procède aux ultimes vérifications avant de le transmettre à la cellule spécialisée.

Le lieutenant réceptionne les données sur l'ordinateur. Il range hors de vue le dossier qui l'occupe, le corbeau peut bien attendre un peu. Il préfère se pencher sur les analyses confiées à ses collègues scientifiques, les résultats l'intéressent au plus haut point. A l'issue de la lecture, il aura certainement des éléments permettant d'appréhender un suspect.

Il prend connaissance de chaque conclusion, il réfléchit simultanément aux incidences que cela peut avoir sur l'enquête. Il met deux longues heures à assimiler

toutes les données. On ne livre pas l'assassin sur un plateau, cependant, un grand nombre de questions sans réponses à ce jour trouvent ici leur solution.

Il substitue aux termes techniques, des mots en rapport à ses attentes. L'ADN prélevé sur la dépouille de l'enfant est celui de Benjamin, la comparaison ne souffre aucune équivoque. Le laboratoire dispose des cheveux du garçonnet fournis par ses parents, il considère qu'une pièce maîtresse avançait sur l'échiquier.

Deux autres résultats confirment l'identité du cadavre ; il s'agit de rapprocher l'ADN du cadavre de ceux de Guillaume et Aurélie. Aucun doute n'est permis, l'enfant possède les marqueurs de ses parents, la biologie conforte les liens du sang avec ceux du cœur. Il semble satisfait. « Voilà trois points élucidés : l'identité du mort, celles du père et de la mère. »

Il apprend que l'enfant n'a pas ingéré de matière toxique, le laboratoire ne peut donner plus de détail. Le spécialiste explique que le séjour prolongé dans de l'herbe en décomposition a accéléré le processus de putréfaction, de ce fait, un certain nombre d'examen complémentaires n'ont pu se dérouler normalement. Les résultats obtenus ne peuvent servir à une recherche objective de la vérité.

L'analyse de l'herbe ne donne pas de résultat probant, les proportions de différentes graminées sont alignées. Il pense qu'il doit y avoir beaucoup de prés en France qui possèdent des répartitions identiques.

L'enveloppe en plastique, qui servit de linceul pendant plusieurs semaines, ne révèle rien. Une seule série d'empreintes apparaît plusieurs fois, les

manipulations de Léonce Armand ont laissé quelques traces.

La date approximative du décès se situe dans une fourchette allant du dix-neuf juin au vingt et un juin. Gilles suppose que l'enfant a été tué juste avant d'être dissimulé dans le ballot d'herbe.

Il se concentre longuement, il pense avoir trouvé l'assassin et le corbeau.

Eric Palud vient de rentrer de son séjour aux sports d'hiver, il se présente spontanément à la gendarmerie, l'homme paraît fatigué. Gilles l'emmène dans une pièce où le décor se compose d'une table et de deux chaises, le gendarme Buteau l'assiste. L'audition débute par des questions de routine, Eric semble n'être qu'un zombie éveillé, il avoue ne pas avoir beaucoup dormi avec ses amis à la montagne.

Le suspect répond avec lassitude mais sans fiébrilité aux interrogations de ses interlocuteurs. Gilles perçoit une impression d'immobilisme, il lui faut changer sa tactique. Il opte pour une stratégie plus agressive. Il est bombardé de questions, il ne finit jamais sa réponse qu'une autre demande voit le jour. Le harcèlement devient incessant.

L'homme semble déstabilisé, il ne comprend pas ce qui lui arrive. Le lieutenant lui assène le coup de grâce, il lui déclare qu'il est soupçonné de l'assassinat de Benjamin. Il se prend la tête entre les mains, il pleure, son corps se secoue au rythme de ses sanglots. La réalité prend le pas sur le doute, il craque. Gilles lui demande s'il

est l'assassin, il nie, en déclarant qu'il n'est pas un monstre. Buteau commet une erreur de débutant : il révèle la découverte du corps de l'enfant dans un ballot d'herbe. Gilles ne fait aucun cas de la bévue de son collègue. En dépit de la fatigue, Eric comprend instantanément la situation, il s'effondre sur la table. Le lieutenant lui signifie sa mise en garde à vue. Il déclare qu'il est épuisé et qu'il désire voir son père. Il n'est pas envisageable d'autoriser une telle rencontre pendant cette phase, Gilles en informe le suspect.

L'interrogatoire dure de longues heures, les gendarmes trouvent le temps long et l'homme coriace. Il alterne des périodes d'abattement avec des moments de farouche résistance. L'enjeu s'avère crucial, les enquêteurs possèdent la maîtrise du jeu. Le lieutenant décide d'abattre une carte supplémentaire, il annonce à son interlocuteur que l'ADN le confondait. Il bluffait, personne ne pouvait le deviner.

Eric sent le piège se refermer autour de lui, il ne nie plus avec la même véhémence, sa défense faiblit. Le chat se joue de la souris, encore quelques coups de pattes et la proie sera à leur portée. Il résiste longuement, il esquive chaque coup de griffe. Les dernières révélations du lieutenant mettent fin au suspense.

Il avoue le meurtre, il demande à boire, Buteau apporte une bouteille d'eau, l'homme dort presque sur la chaise. Gilles le transfère dans une cellule afin qu'il se repose un peu. L'interrogatoire reprendra un peu plus tard. Il reste du pain sur la planche. Il faut informer le Procureur de la république et les parents de Benjamin. Il

*Une fleur dans un champ d'herbes*

préfère attendre le lendemain matin, lui aussi languit de se jeter dans les bras de Morphée.



Malgré l'épreuve pénible qu'ils subissaient, Martine et Léonce assistaient à la messe de minuit dans l'église du village. La crèche vivante magnifiait le décor, les animaux du berger s'étaient bien habitués. Après l'office, ils ne s'attardent pas. Camille Chenoz essaya de les convaincre de venir réveillonner chez lui. Il essaya un refus, il n'insista pas, il connaissait trop bien ses amis, ils voulaient être seuls.

La lune brillait sur la neige, bras dessus, bras dessous, ils traversaient le village. L'astre de la nuit se reflétait sur l'asphalte verglacé, ils bifurquèrent pour s'engager dans le chemin qui menait à leur logis. En passant devant la bergerie, ils avaient une pensée pour ce pauvre gosse et ses parents en cette nuit de Noël.

Léonce met une bûche dans le vieux poêle en fonte, Martine n'a pas préparé de repas. Ils mangent un morceau de jambon cru et un bout de fromage. Jamais ils n'ont célébré le repas de la nativité de cette manière, les circonstances mettent à mal la tradition.

Il est plus de deux heures du matin, ils n'arrivent pas à dormir. Il voit l'enfant qui tourne sa tête aux orbites vides vers lui, impuissant, il n'arrive pas à se débarrasser de ces visions cauchemardesques, il sue à grosses gouttes.

Elle imagine ce spectacle atroce, avec sa sensibilité féminine, elle souffre tout autant que lui.

Ils se lèvent plusieurs fois, rien n'y fait, l'obsession s'incrute, impossible de l'évacuer. Ils absorbent de la tisane pour dormir. Les heures s'égrènent, l'horloge de la salle à manger sonne les heures et les demies, ils ne dorment toujours pas.

Ils se parlent beaucoup, ils font le bilan de douze années de vie commune. Quelques peines et de belles joies, et surtout le plaisir de vivre ensemble. Un seul échec ternit leur union, ils n'ont pas d'enfant, le désir est réciproque, mais dame nature n'y consent point. Au début de leur mariage, ils n'ont pas prêté attention à cette absence de fertilité. Au fil des ans, ils se sont inquiété, ils ont consulté dans le plus grand secret des spécialistes. Ils ne veulent pas parler aux autres de leur difficulté, ils protègent leur jardin secret, leur intimité ne se partage pas.

La quarantaine approche, maintenant le temps est compté. Martine veut un enfant de son homme. Léonce souhaite cela plus que tout au monde. Il est un mari heureux, un homme comblé, il espère devenir un papa gâteux. Il pense furtivement au ballot d'herbe au milieu des moutons. Un instant, la paternité l'apeure, il se reprend aussitôt. Il souhaite ranger au plus vite cet épisode terrible dans la case du passé et ne plus penser qu'au futur.

La discussion les apaise. Ils ne trouvent pas le sommeil, mais semblent plus sereins pour affronter une nouvelle journée. Ils passent de la tisane au café, le petit

déjeuner prend le relais d'une mauvaise nuit. Il grille quelques tartines de pain, elle sort un pot de miel.

Chéri, aujourd'hui c'est Noël, déclare-t-elle ! Et je t'aime.

Ils s'embrassent amoureusement, les effluves du café chaud mettent fin à cet élan de tendresse.

En l'espace de quarante-huit heures, il a vu défiler le film de sa vie, côtoyer la mort oblige à réfléchir sur soi-même, il s'est posé mille questions. Les minutes qui s'égrènent tout au long d'une nuit sans sommeil, le tic-tac de l'horloge qui calibre les heures. Le sablier du temps l'interpelle, y a-t-il un sens à toutes ces épreuves ? Il s'interroge depuis un moment. Il pense même à prendre quelques vacances, un besoin impérieux de souffler.

En cette période de vacances scolaires, elle ne travaille pas, son moral est dans les chaussettes. Il aurait mieux valu qu'elle se retrouve avec les enfants de l'école. Dans la grisaille des évènements, elle entrevoit une éclaircie. Il se peut que les nausées et vomissements soient annonciateurs d'une excellente nouvelle. Prudente, elle n'en parlera à son époux que lorsqu'elle sera certaine d'être enceinte.

Léonce est retourné plusieurs fois dans la bergerie, il a mélangé de l'herbe d'ensilage avec du fourrage. Camille Chenoz lui prendra une partie des ballots éventrés par les enquêteurs, d'autres amis éleveurs contactés feront de même. Il s'en sort bien, il n'y aura pas de perte, mais il faudra prévoir un réapprovisionnement dans quelques semaines. Il arrive à arpenter toute l'étable



sans avoir des visions apocalyptiques. Martine l'a bien épaulé dans cette phase pénible.

A son retour, il lui demande si elle peut prendre deux semaines de congés. Elle est un peu surprise, ce n'est pas facile de prendre des vacances lorsque l'école fonctionne. Elle posera la question, avec un peu de charme et de diplomatie, pourquoi pas ? Il développe son idée, Il a trouvé un remplaçant et se dit prêt à lui confier le troupeau et la maison pendant leur absence. Elle est ébahie, jamais il n'a parlé comme cela, il veut passer une quinzaine sous les tropiques.

Il a besoin de s'aérer, leur couple ne pourra qu'en sortir renforcé, il en est convaincu. Il aborde aussi le sujet de l'adoption, il se sent prêt à effectuer des démarches. Il lui propose de choisir le Vietnam, le pays accepte de confier ses orphelins à des ménages en mal d'enfant. Heureuse, elle lui dit oui, elle n'ose lui confier le petit secret qui est probablement dans son ventre. Il y a des signes qu'une femme perçoit, en plus des nausées, elle trouve que ses seins sont à l'étroit dans les soutiens-gorge, ses aréoles deviennent plus brunes et larges Il ne s'est pas encore aperçu de cette petite transformation..

Ils sont d'accord, il ne reste qu'à obtenir les congés indispensables, elle s'occupe de trouver la bonne formule. Il a une idée géniale : nous pourrions penser simplement à nous.



Gilles se rend au domicile de Johann Mauduit, celui-ci perçoit immédiatement la gravité de la situation. Le lieutenant essaye de cacher son embarras, il ne peut dissimuler davantage ses préoccupations, il met l'édile au courant. Ce dernier l'écoute sans l'interrompre. L'enquêteur résume parfaitement les événements survenus ces dernières heures.

Il fait part de son intention de se rendre chez Aurélie et Guillaume, l'élu se propose de l'accompagner et avance une suggestion :

Le curé Brécourt pourrait venir avec nous ?

Il pousse un soupir de soulagement, heureux de se savoir épaulé en de pareilles circonstances. Il lui faut trouver les mots pour expliquer que le petit Benjamin n'est plus qu'un cadavre en décomposition.

Les deux hommes se rendent à la cure à la recherche de Justin Brécourt. Ernestine Ruault effectue des tâches ménagères.

Monsieur le curé s'est absenté quelques minutes.

La vieille fille propose aux visiteurs de s'asseoir dans le salon en attendant le prêtre. Ils s'installent sur deux fauteuils avachis. Il s'agit d'un cadeau d'une paroissienne, ici, pas d'ameublement ostentatoire.

Le curé arrive quelques minutes plus tard, surpris de voir les deux hommes, il vient vers eux pour les saluer. Lui aussi comprend l'importance du moment. Ernestine Ruault s'éclipse, semblable à une fourmi besogneuse, elle astique sans se faire remarquer. Toujours dans l'ombre, cette grenouille de bénitier s'avère une aide précieuse pour l'entretien de la cure et de l'église. Gilles répète le résumé fait à monsieur Mauduit. Le père Brécourt fronce plusieurs fois le sourcil, en homme de foi, il plaint les malheureux parents, il souffre pour eux. Sa compassion va aussi en direction de l'assassin et de sa famille qui sera pestiférée dans le village, il lui faudra soutenir avec impartialité les personnes qui auront besoin de son aide. « N'est-il pas dit que Dieu est amour », pense Justin Brécourt.

L'assassin d'un enfant de Lianceville habite dans le village, le maire n'a pas envisagé un tel scénario, la communauté va être durement éprouvée par une telle épreuve. Les deux familles s'ancrent dans la vie de la commune depuis plusieurs générations. Chacun aura un rôle prépondérant, le maire s'occupera de la cohésion, le curé rassemblera dans la prière et les gendarmes s'occuperont d'éviter les débordements.

Aurélie, plus blanche qu'à l'accoutumée, reçoit le trio, son instinct de mère lui souffle le début de la vérité. Benjamin n'est plus. Guillaume accomplit son tour quotidien afin de s'assurer que les bêtes encore en pâture reviennent s'abriter avant la nuit. Elle convit les trois hommes à rentrer, elle installe tout le monde dans la cuisine.

Gilles hésite, doit-il s'exprimer de suite ou bien attendre le retour du malheureux père ? Elle dispose des tasses et sert le café. Le silence devient pesant, les trois hommes se regardent. Il se lance. Elle s'appuie contre le buffet, sa robe en tissu synthétique se plaque contre ses cuisses, cette posture accentue l'impression de maigreur. Elle fixe uniquement l'enquêteur, elle attend d'entendre sortir de sa bouche la terrible nouvelle, elle se suspend à ses lèvres.

Il commence son triste monologue, il enveloppe ses mots, il ceint Benjamin d'un luxe de précautions. Il évoque, susurre, bredouille souvent, un étau lui serre la bouche, il retient les termes fatidiques. Elle ne baisse pas les yeux, elle voit au loin son enfant qui s'en va, il n'est plus qu'un point sur l'horizon. Des larmes coulent le long de ses joues, elle ne s'essuie pas, ne cligne pas les paupières. Telle une statue de marbre, immobile, elle écoute, elle boit ses paroles.

Dans un énorme effort, il révèle l'atroce réalité : Benjamin Leschain vient d'être découvert mort. Son assassin présumé séjourne en cellule. Gilles va mieux. La boule qui lui a obstrué la gorge a disparue. Il peut donner des détails si elle le désire.

C'est dans un état second que la jeune femme s'adresse à son époux qui arrive. Elle lui dit d'une voix semblant venir d'ailleurs : Benjamin est de retour. Une atmosphère de malaise gagne les trois hommes. Guillaume comprend à demi-mot. Sa femme perd sa lucidité. Il la prend délicatement dans ses bras. Elle se blottit, jusqu'à épouser les formes du corps de son mari.

Aurélie se réfugie vers son ultime rempart contre sa détresse : Guillaume.

Gilles ne dit plus rien, le silence s'impose. Il répondra aux questions, si cela peut aider les époux Leschain. Johann Mauduit se fait tout petit, il se sent impuissant face à la tragédie, il se dit que sa présence suffit. Il témoigne de son affection et de la solidarité de la commune.

Justin Brécourt, en habitué des situations délicates, se rapproche des infortunés parents, il se saisit simplement de leurs mains et les serre contre lui. Il essuie la larme qui coule sur sa joue. Aurélie tremble, il lui demande de le regarder. La jeune femme grelotte de tous ses membres. Guillaume pleure. Johann Mauduit sort dans la cour, il compose sur son téléphone portable le numéro du docteur Lecoœur et décide de le faire venir. Elle a besoin d'une aide médicale.

Le médecin arriva rapidement, le maire l'attendait à l'extérieur. Les deux hommes pénètrent dans la cuisine. Le couple semble aller un peu mieux. Le docteur examine Aurélie et lui propose une piqûre pour l'aider à surmonter l'épreuve. Elle lui répond fermement et poliment, elle désire vivre son deuil pleinement. Il ne s'offusque pas de la réponse bien au contraire. Il trouve que la réaction de la mère de Benjamin est salutaire, cela veut dire qu'elle prend à bras le corps son problème. De cette manière là, elle pourra s'en sortir plus rapidement.

Justin Brécourt s'est entretenu avec Gilles durant le trajet qui les amena à la ferme. La dépouille peut être restituée à la famille, il convient de fixer la date des

funérailles. Le prêtre propose le lundi trente et un décembre, il s'occupera de tout avec monsieur le maire. Il demande aux époux s'ils souhaitent prendre des dispositions particulières, Aurélie précise qu'elle souhaite uniquement des fleurs blanches.

En l'espace de quelques heures, Eric Palud se transforme, le jeune homme désinvolte laisse la place à un individu abattu. Réfugié au fond de la cellule, il dort dans la position du fœtus. Les gendarmes viennent le chercher pour reprendre l'interrogatoire, il suit sans rechigner, comme si plus rien ne lui importe.

A leur demande, il explique son geste, il prétend avoir étranglé Benjamin. La question devenant plus précise, il avoue avoir étouffé l'enfant dans la cabine de la faucheuse. Il procéda ensuite à l'arrêt de l'engin. Il ajoute qu'il ne se souvient pas de ce qu'il a fait du corps du garçonnet. Un gendarme lui demande s'il voulait qu'on lui souffle la réponse. Le meurtrier présumé rentre la tête dans ses épaules, il perd pied.

Le lieutenant reprend le questionnement, il reformule les demandes précédentes. Eric admet qu'il a allongé l'enfant dans une botte en formation, il ne donne aucun détail supplémentaire. Gilles insiste, le prisonnier, épuisé, se déclare prêt à avouer ce que les gendarmes veulent. Ils le ramènent en cellule, ils s'accordent quelques instants avant de reprendre l'audition.

A son retour, l'homme peine davantage à répondre, le lieutenant lui demande de confirmer qu'il possède un BTS de technicien sur machines agricoles. Le suspect confirme. Gilles lui assène un coup qui l'ébranle

encore plus. Il lui déclare qu'avec une telle formation, il a pu démonter des éléments, il lui a été aisé de stopper le processus afin de disposer le cadavre de l'enfant à sa guise après le forfait.

Complètement déstabilisé, il admet le bien fondé des assertions. L'étau se resserre, il n'oppose aucune résistance, il reconnaît avoir procédé de cette manière. Les chiens, incommodés par l'odeur des graminées, n'ont pu déceler l'odeur de l'enfant, ils sont venus dans la cabine. Les enquêteurs trouvèrent normale l'attitude des chiens, car Eric a emmené souvent Benjamin dans les champs. Les balles hermétiques ne laissant passer aucune odeur, ils n'ont pas approché la dépouille. Gilles est soulagé, mais il trouve que quelque chose sonne faux dans le comportement d'Eric Palud.

Il désire connaître le mobile du crime. Eric a tué Benjamin par amour pour Aurélie, il a cru dur comme fer être le père du garçonnet. Il s'est confié plusieurs fois à la mère de l'enfant qui le traita de malade, il a acquis la certitude de sa paternité. Aurélie ignore chacune de ses allégations. Il prétendit ne pas vouloir souffrir davantage du bonheur des autres.

Il n'avoua pas aux enquêteurs qu'il avait rencontré Aurélie à la naissance de Benjamin. Elle l'avait éconduit plus fermement qu'à l'accoutumée. Il ne lui pardonnait pas de refuser d'admettre sa prétendue paternité. La mort de Benjamin le perturba à plus d'un titre, et en l'espace d'un éclair il se dit qu'en s'accusant du meurtre il se vengeait de l'indifférence d'Aurélie. Enfermé dans le mensonge, et affecté profondément par la fin tragique de l'enfant, il ne voulut pas faire machine arrière. De plus la

*Une fleur dans un champ d'herbes*

découverte du cadavre de Julie le ramenait à des souvenirs pénibles, il aurait suffi qu'il tende la main au lieu de repousser la malheureuse et de jeter la clé au fond du puits. Alors il décida de payer sa faute précédente en s'accusant de la mort de Benjamin.





Angot et le lieutenant sont seuls dans un bureau. Ce dernier demande s'il n'a pas quelque chose d'important à lui dire. L'autre répond qu'il ne comprend pas le sens de la question, il rajoute qu'il a passé les fêtes de Noël dans sa famille, et qu'en dehors de cet aspect là, il ne voit rien d'autre à raconter.

Gilles lui parle du corbeau. L'autre précise que pendant son absence, il n'a pu suivre les péripéties de cet individu. Il n'en sait donc pas davantage. Il fait allusion aux haines et rancœurs que l'affaire suscite. Il va jusqu'à déclarer que des clans se sont formés au gré des différentes révélations.

Le lieutenant veut voir si son subordonné se doute de la tournure que prend la discussion, il le sollicite pour établir une liste des suspects. Il s'y plie de bonne grâce, il couche sur le papier la plupart des récipiendaires de lettres anonymes. Tel le félin dissimulé en boule dans les hautes herbes, Gilles bondira le moment venu. Le comportement d'Angot l'estomaque, il agit avec un culot extraordinaire, il a désigné comme possible coupable les personnes visées par le corbeau. La méthode ne manque pas d'originalité.

Gilles considère que la plaisanterie a duré depuis suffisamment longtemps, il passe à l'offensive. Il sort un dossier, ouvre la chemise cartonnée, des feuilles découpées apparaissent. Angot devient blême. Il connaît bien le matériel que lui présente le lieutenant, qui lui signifie que maintenant il attend des explications sincères. Angot effondré lui explique que la mise en sommeil de la cellule l'a perturbé et qu'il a imaginé ce moyen pour relancer l'enquête.

Ils poursuivent l'entretien pendant plus de deux heures. Gilles veut connaître toute la vérité sur cet aspect abject de son enquête, il lui demande des explications sur des points précis abordés dans certaines lettres. Il y a parfois de l'exactitude, mais aussi beaucoup d'affabulations, à son tour il questionne Gilles : Comment a-t-il découvert le pot aux roses ?

Il y a eu tout d'abord la lettre reçue par Eléonore Bolton. Nous avons convenu d'une discrétion absolue concernant les époux Bolton. Aucune information n'a été donnée. Dans son délire, le corbeau a évoqué l'IRA, seul un proche de l'enquête a pu avoir accès à ce renseignement. Je m'en suis aperçu rapidement, j'ai souhaité agir sans me tromper. Voilà la raison de notre rencontre actuelle. Ensuite, la guitare du docteur Lecoœur a confirmé mes doutes, pour savoir que la corde qui se trouvait dans un sachet ouvert n'était pas neuve, il faut connaître le dossier. Vous êtes certainement musicien Angot ? demanda Gilles.

Il opine.

Un musicien peut faire la différence en examinant la corde usagée. Pour trouver le coupable, c'est comme un puzzle, il a suffit d'assembler les pièces. Ce ne pouvait être qu'une personne proche de l'enquête et qui connaissait bien le village, il subsistait : vous, Buteau et accessoirement Cuchet. Ce dernier n'a pas vu la guitare du docteur Lecoœur, il ne restait que deux suspects. J'ai commencé par celui qui était absent, et c'est vous, la fouille de votre studio a été rapide, j'ai vite compris que vous étiez dans le rôle du pompier pyromane.

Angot, livide, l'écoute dérouler le fil du drame, il sait que son comportement ne peut être sans conséquences, il attend sans illusion que tombe la sentence. Gilles a mûrement réfléchi en amont, la nuit de la découverte, il n'a pas dormi. Il fait ce que sa conscience lui dicte.

Sur un ton solennel, il s'adresse au fautif en lui proposant deux alternatives. La première consiste à le mettre aux arrêts et d'alerter la hiérarchie.

Avec la découverte du cadavre du pauvre Benjamin, vous discréditez gravement la gendarmerie. Le meilleur choix que je peux vous offrir, est de donner votre démission pour raisons personnelles. En attendant la prise d'effet, vous posez votre reliquat de congés en permission. Je souhaite que vous quittiez rapidement la région. Nous dirons que vous avez des gros soucis de santé dans votre famille. Si vous optez pour cette formule, je veux votre lettre dès demain matin sur mon bureau ainsi que tous vos effets militaires.

Angot, encore plus pâle, s'est décomposé, il ne connaît qu'une seule façon de s'en sortir honorablement, il le remercie et lui dit que demain, tout sera réglé.

Gilles passa une mauvaise nuit, les cauchemars succèdent aux insomnies, il revoit le film des dernières semaines. Il n'a pas trouvé Benjamin dans son linceul savoyard, il imagine l'enfant au milieu de l'herbe putride, il n'arrive pas à se défaire de cette vision. Dans ce paysage d'apocalypse, il se console du comportement des époux Leschain, ils n'ont posé aucune question sur les circonstances de la découverte et sur l'état de conservation de leur garçonnet.

Il se rendort sur le matin et se réveille peu avant dix heures, il prend une douche tiède et se dirige vers son bureau. Hormis le gendarme de permanence, les locaux ressemblent à un vaisseau fantôme. Il n'aime pas le vide et l'absence, il salue le collègue présent et rejoint son poste de travail.

Sur la table, se trouve un carton fermé par un large ruban adhésif marron, il subodore le contenu du paquet. Il s'approche davantage, sur le dessus, une enveloppe blanche surplombe le tout. Une écriture inégale a marqué « Personnelle à l'attention du lieutenant Gilles ». Il décachète l'enveloppe, il lit la lettre et ne peut s'empêcher de laisser échapper un juron, il met la missive dans sa poche.

Le téléphone sonne, un promeneur vient de découvrir une voiture écrasée au pied de la falaise, elle est presque entièrement calcinée. Il semble que le conducteur soit décédé dans l'incendie. Gilles n'attend pas qu'une

patrouille soit formée, il part immédiatement en direction du pied de la falaise.

Le texte que lui a laissé Angot ne permet aucune équivoque. Le corbeau s'exprime clairement, il demande à son supérieur de la compréhension pour son geste. Il s'en remet à la conscience du responsable de cellule, il espère que, pour la gendarmerie et pour sa famille, une version moins accablante sera donnée. Pour le reste il s'en remet à la justice divine.

Lorsqu'il arrive sur les lieux, quelques badauds rodent autour de l'épave et de son infortuné conducteur, ils pensent tous à un accident. Aucun n'avance l'hypothèse du suicide, Jean-Paul Angot ne peut être reconnu, l'explosion du réservoir et l'incendie qui a suivi ont détruit toutes les parties non métalliques du véhicule. Le corps carbonisé semble minuscule, seul le lieutenant sait ce qu'il en est.

Lorsque ses collègues arrivent, il ne fait aucun commentaire, l'état de la voiture ne permet aucune identification immédiate. Il faudra effectuer des prélèvements sur la dépouille et relever le numéro gravé sur le moteur. Il les laisse travailler et retourne à son bureau. Il se saisit du carton, il l'emmène vers l'appartement de fonction qu'occupait Angot.

Il ne croise personne, il pénètre dans le logement et referme la porte doucement, il examine chaque pièce afin de s'assurer qu'il n'existe pas d'autre message. Il ne trouve rien, Angot a laissé les choses en l'état. Il ouvre le carton, il met la tenue d'Angot sur un cintre dans la penderie et range les autres vêtements sur les étagères. Il

*Richard KELLER*

met le revolver dans un tiroir en s'assure qu'il n'est pas chargé, il referme l'huis et rejoint son bureau. Il est plus de midi, la faim ne le tenaille pas aujourd'hui.



Il bruine sur le bocage, une pluie glaciale pénètre les corps et les âmes. Les cloches se mettent à sonner, une musique triste s'ajoute au gris du ciel. A l'intérieur de l'église, chacun se serre dans les travées, tous les villageois remplissent l'édifice. Il ne manque que trois personnes : Eric Palud, son père et le vieil Hector, l'arrière-grand-père de Benjamin.

Joseph Palud se terre à son domicile, il ne dit rien, il accuse le choc. Il ne comprend pas ce qui vient d'arriver, il ne peut admettre que son fils soit un assassin, il doit y avoir erreur. Son épouse a tenté de mettre fin à ses jours, le docteur Lecoœur l'a persuadé de l'hospitaliser. Elle est hors de danger et sous surveillance dans une clinique spécialisée.

Aurélie n'a pas révélé la triste vérité à Hector, le vieillard continue de s'asseoir devant l'horloge arrêtée, il évolue entre deux mondes : les vivants et les morts. Il faiblit chaque jour davantage, il ne tardera pas à rejoindre d'autres contrées. La révélation du sort de l'enfant l'aurait achevé à coup sûr.

Le chauffage à gaz ne réussit pas à réchauffer l'assistance, il règne un froid polaire. Le cercueil de Benjamin est recouvert de centaines de roses blanches,

selon les vœux d'Aurélie. Sur les côtés, d'autres bouquets de fleurs aux couleurs de l'innocence entourent le catafalque. La première rangée accueille seulement les parents du garçonnet, la jeune femme porte un tailleur, des chaussures et des collants blancs. Guillaume, en costume noir, dégage une tristesse infinie.

Gilles assiste aux funérailles, il ne s'habitue jamais à ces cérémonies, mais elles font partie de son travail. Aurélie lui demanda à son arrivée de se placer avec eux, il la gratifia d'un léger sourire, par souci de neutralité, il préféra se poser dans la travée suivante. Il ne faut pas laisser paraître de la partialité, son rôle consiste à enquêter à charge et à décharge et surtout de découvrir la vérité.

La cérémonie est pathétique, l'émotion gagne toute la communauté. Des camarades de Benjamin récitent des poèmes, les enfants font preuve d'une surprenante résistance. Ils montrent aux adultes toute la conscience qui les anime. Le curé Brécourt a choisi, en accord avec Aurélie et Guillaume, d'officier dans la simplicité, et le recueillement, le prêtre se reprend souvent. Ce silence pèse sur les cœurs.

Gilles regrette de s'être placé devant, il préfère observer dans un recoin. Son ami Sagol lui a dit un jour qu'il ne faut jamais manquer un enterrement. Cela se vérifie à chaque fois, le moment ne déroge pas à la règle. Du comportement de chacun naissent de précieuses indications, il suffit d'ouvrir les yeux.

Un grand nombre de villageois communient. Justin Brécourt peine, le malheur des familles Leschain et Palud le mine, il ne peut dissocier la victime et l'assassin,



enfants perdus. Aucune musique religieuse ne résonne dans l'église, il a accepté, à la demande d'Arlette Mauduit, de ne diffuser que des sonates de Chopin, le piano ajoute de l'intimité à la cérémonie.

Aurélie et Guillaume pleurent sans discontinuer, il leur faut extirper le trop plein de chagrin. Le curé bénit Benjamin, Johann Mauduit est le premier à s'engager, son épouse suit. La bénédiction est pénible pour les parents du garçonnet, toute la population défile devant eux, la solidarité se manifeste, chaque maman se dit : « Ca aurait pu être moi. »

Le glas résonne sous la bruine. Le cortège se dirige vers le nouveau cimetière à la sortie du village. Il en existe un autre juxtant l'église, quelques familles anciennes y disposent d'un caveau, la famille Leschain en possède un, les parents de Guillaume occupent les dernières places.

Lors de la mise en terre, Aurélie fait un malaise, le docteur Lecoer, présent, lui administre une piqûre afin de l'aider à surmonter l'épreuve. Personne ne jète de terre sur le cercueil, chacun pose sa rose blanche. Justin Brécourt, le souffle court, prononce quelques mots. Aurélie et Guillaume posent un regard infiniment triste sur le trou au fond duquel repose Benjamin. Ils font demi-tour et retournent à leur ferme.

Il bruine encore sur le bocage lorsque le lieutenant se présente au domicile des Leschain, Aurélie le reçoit, elle semble avoir une meilleure mine. Il lui demande comment elle vit l'après Benjamin, elle lui répond que s'il fait allusion à sa santé, elle se porte mieux. Elle arrive à

dormir un peu sans aide médicamenteuse. Il lui signifie sa satisfaction de la voir remonter la pente.

Il lui parle de Guillaume. Elle lui dit que pour lui, le chemin sera certainement plus dur, son mari s'extériorise peu, il garde ses sentiments. Elle fait tout pour l'aider à sa manière, il mérite qu'elle s'investisse à fond pour le sortir de l'ornière. Heureusement, son travail l'absorbe beaucoup. Gilles ne peut le rencontrer car il assiste à une foire aux bestiaux dans un village voisin.

Il lui explique qu'il vient pour faire ses adieux, la cellule spécialisée cesse d'exister à compter de ce jour. La jeune femme le remercie chaleureusement pour son action et son tact. Elle a apprécié tout particulièrement sa gentillesse et sa discrétion. Il lui répond qu'il n'agit qu'en fonction des nécessités d'une enquête.

La relation de confiance entre eux amène Aurélie à lui faire une confidence. Elle avoue à Gilles qu'elle a fréquenté le meurtrier avant son mariage, il le sait, mais ne répond pas.

Durant des années, Eric m'a poursuivie de ses assiduités, il ne m'intéressait plus. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le dissuader, il s'est persuadé que Benjamin était son fils.

Il lui confirme les résultats ADN. Elle sourit : pas nécessaire, Benjamin n'a pas eu un père par défaut, elle n'a pas osé en discuter avec Guillaume.

Il ne voudrait pas d'une paternité validée par ADN, il serait mort pour son fils. Benjamin sera toujours dans nos cœurs.

Il apprécie la force qui se cache derrière une apparente fragilité, il acquit la certitude que la jeune

femme va rebondir rapidement. Elle reprend la parole, elle lui dit qu'elle est jeune et qu'elle donnera d'autres enfants à Guillaume afin qu'il renaisse à la vie. Demain sera notre espoir.

La route sera longue, avant de voir à nouveau s'épanouir une fleur au milieu des mauvaises herbes.

Il prise la métaphore, jamais elle ne lui a parlé avec une telle franchise, sa spontanéité le fascine. Elle ne pose aucune question sur le corbeau, elle a compris dès le début des calomnies que cela ne la concerne pas, elle ne s'en soucie pas plus aujourd'hui. Ce serait répandre de la boue sur des plaies béantes.

Il s'enquiert de la santé d'Hector, elle lui confirme que le vieillard perd la boussole, néanmoins, elle lui confie les prédictions de l'horloge. Le gendarme est étonné de cet aspect divinatoire. La jeune femme lui révèle qu'à la disparition du grand-père, elle envisage de se séparer de ce mobilier annonciateur de mauvaises nouvelles.

Avant de partir, il veut lui poser une ultime question et solliciter une faveur, il évoque les projets d'Aurélie, elle lui réitère son souhait d'être à nouveau mère et de se remettre à peindre. Il s'apprête à quitter la ferme, elle le hèle.

Vous avez une deuxième chose à me demander ?

Oh oui ! Je veux vous embrasser, en tout bien tout honneur !

Elle s'approche de lui, pose un baiser sur chacune de ses joues en renouvelant ses remerciements.



Gilles s'évade encore souvent dans le bocage, il revoit fréquemment les personnages qui ont traversé l'enquête. Le corbeau le hante quelquefois, la disparition du gendarme Angot sema la consternation à la brigade de Lianceville, unanimement apprécié, son décès a été imputé à la fatigue accumulée pendant l'affaire Benjamin. Tout cela le laisse songeur, ses actes en accord avec sa conscience ont contrevenu à la déontologie de la gendarmerie. La seule personne avec laquelle il partage la connaissance de la vérité ne parlera plus, il faut passer à autre chose.

La sonnerie du téléphone le sort de ses pensées, il décroche et une voix qu'il ne connaît pas demande à parler au lieutenant Gilles. L'interlocuteur se présente : l'inspecteur principal Lantier appelle depuis le commissariat de police de Perpignan. Gilles ne traite aucun dossier en rapport avec cette région, il se demande ce que désire son correspondant.

L'inspecteur principal s'explique, il l'informe de l'arrestation d'un dangereux mythomane. L'homme vient de tuer une prostituée, il l'a étranglée et jetée dans un bassin de décantation d'une station d'épuration.

Heureusement pour la justice, une collègue de la victime a donné le signalement de l'assassin aux forces de police.

Il ne voit toujours pas où le policier veut l'entraîner, sa curiosité ne reste pas longtemps insatisfaite. Lantier se doute que le lieutenant attend le rapport avec ses services, il sollicite une confirmation de la part de Gilles. L'affaire Benjamin Leschain lui remémore quelques souvenirs, le gendarme ne peut qu'acquiescer. La réponse résonne dans ses oreilles comme un marteau sur une enclume, le coup de massue s'avère rude.

Le prisonnier qui croupit dans une cellule à Perpignan se prétend l'assassin du petit Benjamin. Gilles marque un blanc au bout du fil, Lantier s'attend à cette réaction. Si la révélation du suspect est exacte, toute l'enquête sera mise à mal, un innocent paye peut-être à sa place. Le lieutenant n'en croit pas ses oreilles.

L'inspecteur principal reprend le fil de la conversation, il ajoute que l'homme donne des détails du dossier qui ne figurent pas dans la presse. En consultant les pièces il s'aperçoit que les propos du suspect méritent un approfondissement.

Il prétend que l'enfant possédait un canif dans une poche, il précise qu'il s'agit d'un couteau suisse.

Gilles confirma, ce point n'était précisé nulle part.

Il donne aussi des explications assez troublantes sur le meurtre et son mode opératoire. Je pense qu'il est inutile que nous en parlions davantage. Je crois que votre venue s'impose.

Vous avez raison, je regarde mon planning et je vous rappelle dans l'heure.

Gilles survola son planning, rien qui ne nécessite sa présence. Il se connecta sur le site de la SNCF et trouva un horaire pour se rendre rapidement à l'autre bout de la France. Il confirme son heure d'arrivée à Lantier qui se charge de le réceptionner. Décidément, ce fichu métier respire l'aventure et l'imprévu.

Gérard Lantier l'attendra sur le quai, il réserva une place dans le premier TGV en partance pour Perpignan. Il se demande ce que lui réserve le suspect appréhendé par les policiers. Il reconnaît facilement l'inspecteur principal, les cheveux noirs frisés et la cicatrice au menton ne passent pas inaperçus. Les deux hommes échangent une poignée de main vigoureuse et, sans plus attendre, s'engouffrent dans une voiture qui les attend.

Lantier ressemble à un joueur de rugby, il possède un corps d'athlète. Agé de quarante ans, il joue encore dans une équipe de vétérans. Il parle beaucoup, avec un accent rocailleux qui sent bon le terroir.

Gilles apprécie la chaleur de son accueil, il écoute longuement l'histoire de Stanislas Wrojieck. Il enregistre l'exposé de Gérard Lantier, ce dernier met son bureau à sa disposition. Il consulte le dossier concernant l'arrestation du suspect, il écoute plusieurs fois la bande magnétique, maintenant il peut rencontrer le prisonnier.

Il faut faire vite, dans quelques heures, le délai de garde à vue expire, le suspect devra être présenté à un juge ou remis en liberté. Il souhaite l'interroger avant que la machine judiciaire ne se mette en route, l'homme, réputé dangereux, reste dans sa cellule. Ils procèdent à son audition depuis la geôle. Gilles se présente mais

n'indique pas le lien qui justifie sa présence, il verra au cours de l'audition.

Wrojieck se tient sur ses gardes, il se demande quel rôle joue ce gendarme venu de Paris. Il fait la route, il loue ses services où il passe en fonction de ses besoins d'argent. A trente ans, c'est un bel homme, grand, vigoureux, les cheveux blonds et l'œil bleu, on ne peut ignorer ses origines slaves. Gilles l'interroge sur les itinéraires empruntés les douze derniers mois. Il se souvient parfaitement de ses lieux de passage. Il a séjourné en Normandie au mois de juin, Benjamin a disparu le dix-neuf. Il répond à chaque question. Le lieutenant approche de la date fatidique, le suspect aussi. La veille de l'absence du garçonnet, il a arpenté le bocage.

Gilles lui demande s'il connaît les machines agricoles. Il précise qu'il possède un brevet de technicien, à ce titre, les moissonneuses, faucheuses et ensileuses font partie de son univers. Le lieutenant affine sa question, il veut savoir si Stanislas s'est trouvé dans un pré à Lianceville au moment du meurtre de Benjamin. Le prisonnier s'apprête à reconnaître sa présence sur les lieux, il se ravise en prétendant ne plus se souvenir.

Gilles hausse le ton, l'homme, ébranlé par la fermeté du gendarme, admet s'être rendu dans le coin. Il lui montre une photo de Benjamin, Stanislas Wrojieck craque, il tremble devant le portrait du gosse. Il avoue avoir rencontré le gamin, il scrute les innovations techniques de la machine lorsque Benjamin arrive. Il a les mains dans le cambouis lorsqu'il ose lui demander pourquoi il tripote l'engin. Il prétend avoir cédé à la panique. Il étrangle l'enfant et le dissimule au milieu d'une

botte d'herbe en cours d'ensilage dans la machine. Il démarre sans difficulté l'engin afin de terminer le ballot.

Une fois son forfait accompli, il stoppe le moteur, range les outils qu'il a utilisé et prend la fuite, l'opération s'est déroulée en moins de dix minutes. Il coupe à travers le bocage et regagne le Mont Saint Michel en subtilisant une bicyclette, ensuite, il emprunte la ligne régulière de car vers Avranches. Lorsque l'alerte a été déclenchée par Aurélie, il a pris de vitesse tout le monde et s'est retrouvé hors du périmètre de contrôle très rapidement.





Dans la montagne, l'hiver n'en finit pas. Martine et Léonce bouclent leur projet de vacances au soleil. Ils s'appêtent à s'envoler pour un périple de trois semaines qui les conduira des plages de Thaïlande au delta du Mékong. Ils apprécient de pouvoir se consacrer à leur couple, les derniers congés ensemble datent de plus de dix ans.

Arrivé la veille, le remplaçant écoute attentivement les consignes des époux, une foule de détails l'attend. Il faut respecter les doses de nourriture, apporter les soins vétérinaires aux animaux. Il sort avec Léonce vérifier une fois de plus les compteurs ainsi que les fusibles et disjoncteurs, il apprend aussi le fonctionnement du groupe électrogène. Il arrive que des câbles électriques soient sectionnés par une avalanche, la production autonome prend le relais, il s'agit d'un équipement vital.

Biribi se comporte bizarrement, depuis plusieurs jours, il donne des coups de corne sans raison, Léonce pense que le bouc devine un départ imminent de son maître. La contrariété le rend nerveux, il décide de le parquer, s'il reste libre de ses mouvements, le remplaçant sera embêté tôt ou tard. « L'animal trouvera le temps

long, se disait le berger, ce sera la première fois qu'il se passera de ma présence aussi longuement. »

Martine n'a toujours rien dit à son homme, les nausées s'espaçant, ce début de grossesse se déroule normalement. Elle consulte le docteur pour s'assurer qu'elle ne prend aucun risque avec cette escapade asiatique, le praticien confirme sa bonne santé et lui conseille cette équipée amoureuse.

Ce sera bon pour tous les deux, ajouta-t-il.

Léonce angoisse trop, il s'inquiète inutilement, elle réfléchit et envisage de lui révéler la bonne nouvelle en Thaïlande.

L'équipée peut commencer, Camille Chenoz sert de chauffeur jusqu'à l'aéroport Saint-Exupéry. Ils arrivent juste à temps pour enregistrer leurs bagages et pénétrer dans la salle d'embarquement. Arrivés à Roissy, ils changent de terminal. L'organisation des aéroports dérouté le berger habitué à d'autres espaces, il sait que c'est le prix à payer avant de tremper les pieds dans les eaux turquoises d'un lagon. Martine savoure minute après minute le voyage.

Le vol se déroule agréablement, elle consulte les revues de bord. Les bijoux couchés sur papier glacé brillent de mille éclats. Léonce dort à poings fermés. À l'arrivée à Bangkok, la pollution et le taux d'humidité saisissent les montagnards, heureusement, ils ne séjournent qu'une nuit dans la capitale. Demain matin, ils prendront un vol intérieur qui les amènera sur une île paradisiaque.

Elle languit de lui révéler son état, il hasarda bien deux petites questions avant le départ. Ses interrogations touchent à l'intimité de son épouse, en l'absence de réponses de sa part, il n'insiste pas, il pense avoir commis une intrusion maladroite.

L'agence de voyage leur réserve une excellente surprise. Elle ne regrette pas d'avoir accordé sa confiance. Ils trempent les pieds dans une eau d'une incroyable pureté. Leur bungalow se situe sur un promontoire à moins de cent mètres de la plage de sable blanc. Léonce ôte ses vêtements et enfle un maillot de bain boxer. Son amour, équipée d'un maillot deux pièces noir, le suit, ses seins prennent du volume. Lorsqu'ils sont dans l'eau, elle quitte le haut, elle se sent tellement mieux ainsi.

Elle attend le moment propice. A la tombée du jour, le soleil rejoint la ligne d'horizon, ils se promènent sur la plage, contemplant le rougeoiement de la mer. Elle se plante devant son homme, elle lui déclare qu'elle veut lui confier un secret. Léonce la regarde, incrédule, à voir la mine réjouie de sa moitié, il pense que la confiance ne doit pas être d'une grande gravité. Elle prend ses mains et les pose sur son ventre nu.

Chéri, pour le quatorze juillet, nous serons trois.

Il ne réagit pas pendant quelques secondes, elles paraissent une éternité pour la confidente. Il se jette à ses pieds et l'embrasse sur toutes les parties de son corps. Des larmes de joie coulent, il ne dit rien, ses yeux expriment un amour infini. Sur la plage de sable blanc, la nuit ne dérange pas leur étreinte. L'amour les réunit davantage.



La prison change Eric Palud, il lit beaucoup et s'intéresse particulièrement à l'histoire des religions. Gilles obtient l'autorisation de lui rendre visite, il veut mieux comprendre les raisons qui ont poussé le jeune homme à endosser le meurtre de Benjamin. Il ne conçoit pas qu'un innocent, sain de corps et d'esprit, puisse s'accuser de la sorte.

L'ordonnance de non-lieu doit être rendue d'un jour à l'autre. L'annonce de l'arrestation du vrai coupable le lascia indifférent. Il essaye de se mettre à la place du prisonnier, il subodore un autre motif pour justifier cette attitude. Il maintient l'essentiel de ses propos, il aime trop Aurélie et Benjamin, le coup de poignard de la disparition de l'enfant l'a déstabilisé, il ne veut pas en dire plus.

Gilles, convaincu de son innocence, perçoit un secret tout aussi lourd au fond de la conscience d'Eric. Les confidences d'Aurélie ne permettent pas d'affirmer que le comportement de son ex petit ami soit lié à la mort du garçonnet. Il tourne en rond pendant l'entretien, l'homme ne veut pas se trahir, il répond poliment sans révéler la moindre aspérité.

Il demande à son interlocuteur ce qu'il compte faire à sa libération, celui-ci répond qu'il n'envisage pas de

retourner à Lianceville, il verra cet aspect avec son confesseur. Il souhaite dans un premier temps se retirer dans un monastère pour faire le point sur son existence.

Gilles connaît de nombreux cas de grands criminels qui ont terminé leur destinée dans la religion. Il s'agit de rédemption, ici, la preuve de l'innocence existe, il manque un élément au lieutenant. Il cherchera encore, jusqu'à ce qu'il trouve la clé de ce mystère, il lui faudra du temps, beaucoup de temps.

Les enquêteurs ne sauront pas que Julie Million s'est suicidée par amour, elle adorait Eric qui en aimait une autre. Une explication orageuse éclata entre eux. C'est un bouton de son blouson en cuir que Julie tenait dans sa main au fond du puits, la vie est mal faite.

Les deux hommes se saluèrent courtoisement, ils n'avaient rien de plus à se dire. Leurs mondes venaient de se séparer. Gilles reprit la route en réfléchissant à cette rencontre insolite, sa contrariété se percevait à sa conduite nerveuse. Il détestait être mené en bateau, il ressassait sa visite à Eric Palud. A chaud, il ne savait quel enseignement en tirer.



En cette nuit du douze juillet, il fait chaud sur le bocage, Aurélie et Guillaume rejoignent leur chambre. La jeune femme a retrouvé ses formes, elle se déshabille lentement devant son époux, ce dernier la désire encore plus qu'au premier jour. Par la fenêtre ouverte, elle se penche pour regarder les étoiles, son homme la prend dans ses bras et l'emmène sur le lit. Ils font plusieurs fois l'amour, ils se donnent l'un à l'autre sans retenue. Epuisés et rassasiés, les amants se cajolent en se regardant au fond des yeux.

Elle se lève d'un bond, se plante devant Guillaume en prenant ses seins dans ses mains, surpris, il regarde son épouse. Quel nouveau jeu va-t-elle inventer ? Elle lui montre sa poitrine qu'elle tient.

Chéri, avec ça, je vais nourrir ton enfant, je suis enceinte !

L'époux attentionné comprend l'augmentation des formes d'Aurélie, il se lève à son tour et l'étreint.

L'amour vient de gagner un combat. Il exige que ce soit des jumeaux, elle lui réplique qu'elle fera de son mieux, si tel n'est pas le cas, le fautif se trouve en face d'elle. Guillaume, heureux et comblé, caresse le ventre de sa compagne pendant de longues minutes, elle se trouve

au comble de la joie et de l'excitation. Ils font encore une fois l'amour, ils partagent tout en délicatesse et volupté ce merveilleux moment.

La jeune femme déborde d'activité, elle peint des tableaux d'une luminosité extraordinaire. Elle vient de terminer une toile représentant des fleurs au milieu d'un champ d'herbe et sur le fond, le sourire éclatant d'un enfant. A droite, en haut du tableau, un corbeau s'éloigne à tire d'ailes, comme il se doit, il tourne le dos à la scène, elle expédie au loin les oiseaux de mauvaise augure. Elle choisit des couleurs chaudes pour exprimer sa vision du monde.

Elle ne bronze plus derrière la cuisine, elle a transformé l'endroit en un jardin floral. Elle donne libre cours à son sens artistique. Elle veut tourner aussi cette page de sa vie. Le vieux Louis Leboiteux ne pourra plus se rincer l'œil. Guillaume a labouré le pré où est mort Benjamin, il en a fait un verger, les pommiers vont fournir leurs premiers fruits dans trois ans. A sa manière, il bouleverse les lieux du cauchemar.

Madame Palud, la mère d'Eric, a tenté de revenir à son domicile, elle a sombré rapidement dans une folie qui a obligé son époux à la faire hospitaliser dans un établissement psychiatrique. Joseph Palud souffre d'un cancer du pancréas, ses jours sont comptés, il a vendu toutes ses machines à l'exception de l'ensileuse. L'homme ne surmonte pas sa superstition, il ne veut pas transmettre le mauvais sort, il a décidé qu'elle rouillera dans un hangar fermé à double tour. Il ne parle jamais de son fils, la plaie ravive des douleurs indicibles. Les malheurs tournoient au-dessus de leurs têtes, il ne partira qu'avec eux.

Début juin, Johann Mauduit rend une visite aux époux Leschain, il essaye de convaincre Guillaume de le rejoindre au conseil municipal, quelques élus souhaitent passer la main, place aux jeunes en quelque sorte. Guillaume apprécie la solidarité marquée par la municipalité et l'ensemble de la population, il considère qu'il est de son devoir d'apporter un peu de son temps au village. Il regarde Aurélie avant de donner sa réponse, elle abonde dans son sens. Il accepte la proposition du maire, aux prochaines élections, il soumettra sa candidature au suffrage de ses concitoyens.

Johann aborde ensuite l'organisation des festivités du quatorze juillet, il veut continuer la tradition du feu d'artifice. Cependant, il ne fera rien sans l'aval des époux Leschain, ils lui répondent en chœur que la fête doit se dérouler. Ce n'est pas faire injure à la mémoire de Benjamin, bien au contraire, l'illumination des cieux lui sera dédiée.

Ils s'apprêtent à se rendre au village, la nuit commence à tomber. Elle s'arrête chez le vieil Hector, elle veut vérifier que tout se passe bien. Elle va de surprise en surprise, une bougie dispense sa pâle lueur dans la pièce, le tic tac de l'horloge interpelle la jeune femme. Hector a remonté le mouvement, le caisson brille et sent l'encaustique. Sur la table, une enveloppe blanche attire l'attention de la visiteuse. Le nom d'Aurélie apparaît, rédigé d'une écriture tremblotante, elle ne la touche pas et pousse la porte de la chambre. Le vieillard s'est allongé les bras croisés, le sourire aux lèvres. Elle appelle Guillaume resté à l'extérieur.



Lorsqu'il pénètre dans l'appartement de son grand-père, il est saisi par l'odeur de cire. L'horloge semble revivre, elle sonne dix coups. Il voit l'enveloppe et comprend qu'Hector s'est dirigé vers d'autres contrées. Ses sentiments se mélangent, la tristesse et la satisfaction le gagne. Il éprouve de la peine de voir partir le patriarche. Il apprécie d'entendre le tic tac de l'horloge. Le vieil homme délivre son ultime message : faites tourner les aiguilles du temps, elles rythment la vie. Il salue longuement son grand-père en tenant Aurélie par la main, le feu d'artifice commence sans eux. Elle récupère l'enveloppe et l'ouvre, Hector lui lègue sa bague de mariage et celle de son épouse. Elle essuie ses larmes et rejoint sa cuisine, elle cherche à joindre le docteur Lecoeur, elle laisse un message sur le répondeur, Hector peut attendre les dernières fusées et le bouquet final.



Léonce revient en pleine forme de son périple asiatique, avec Martine, ils ont vécu une semaine enchantée en Thaïlande, il a été aux petits soins pour son épouse. La deuxième partie du voyage les a emmenés au Cambodge et au Vietnam, durant trois semaines, ils ont alternés les visites de sites historiques et la relaxation. A leur retour, ils souffrent du contraste climatique, la montagne se blottit encore dans son manteau blanc, peu importe, ils ont emmagasiné du bonheur pour longtemps.

Elle vit pleinement sa grossesse, elle respire la gaieté, leur couple se relance après une année difficile à vivre. L'accumulation des problèmes renforce leur détermination, voici que la récompense approche, elle arrive au terme des neuf mois. Elle languit l'arrivée du bébé, Léonce s'impatiente aussi. Il ne dit rien à sa compagne, mais elle perçoit des signes inhabituels chez lui, il lui arrive d'oublier des consignes. Il laisse parfois une casserole sur le gaz, elle le comprend et lui pardonne son étourderie, il voyage dans les nuages.

D'un commun accord, ils ne veulent pas connaître le sexe de leur futur enfant, ils préfèrent la surprise. Le soir, ils se chamaillent sur le choix d'un prénom, Ils conviennent d'en choisir un facile à porter. Elle ne se

prend pas la tête, elle considère qu'il s'imposera le moment venu.

Il couvre de louanges son remplaçant, jusqu'à Biribi, tous l'ont adopté, il lui propose de travailler avec lui durant la saison d'été. Le berger poursuit son idée, il souhaite assister à l'accouchement de son épouse. Il ne présente pas son projet sous cet angle à Martine, il argumente en mettant en avant la protection du troupeau contre le loup. Elle n'y voit que du feu.

Madame Chenoz assurera son transport jusqu'à la maternité, Léonce a mis au point un plan astucieux. Il prête son 4/4 à Camille et ce dernier le gare chez lui, deux jours avant la date supposée de la naissance, il descend chez son ami le maire, Martine ne le sait pas. Le treize juillet au soir, elle téléphone, il faut rejoindre la maternité. Léonce laisse partir son amie, un quart d'heure plus tard, il roule en direction de la vallée.

Lorsqu'il pénètre dans la clinique, elle vient de rejoindre la salle de travail, on l'équipe de la tête aux pieds pour la rejoindre. Elle le reconnaît dans son accoutrement, un sourire illumine son visage, il lui tend sa main. Le soleil brille dans leurs cœurs.

Le dossier du loup occupe toujours les autorités. Il y a beaucoup de palabres, mais rien de satisfaisant en direction du pastoralisme, excédés, les éleveurs envisagent des actions d'envergure. Ils étudient la possibilité de perturber le passage du tour de France cycliste, Léonce se montre favorable à ce geste fort. Les coureurs passent le col dans deux jours. Les forces de gendarmerie se

déploient sur toutes les routes d'accès, la moindre voie fait l'objet d'une surveillance sans relâche. Les bergers n'en ont cure, ils mettent au point leur rassemblement. Ils empruntent, à l'instar de leurs ancêtres, les sentiers des colporteurs, aucun véhicule ne pourra entraver leur marche.

Germain rend visite à sa cousine à la clinique lorsque débute l'opération « Tour de France », il entend les reporters s'exprimer sur le sujet. Son sang ne fait qu'un tour, la désinformation sévit sur les ondes. Les manifestants se voient affublés de sobriquets peu en rapport avec l'objet de leur mécontentement. Il se dit que Léonce ne mérite pas ça. Il écoute attentivement les commentaires. Un journaliste rapporte que plusieurs milliers de brebis encombrant la chaussée. Les autorités ne se doutent pas que les montagnards connaissent tous les sentiers, il faut négocier dans l'urgence. Les éleveurs ne bronchent pas et promettent des désagrément identiques sur tout le parcours alpestre. L'étape est neutralisée et les coureurs rejoignent l'autre versant du col par une autre vallée.

La direction du Tour de France les contacte, elle demande à rencontrer une délégation à dix-huit heures à l'arrivée de l'étape. Il y a trop d'enjeux financiers, il faut négocier et sauver les étapes de montagne. Il y en a encore trois à venir sans compter les Pyrénées, le conflit peut s'étendre jusque là-bas.

Les messages s'accumulent sur le téléphone portable de Léonce, ses amis veulent des nouvelles. Ils n'appellent pas pour parler de leur coup de force, ils se

*Richard KELLER*

present pour savoir comment s'appelle l'enfant de  
l'amour.



Le procès de Stanislas Wrojciek vient de se terminer, le meurtrier ne doute pas de l'issue. Le tour de France de cet homme est jalonné de violence et de meurtres. Il a choisi un as du barreau, un avocat médiatique qui n'hésite pas à polémiquer dans les médias. L'affaire a eu un retentissement national, l'assassin fascine. Les journaux relatant l'affaire se vendent comme des petits pains, les lecteurs hypnotisés espèrent d'autres révélations. La presse rivalise d'imagination dans le morbide et le saugrenu, la surenchère se déroule sous les yeux ébahis et gourmands de millions de lecteurs avides.

L'avocat réussit son coup, il déplace l'intérêt des foules. Les hommes politiques s'emparent du dossier, les déclarations ne manquent pas d'arrières pensées électorales. La justice ne gagne rien dans ce tohu-bohu. Aurélie et Guillaume n'attendent rien des débats, le verdict n'est qu'une souffrance supplémentaire. Ils n'assistent qu'à une seule audience où ils sont cités comme témoins. Ils retournent vite chez eux. « Benjamin mérite mieux que tout ce battage », pensent-ils.

Au bout de deux semaines chaotiques, les jurés délibèrent, les provocations du meurtrier et le cinéma de

son défenseur n'ont eu aucune prise, le jury souverain le condamne à la perpétuité assortie d'une peine de sûreté de trente ans. Son périple judiciaire ne se termine pas là, il a à répondre du meurtre d'une prostituée à Perpignan et de celui d'un prêtre dans le Limousin.

Stanislas Wrojieck s'est comporté en prédateur, il a éliminé froidement. Un seul magazine a enquêté sérieusement à son sujet, le journaliste a investigué auprès d'un grand nombre de personnes ayant connu l'enfant, l'adolescent et enfin l'homme.

Sa mère célibataire a vécu quelques années avec son père Vladimir, ce dernier l'a reconnu. D'origine polonaise, il boit et joue au poker, les soirs de beuverie, il bat sa compagne. Vladimir perd beaucoup au jeu, il accumule les dettes. Un jour, il revient salement amoché. Il ne peut honorer ses engagements, ses créanciers lui donnent huit jours pour s'acquitter de ses obligations, il vend sa compagne qui se prostitue pour ses nouveaux propriétaires.

Le garçonnet fait ses premières armes dans ce milieu glauque. Sa mère meurt, il vient d'avoir douze ans, il échoue dans un foyer et commence la dérive. Heureusement pour lui, il rencontre un prêtre qui le comprend, il réussit à lui faire intégrer un lycée professionnel où le garçon obtient un brevet de technicien.

Le prêtre disparaît à son tour et le jeune Stanislas se dirige vers la route et la délinquance, il vit d'expédients et de violence aux quatre coins de l'hexagone. Il haït la prostitution parce qu'elle lui rappelle le calvaire de sa mère, il déteste les religieux, ils lui renvoient l'image du

prêtre. Il décampe au contact des enfants, comme il a fui son enfance. Sa perte de repères l'amène vers l'irréparable.

Le journaliste termine son article par une simple phrase : vous venez de lire l'acte de naissance d'un assassin. Il est des fêlures qui vous marquent à jamais. Aucun baume n'apaisera la douleur d'un cœur meurtri.





Depuis sa libération, Eric Palud n'est jamais revenu à Lianceville. Il vit et travaille dans un monastère dans le Jura. Hormis la communauté de bénédictins, il ne fréquente personne d'autre et ne sort pas.

Il y a eu cinq ans que Benjamin est parti pour le paradis blanc, sa tombe est toujours ornée de fleurs blanches. A la ferme Leschain, le jeune Hector s'amuse en regardant peindre sa mère. Aurélie a changé d'avis, l'horloge du grand-père égrène le temps dans la cuisine. Elle porte, accrochées à un collier, les bagues des grands-parents de Guillaume.

En Savoie, Léonce est amoureux d'une fleur qui se prénomme Aurore. Il passe des heures à épier ses sourires. Le soir, il endort sa fille en taquinant les cordes de « Mélodie », sa guitare. Martine est jalouse, sa fille lui vole un peu de son homme.

Aurélie vient de gagner le concours régional de peinture avec un tableau qu'elle a intitulé « Fleur au milieu d'un champ d'herbes ».

Que ce soit dans le bocage où à la montagne, après la sécheresse meurtrière, des fleurs se sont posées au milieu des champs d'herbes.